ANDRÉ GIDE

SAÜL

LE ROI CANDAULE

ŒDIPE

PERSÉPHONE

LE TREIZIÈME ARBRE

nrf

1947

21/2110

THÉATRE

ŒUVRES D'ANDRÉ GIDE

nrf

LES NOURRITURES TERRESTRES et LES NOUVELLES NOURRITURES.
AMYNTAS.
PALUDES.
LE PROMÉTHÉE MAL ENCHAINÉ.
LE VOYAGE D'URIEN.
LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE.
ISABELLE.
LA SYMPHONIE PASTORALE.
L'ÉCOLE DES FEMMES — ROBERT — GENEVIÈVE.
LES CAVES DU VATICAN.
LES FAUX-MONNAYEURS.
JOURNAL DES FAUX-MONNAYEURS.
SI LE GRAIN NE MEURT.
VOYAGE AU CONGO.
LE RETOUR DU TCHAD.
SOUVENIRS DE LA COUR D'ASSISES.
RETOUR DE L'U.R.S.S.
RETOUCHES A MON RETOUR DE L'U.R.S.S.
CORYDON.
INCIDENCES.
DIVERS.
PAGES DE JOURNAL.
NOUVELLES PAGES DE JOURNAL.
JOURNAL 1889-1938 *(un volume relié).*
DÉCOUVRONS HENRI MICHAUX.
JOURNAL 1939-1942.
LA SÉQUESTRÉE DE POITIERS.
L'AFFAIRE REDUREAU.
THÉATRE (Saül, le Roi Candaule, Œdipe, Perséphone, le Treizième arbre).
INTERVIEWS IMAGINAIRES.
THÉSÉE.
ŒUVRES COMPLÈTES (en 15 volumes).
MORCEAUX CHOISIS.

Chez d'autres éditeurs

DOSTOIEVSKY (Plon).
ESSAI SUR MONTAIGNE (J. Schiffrin) *(épuisé).*
NUMQUID ET TU? (J. Schiffrin) *(épuisé).*
L'IMMORALISTE (Mercure de France).
LA PORTE ÉTROITE (Mercure de France).
PRÉTEXTES (Mercure de France).
NOUVEAUX PRÉTEXTES (Mercure de France).
OSCAR WILDE (In Memoriam - De Profundis) (Mercure de France).
UN ESPRIT NON PRÉVENU (S. Kra).

R. 94495

ANDRÉ GIDE

THÉATRE

SAUL - LE ROI CANDAULE
ŒDIPE - PERSÉPHONE
LE TREIZIÈME ARBRE

GALLIMARD

Il a été tiré en avril 1947, *mille quarante exemplaires sur papier de châtaignier dont neuf cent quatre-vingt-dix exemplaires numérotés de* 1 *à* 990 *et cinquante exemplaires hors commerce numérotés de* 991 *à* 1040. *Ces exemplaires portent la mention :* EXEMPLAIRE SUR CHATAIGNIER *et sont reliés d'après la maquette de Paul Bonet.*

EXEMPLAIRE SUR CHATAIGNIER Nº 243

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1942.

A Ed. de Max

SAÜL

Drame en cinq actes

1896

La première édition de cette pièce écrite en 1896, *est de* 1903 — *tirée à* cent vingt *exemplaires.*

SAÜL a été représenté pour la première fois sur la scène du Vieux-Colombier le 16 juin 1922. Mise en scène de Jacques COPEAU. Les principaux rôles étaient tenus par :

Jacques COPEAU : Saül
Pierre DALTOUR : David
François VIBERT : Jonathan
Carmen D'ASSILVA : La Reine.
Les élèves de l'École du Vieux-Colombier.

ACTE PREMIER

Le palais du roi.

Une vaste salle peu décorée; à droite, des portes donnant dans l'intérieur du palais; à gauche, des embrasures fermées par des rideaux retombés. En face, une large ouverture; des colonnes massives remplacent le mur, à droite et à gauche; au milieu, l'espace entre les colonnes est fermé par un énorme trône. Entre les colonnes la vue se prolonge sur une terrasse, puis continue sur des jardins; on aperçoit les cimes des arbres. Il fait nuit. Au fond de la terrasse on voit, éclairé par la lune, le roi Saül en prières. Près de lui, l'échanson endormi.

SCÈNE I

Par les rideaux soulevés, les démons entrent. D'autres arrivent par d'autres côtés.

DÉMONS

Le palais du roi, s'il vous plaît ?

PREMIER DÉMON

C'est ici.

DÉMONS

Ah ! Ah ! la bonne farce ! Nous sommes venus ensemble, et c'est vous qui nous recevez à présent. Par où donc êtes-vous entré ?

PREMIER DÉMON

Chut ! Chut ! parlez plus bas, le roi est là.

Il l'indique.

TROISIÈME DÉMON

Où donc ? *(Il l'aperçoit.)* Ah ! Et près de lui ?

PREMIER DÉMON

Un échanson.

DEUXIÈME DÉMON

Que fait le roi ?

TROISIÈME DÉMON

Il dort ?

PREMIER DÉMON

Non, il prie. Parle plus bas.

TROISIÈME DÉMON

Je parle assez bas; si je le dérange, c'est qu'il ne priait pas assez haut.

QUATRIÈME DÉMON

Il fait ce qu'il peut.

PREMIER DÉMON

Où sont les autres ?

DEUXIÈME DÉMON

Ils arrivent.

PREMIER DÉMON

Allons ! Entrez ! Entrez ! — Tous sont-ils là ?

De nouveaux démons entrent.

DEUXIÈME DÉMON

On ne peut jamais savoir. Quelques-uns s'attardent encore au désert.

PREMIER DÉMON

Et maintenant, dites : est-ce vrai qu'il a fait tuer tous nos maîtres ?

PLUSIEURS DÉMONS

Oui; tous ! tous !

CINQUIÈME DÉMON

Pas tous. Il a laissé la sorcière d'Endor.

DEUXIÈME DÉMON

Oh ! chez elle, il n'y avait pas de démons sérieux; rien que des petits crapauds sans paroles.

PREMIER DÉMON

Mais les sorciers ?

CINQUIÈME DÉMON

Tous tués — tous !

PREMIER DÉMON

Alors, tant pis pour lui ! Puisque c'est lui qui nous déloge, nous, nous habiterons le roi Saül.

QUATRIÈME DÉMON

Mais pourquoi est-ce qu'il a fait tuer les sorciers ?

DEUXIÈME DÉMON

Malin ! pour être seul à savoir l'avenir.

QUATRIÈME DÉMON

Pour être seul à le chercher, tu veux dire.

TROISIÈME DÉMON

On le cherche tant, qu'il arrive.

SIXIÈME DÉMON

Quel est le plus caché des avenirs ?

CINQUIÈME DÉMON

Celui qui ne doit jamais être.

Tous rient.

PREMIER DÉMON

Tas de falots ! Tâchez d'être sérieux. Occupons-nous d'abord du logement; après, vous pourrez rire. Partageons justement la besogne, selon les moyens de chacun. Que chacun dise ce qui lui convient — *(grouillement)* et seulement quand je l'interroge. — Toi, là-bas, dis : que prends-tu ? Répondez bien.

SIXIÈME DÉMON

Sa coupe. Je m'appelle colère ou démence : il me trouvera quand il cherchera l'ivresse.

PREMIER DÉMON

C'est bien. Et toi ?

CINQUIÈME DÉMON

Moi, sa couche — et je m'appelle luxure; c'est moi qui serai là quand il cherchera le sommeil.

PREMIER DÉMON

à un autre.

Tu t'appelles ?

QUATRIÈME DÉMON

La peur — et je m'assiérai sur son trône, où je ferai trembler ses espérances comme la flamme d'un cierge sous mon souffle; et je m'appelle aussi le doute, quand je lui soufflerai ce qu'il prendra pour des conseils.

PREMIER DÉMON

Toi ?

TROISIÈME DÉMON

Moi, je prends son sceptre. Il sera pesant à ses mains et pesant sur les épaules des autres, quand il s'en servira pour frapper; mais fragile et tremblotant comme un roseau, quand il s'en servira pour y appuyer sa faiblesse. Je m'appellerai domination.

UN AUTRE

sur un signe du premier.

Moi sa pourpre, et je m'appelle vanité; car il sera tout nu sous sa pourpre; et quand le vent soufflera, il grelottera sous la pourpre; et quand il fera chaud, je m'appellerai indécence.

PREMIER DÉMON

Moi, je prends sa couronne — et je m'appelle Légion. — Et maintenant, ah ! chers amis ! nous pouvons rire. Allons ! qu'on me passe ma couronne ! qu'on relève ma pourpre qui traîne ! qu'on soutienne mon javelot et qu'on porte devant moi cette coupe, pour voir comme un roi court après — court après, avec toute sa gloire !

Il s'affuble des vêtements du roi laissés sur le trône ; tous ensemble forment un cortège grotesque.

Le roi bouge ! Attention ! — Le jour vient ! — Vite ! à nos postes ! Disparaissons ! ! !

Ils reposent les vêtements du roi à leur place sur le trône et disparaissent comme s'ils rentraient dans l'intérieur du trône. Le roi Saül avance lentement.

SCÈNE II

SAUL

Je suis pourtant le roi Saül — mais il reste un point, passé lequel je ne parviens plus à savoir. Il y eut un temps où Dieu me répondait : mais alors il est vrai que je l'interrogeais très peu. Chaque matin, le prêtre me disait ce que je devais faire : c'était tout l'avenir; et je le connaissais. L'avenir, c'est moi qui le faisais. — Les Philistins sont venus; je me suis inquiété; j'ai voulu interroger moi-même; et, dès lors, Dieu s'est tu. Comment voulait-il donc que j'agisse ? pour agir bien, il faut connaître l'avenir. — J'ai commencé de le découvrir dans les astres; depuis vingt nuits, j'ai patiemment regardé. Je n'ai rien vu touchant les Philistins... mais peu m'importe ! j'ai découvert ceci, qui m'a vieilli : Jonathan, mon fils Jonathan, n'est pas celui qui me succédera sur le trône, et ma race ici finira. Mais celui qui prendra ma place, voilà ce que je ne peux parvenir à savoir — et depuis vingt nuits j'interroge; et même cette nuit, j'ai tâché de nouveau des prières. Les nuits sont trop courtes, l'été; il fait si chaud que rien autour de moi ne peut dormir, rien que mon échanson fatigué; j'ai besoin du sommeil des autres; je suis constamment dérangé. Le moindre bruit, le moindre parfum me réclame; mes sens sont ouverts au dehors et rien de doux ne passe inaperçu de moi.

Cette nuit, mes serviteurs, sur mes ordres, sont allés tuer les sorciers — ah ! tous les sorciers d'Israël. Ce secret, il ne faut qu'aucun autre que moi le sache. Et quand je serai seul à savoir l'avenir, je crois que je pourrai le changer. Ils sont morts, à présent; je le

sais : j'ai senti, vers minuit, mon secret soudain se gonfler, maintenant connu de moi seul, comme prendre en mon cœur une place plus grande — et m'oppresser. Je le possède !

Allons ! voici le jour. Que tout dans le palais s'éveille ! Moi, je vais dormir un instant. — J'ai composé cette nuit quelques cantiques que je veux porter au grand prêtre; qu'il les chante et les fasse chanter partout dans le royaume.

Il se revêt de la pourpre, pose la couronne sur sa tête, prend le sceptre et sort en disant :

Allons ! je suis encore Saül — et j'ai des serviteurs en grand nombre.

SCÈNE III

DEUX SERVITEURS

arrivent avec des balais sur l'épaule.

PREMIER SERVITEUR

Eh bien ! tu l'as vu ?

DEUXIÈME SERVITEUR (JOHEL)

Qui ?

PREMIER SERVITEUR

Le roi.

DEUXIÈME SERVITEUR (JOHEL)

Le roi ?

PREMIER SERVITEUR

Eh ! oui ! Voilà trois nuits qu'on le retrouve. Il se sauve quand nous arrivons sur la terrasse.

Je ne sais pas ce qu'il peut bien y faire, mais maigre comme il est, ce n'est à coup sûr pas des prières.

Ils balaient la salle, puis soulèvent un vaste rideau de gaube. Le jour du dehors entre.

DEUXIÈME SERVITEUR

aperçoit l'échanson endormi.

Tiens Saki ! — Eh ! l'échanson ! C'est pas là un endroit pour dormir. Allons ! houst ! qu'est-ce que tu fais là, mon garçon ?

SAKI

s'éveille.

Le roi...

PREMIER SERVITEUR

fait mine de le balayer.

Le roi ! C'est moi; le roi des balayeurs ! *(Saki se lève.)* Oui ! Parlons-en du roi. Une fière noce qu'il vient faire ici sur la terrasse ! hein ?

DEUXIÈME SERVITEUR (JOHEL)

Tais-toi donc, imbécile !... Dis-moi, petit, le roi a passé la nuit ici ?

SAKI

Oui.

JOHEL

Toute la nuit ?

SAKI

Oui.

JOHEL

Toute la nuit — et toutes les nuits ?

SAKI

Depuis plus de dix jours.

JOHEL

Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

SAKI

Je lui verse à boire.

PREMIER SERVITEUR

Et lui, qu'est-ce qu'il fait ?

SAKI

Il boit.

PREMIER SERVITEUR

C'est dégoûtant, pourtant, un roi, de se griser.

SAKI

Saül ne se grise pas.

PREMIER SERVITEUR

ricanant.

C'est que tu ne verses pas comme il faut.

JOHEL

Tais-toi donc, imbécile ! — Alors quoi ? petit; parle. Qu'est-ce que fait le roi, ici, toute la nuit ?

SAKI

Il dit qu'il voudrait se griser, mais qu'il ne peut pas, et que le vin n'est pas assez fort; alors, il regarde le ciel et parle comme s'il était seul.

JOHEL

Qu'est-ce qu'il dit ?

SAKI

Je ne sais pas : on voit seulement qu'il est très tourmenté. Quelquefois, il se met à genoux comme pour prier, mais alors il ne dit plus rien du tout. Hier, il m'a demandé si je savais prier; j'ai dit que oui, alors il m'a dit de prier pour les prophètes; j'ai cru qu'il plaisantait et j'ai dit que c'était aux prophètes de prier pour nous; alors il a dit qu'il fallait prier avant d'être prophète, parce qu'après on ne pouvait plus y arriver; — et puis d'autres choses encore que je n'ai pas bien comprises, mais qui le faisaient rire et pleurer.

JOHEL

Et après ?

SAKI

Il me dit que je dois être fatigué et qu'il faut que je dorme.

JOHEL

Et tu t'endors ?

SAKI

Et je m'endors.

Pause.

JOHEL

Tu aimes le roi, petit ?

SAKI

Oui, j'aime le roi; beaucoup.

JOHEL

Tant pis.

SAKI

Pourquoi tant pis ?

JOHEL

Tant pis, tant pis !

SAKI

Oui, j'aime le roi; il est très bon pour moi; il veut que je boive un peu dans sa coupe et sourit doucement quand je trouve le vin trop fort. Il me parle; il dit qu'il n'est heureux que la nuit, mais que même la nuit les soucis du jour le tourmentent. Il dit qu'il était heureux quand il était jeune et qu'il n'a pas toujours été roi.

PREMIER SERVITEUR

Parbleu !

SAKI

C'est vrai qu'il n'a pas toujours été roi ?

PREMIER SERVITEUR

Il a gardé les chèvres, comme nous.

SAKI

C'est donc vrai, ce qu'il me raconte, qu'une fois il a couru très loin dans le désert, vingt jours et vingt nuits, pour chercher des ânesses qui s'étaient égarées; je croyais aussi qu'il plaisantait, car il disait que le moment où il avait été le plus heureux, c'est quand il cherchait ses ânesses dans le désert, — mais que ces ânesses, il ne les a jamais retrouvées. Il dit aussi que, quand il était jeune, il était très beau — le plus beau des enfants d'Israël, qu'il me dit... Il est encore très beau, n'est-ce pas, le roi Saül ?

PREMIER SERVITEUR

Un peu fatigué, le roi Saül — s'il continue comme ça à se piquer le nez toutes les nuits sous les étoiles...

JOHEL

Tais-toi donc, imbécile ! Va te coucher, petit; après des nuits pareilles, le matin n'est bon qu'à dormir... *(A part.)* Rien à faire avec ce petit.

Saki va s'éloigner ; le premier serviteur lui arrache la cruche des mains.

PREMIER SERVITEUR

Eh ! laisse donc cela, voyons ! — Tu ne vas pas dormir avec la cruche !... *(Saki attend.)* Allons ! Adieu ! Adieu !

SCÈNE IV

Les deux serviteurs.

PREMIER SERVITEUR

il boit.

Il est fou.

JOHEL

Qui ?

PREMIER SERVITEUR

Le roi. Il est fou ! *(Il boit.)* Il est fou ! Il est fou ! Vois-tu, je veux bien qu'on reste toute la nuit à boire de ce vin-là; ou bien qu'on fasse des prières si on a quelque chose sur le cœur qui ne passe pas; ou bien qu'on regarde le ciel pour savoir le temps qu'il fera demain... mais tout ça à la fois ! ! *(Il boit.)* — Il est fou ! *(Il boit.)*

JOHEL

absorbé.

Tais-toi donc, imbécile ! — *(A part.)* ...Il est trop jeune et simple — avec lui, on ne pourra rien savoir.

PREMIER SERVITEUR

Tiens ! Le grand prêtre !... C'est quand le roi va se coucher qu'il se lève.

SCÈNE V

Les deux serviteurs, le grand prêtre, puis la reine.

LE GRAND PRÊTRE

au premier serviteur.

Va balayer plus loin.

Le premier serviteur sort.

Eh bien, Johel ! As-tu vu le roi ? A-t-il parlé de lui ? Que sais-tu ? Que sais-tu ? Raconte. Je suis venu dès l'aurore parce qu'il faudrait, avant qu'il ait revu les messagers, savoir à quoi s'en tenir et pouvoir faire face à de nouvelles résolutions. Déjà les messagers sont de retour; leur œuvre abominable est faite; et les clameurs du peuple ont réveillé le roi, si tant est qu'il dormît encore.

JOHEL

Non pas encore, mais déjà. — Toutes ces nuits, depuis bientôt longtemps, le roi veille sur la terrasse.

LE GRAND PRÊTRE

Aux belles étoiles. Tiens ! Tiens !... Seul ?

JOHEL

Oui... Non : avec l'échanson.

LE GRAND PRÊTRE

Le petit... Parle-t-il ? — Allons, dis : que sais-tu ?

JOHEL

Vous questionnez trop vite; et puis, je ne sais rien.

LE GRAND PRÊTRE

Que dit le petit ?

JOHEL

Rien qui vaille.

LE GRAND PRÊTRE

Il est trop jeune. — Le roi s'enivre ?

JOHEL

Il dit qu'il ne peut pas se griser.

LE GRAND PRÊTRE

Nous chercherons donc autre chose.

JOHEL

La reine !

La reine entre.

LE GRAND PRÊTRE

vers elle.

Rien encore, Madame, toujours rien

Silence, puis

LA REINE

au serviteur.

Il parle à l'échanson ?

JOHEL

Non; à lui-même...

LA REINE

Et... ce qu'il dit ?

JOHEL

Le petit ne sait rien répéter.

LE GRAND PRÊTRE

C'est ce que je craignais, Madame; il est trop jeune.

LA REINE

Il faudra trouver quelqu'un d'autre.

Le serviteur fait mine de sortir. Le grand prêtre le rappelle.

LE GRAND PRÊTRE

Johel !... encore... Que dit Saki du roi ?

JOHEL

Qu'il l'aime.

LE GRAND PRÊTRE

vers la reine.

Puis, voyez : il se l'est attaché.

Johel sort.

SCÈNE VI

Le grand prêtre et la reine.

LE GRAND PRÊTRE

Plus de doutes, Madame : le roi tient un secret. Il cherche à lire dans les astres. Et, s'il fait tuer les sorciers, c'est, je pense, parce qu'ayant lu, il veut être seul à connaître... La reine sait sans doute que Saül passe à présent ses nuits sur la terrasse ?

LA REINE

Eh ! Nabal, comment le saurais-je ? *(Le grand prêtre sourit.)* Oh ! depuis si longtemps Saül s'est retiré...

Nabal ! aujourd'hui mon inquiétude augmente et je te parlerai plus longuement. Nabal ! Saül ne m'a jamais aimée. Il fit semblant, quand il m'eut épousée, d'incliner vers moi quelque flamme; mais ce fut une peu durable contrainte... et tu n'as pas idée, Nabal, de la froideur de ses embrassements ! Dès que je fus enceinte, ils cessèrent. Je pus craindre un instant d'être jalouse, mais je craignais à tort : ce n'était rien. Je sais, je sais qu'il prit des concubines; mais à présent il les a toutes répudiées — et puis, Nabal, te le dirai-je ? — Jonathan, Jonathan seul est de lui. Il tomba de mon sein avant terme et comme un fruit encore vert qui se flétrira sans mûrir. La honte d'un rejeton si chétif ne s'est en moi que bien lentement endormie. Tôt sevré, je voulus ne confier sa faiblesse qu'à des hommes, pensant longtemps qu'à vivre au milieu des guerriers s'exalterait un peu son courage. A peine donc, s'il me connaît. Je suis la reine et non sa mère. Il me craint, il ne m'aime pas. J'ai mis du temps, je te l'avoue, à étouffer chaque entraînement de mon cœur, avant de m'occuper comme aujourd'hui, tout entière, aux difficiles questions du royaume. Saül se trouve heureux de ne m'aider en rien; sa négligence est incroyable; pourtant, il est toujours préoccupé. — Nabal ! Nabal ! que j'ai souffert d'abord, de revoir le souci de son front sur celui de son fils débile. Je le suivais parfois errant dans les jardins, dans l'ombre des couloirs du palais; jamais je ne l'ai vu sourire; et ma haine se retournait contre Saül, de ce qu'à travers moi il eût ainsi créé une piteuse postérité à sa hideuse ressemblance.

LE GRAND PRÊTRE

Pourtant, Saül était très beau.

LA REINE

Jonathan aussi est très beau... Je sais. — Je sais, — sa faiblesse n'est pas sans grâce; — mais je hais sa faiblesse, Nabal; je le hais; je le hais ! je le hais !

Mais est-ce donc pour te parler de lui que je t'ai dérangé de ton culte ! — Écoute, ce n'est point que l'inquiétude du roi me tourmente; j'aime à le savoir occupé. Les soucis d'amour sont plus durs, plus usants que ceux du royaume; ceux-ci me désoccupent de ceux-là. J'aime aussi sentir ma puissance; le roi d'ailleurs ne revendiquait rien. Tout allait bien : le Dieu d'Israël élargi prospérait aussi de mes ordres. Et maintenant, Nabal...

LE GRAND PRÊTRE

Et maintenant !...

LA REINE

Nous le tenions si bien, Nabal.

LE GRAND PRÊTRE

Oui, mais depuis un mois, il nous a complètement échappé.

LA REINE

Il me semble que je ne peux rien tant que je ne sais pas ce qu'il pense. Les Philistins sont là, ils attendent. Saül seul peut donner un ordre; mais moi je commandais sa volonté. Je pouvais tout à travers lui. Il écoutait du moins ce que je lui disais par ta bouche. Mais, maintenant, comme tu dis, il échappe; et pendant que les Philistins aux portes, sans avancer ni reculer, s'amusent de l'inertie de nos hommes, lui les voit du haut des terrasses et semble s'occuper d'autre chose.

LE GRAND PRÊTRE

Les Philistins s'amusent, il est vrai : — et même, pour rire plus de nous, ils ont inventé quelque chose : c'est un homme hideux, nommé Goliath, qui dépasse les plus grands de la tête. Depuis quatre jours, on entend au matin une sonnerie de trompette; c'est un petit soldat qui précède le grand et qui, le long des rangs de notre armée, se promène. Goliath appelle en défi quiconque veut bien le combattre et propose par ce jeu singulier de décider de la bataille. Notre armée le regarde, se tait et personne ne se propose, de sorte que chaque matin, l'arrogance du géant est plus grande, son défi plus moqueur et l'insulte qu'il y mêle outrageante. Bientôt il se regardera comme ayant déjà la victoire; une victoire sans combat, une victoire à l'amiable ! — Nos soldats même ne se prennent plus au sérieux ; c'est un jeu que cette guerre ; on en rit ; un commerce s'établit entre les deux peuples qui, sitôt passé le défi du matin, rompent les limites des camps, se fréquentent et fusionnent; ils échangent des instruments, des dieux, des amours, des marchandises; Saül continue son silence et le dur Israël se laisse peu à peu pénétrer.

LA REINE

Ce géant, tu dis qu'il s'appelle ?...

LE GRAND PRÊTRE

Goliath !

LA REINE

Contre lui, tu ne connais personne ?

LE GRAND PRÊTRE

Personne encore.

LA REINE

Et pour remplacer l'échanson ?

LE GRAND PRÊTRE

Le barbier s'en occupe. Mais pourquoi remplacer ? Le roi soupçonnerait quelque chose; il s'est attaché au petit. Il faut créer un nouveau poste : un chanteur, un joueur de guitare, que sais-je ?

LA REINE

Mais lui faire accepter, qui s'en charge ? Il se défie de nous et n'admet plus un étranger en sa présence... Il faut que Jonas le barbier le travaille; il sait prendre Saül; il le prépare et le roi lui permet d'être écouté.

LE GRAND PRÊTRE

Viendra-t-il ?

LA REINE

Avec Saül tantôt.

LE GRAND PRÊTRE

Les voici tous les deux.

SCÈNE VII

Les précédents.
Saül et le barbier Jonas, des gardes, puis Jonathan, puis les messagers.

LA REINE

s'empresse.

Seigneur Saül, comment avez-vous passé cette nuit ? Vous êtes bien pâle; comme si l'éclat de la lune était encore sur votre front. Croyez-moi, vous

avez tort de demeurer ainsi sur la terrasse. *(Saül fait un geste.)* On dit les pleines lunes de l'été pernicieuses à nos pensées. Depuis que vous veillez ainsi, le souci semble avoir fait de votre front sa demeure.

SAUL

Oh ! laissez-moi, Madame ! C'est depuis que le souci habite mon front que je veille ainsi. *(Des gardes sont entrés.)*

(Aux gardes.) Eh bien ! ces messagers ?

PREMIER GARDE

Ils attendent que le roi les appelle.

SAUL

Où sont-ils ?

PREMIER GARDE

Dans la cour.

SAUL

Avec le peuple ! *(A part.)* J'aurais dû faire cela secrètement.

LA REINE

s'approche.

Seigneur Saül, est-ce donc vrai ce qu'on raconte dans le palais ? Vous auriez fait mourir les prophètes ?

SAUL

Pas les prophètes, Madame ; les sorciers. Vous savez bien que Dieu ne peut pas les souffrir.

LA REINE

Alors, qui maintenant nous dira l'avenir ?

SAUL

criant.

Le roi. *(Au garde.)* Allons ! qu'on les appelle !

Le garde sort par la gauche. Jonathan arrive par la droite.

SAUL

l'apercevant.

Çà ! Prince Jonathan. Bonjour. Je suis heureux de vous voir près de nous à cette heure. Vous verrez comme il faut qu'on gouverne. Il est temps que vous appreniez. Venez là.

Jonathan à gauche du roi. La reine à droite.

LA REINE

se penchant.

Encore trois cheveux blancs, mon Seigneur ! — Barbier, vous soignez mal le roi. Vous le recoifferez dès après la séance. — Ses traits sont fatigués aussi, et sa barbe imparfaite...

Ce disant, elle s'approche du barbier. Le garde rentre.

LE GARDE

Seigneur, les messagers sont là.

LE ROI

Qu'ils entrent.

Pendant l'entrée des messagers, la reine près du barbier, à voix basse.

LA REINE

Eh bien ?

LE BARBIER

Eh bien ! Madame, j'ai trouvé. C'est...

LA REINE

Parle vite...

Leurs voix sont couvertes.

LE ROI

Éliphas ! C'est à toi que j'avais confié la liste.

ÉLIPHAS

à des messagers.

La voici.

Il la tend et tandis que le roi l'examine :

LA REINE

au barbier.

David, dis-tu ?

LE BARBIER

David, Bethléemite...

LE ROI

lisant.

Deux à Rama; à Keila, l'évocateur; trois sur la montagne de Béthel et quatre sur celle de Guilboa; à la citerne de Secou, un expliqueur de songes; à Micmasch.....

Il continue à lire à voix basse. — La reine s'est approchée du grand prêtre et quand baisse la voix du roi, on entend celle de la reine.

LA REINE

au grand prêtre, comme continuant.

David.

LE GRAND PRÊTRE

David ?

LA REINE

Fils d'Isaï, oui, de Bethléem. Va vite et fais-le chercher dans le camp.

Le grand prêtre sort.

LE ROI

Alors, dites : c'est vrai; vous les avez frappés par derrière, ou, si c'est par devant, c'est parce qu'ils étaient endormis ? Ils n'ont donc pu vous voir. Ils n'ont rien dit ? *(Jonathan chancelle.)* Mais Jonathan... Eh quoi ! vous chancelez ?

JONATHAN

Eh non ! mon père. Nous gouvernons.

SAUL

Appuyez-vous sur moi; voyons ! — Soyez solide... Et je ne puis le demander à tous : (je suis trop fatigué ce matin) ils n'ont rien dit ?... Ah ! je vous avais dit d'arracher à chacun la langue...

ÉLIPHAS

Nous les avons.

SAUL

vers Jonathan.

Il en est qui parlent après la mort.

Jonathan s'évanouit.

SAUL

Allons ! le voilà qui défaille ! — Ah ! *(geste de colère.)* Madame, enlevez-le. — Fi ! c'est comme une femme. — Il est cause que je les interroge très mal... Alors, c'est entendu, n'est-ce pas ? (Je suis décidément très las.) — Tous y sont. Tous... et aucun n'a parlé. — Si peut-être un de vous avait appris, qu'il prenne garde... Mais, en vérité, chacun de vous fidèles serviteurs, aura sa récompense.

En parlant, le roi passe plusieurs fois la main sur son front, dont il retire la couronne. Il se lève et se dirige vers la porte. Les serviteurs et messagers sortent. Le premier garde et le barbier sont restés un instant seuls.

LE GARDE

Mais qu'a le roi ? Il est malade ?

LE BARBIER

Laisse, laisse; — je vais le soigner.

LE GARDE

Mais.....

Le roi rentre. Voyant que les messagers sont sortis, il fait signe au garde et, mystérieusement :

SAUL

Tu feras tuer ces messagers...

Le garde s'éloigne.

SCÈNE VIII

Le barbier, le roi, puis la reine.

LE BARBIER

au roi qui s'écarte.

Que Votre Majesté me permette... un simple rafraîchissement — une friction... oh ! oh ! de loin déjà j'apercevais cette ride... deux caresses de cet onguent et il n'y paraîtra plus rien.

Ce disant, il sort des instruments de sa poche et installe le roi sur une chaise à droite.

Et voici les cheveux que la reine signalait tout à l'heure. — Ah ! c'est vrai qu'ils sont d'un beau blanc; mais les autres sont d'un beau noir; et Sa Majesté n'a pas l'âge... C'est une merveille de conservation que Sa Majesté ! *(Geste de Saül.)* Malgré tous les soucis du royaume *(nouveau geste; le barbier qui place du kohl sous les yeux)* attention !... Conserver sa beauté... N'importe ! On s'est un peu fatigué ces derniers temps.

SAUL

Je ne me...

LE BARBIER

Non ! non ! ne bougez pas les lèvres... j'ai fait là une petite erreur dans la barbe.. Ah ! je voulais prévenir Son Altesse; j'ai pu préparer (c'est une invention) une nouvelle espèce de sorbets... à l'anis... oui, l'anis ! qui est très particulièrement rafraîchissante, et qui grise ! Ah... ! Quand la soif de Sa Majesté me fera la faveur d'ordonner... Et j'allais oublier !... Quelle distraction !

La reine entre doucement par derrière.

Le petit chanteur que j'avais annoncé...

SAUL

Tu n'as rien annoncé du tout.

LE BARBIER

Rien annoncé du tout ?... Où donc avais-je la tête ? Un chanteur merveilleux, Sire... qui chante en s'accompagnant sur la harpe lui-même.

LE ROI

Eh bien ?

LE BARBIER

Eh bien, je l'ai trouvé ! — *(Insinuant.)* Il est là.

LE ROI

Mais qui t'a demandé ?...

LE BARBIER

Mais Son Altesse, Son Altesse... l'autre jour, en sortant du bain, elle s'est écriée : Ah ! si seulement

un peu de musique !... Mais c'est qu'elle est trop fatiguée maintenant; — elle ne se souvient pas.

SAUL

Eh ! laisse-moi tranquille avec ton joueur de harpe ! — Je ne veux personne, entends-tu, personne auprès de moi. — Apporte seulement tes sorbets, car j'ai soif.

LA REINE

qui s'est approchée.

Que ne l'écoutez-vous, cher époux ? un gentil joueur de guitare ! Cher époux de mon cœur; un joueur de lyre pour charmer un peu votre ennui...

SAUL

Tiens ! Madame la Reine ! — Du moment qu'elle le propose, c'est que cela doit m'être mauvais.

LA REINE

J'ai déjà remarqué que la musique et même les fanfares guerrières produisent l'effet le meilleur sur vos facultés affaiblies...

SAUL

à part.

Cette femme me déteste.

LA REINE

Souvent l'esprit, distrait de son inquiétude, à la suite d'un chant de harpe, s'abandonne aisément au sommeil...

SAUL

à part.

Je la hais.

Il se lève.

LA REINE

Ou, se délivrant de ce qu'il a d'impur, rejette en des paroles égarées ce qui...

SAUL

Taisez-vous donc, Madame ! je vous ai très suffisamment entendue.

Il sort.

SCÈNE IX

La reine, le barbier.

LA REINE

Eh bien ! barbier !

LE BARBIER

Que voulez-vous, Madame, il faut y renoncer.

LA REINE

Quoi ! tu te décourages ? Bah ! Essayons toujours; le roi ne sait jamais ce qu'il désire. Attendons qu'il l'ait vu.

LE BARBIER

Le voilà.

Arrivent en causant David et le grand prêtre.

SCÈNE X

Précédents — puis le grand prêtre et David.

LA REINE

Il est bien beau.

LE GRAND PRÊTRE

à la cantonade.

Combattre Goliath !... quelle plaisanterie ! *(Ils entrent.)* Croiriez-vous, Madame, que cet enfant voulait...

LA REINE

J'entends. — Mais il est bien trop jeune.

LE BARBIER

C'est lui.

LA REINE

Tais-toi. *(Le barbier sort.)* C'est vous qui êtes David ? David de Bethléem. Daoud, comme il en est qui disent.

DAVID

avec intention.

David — oui, Madame.

LA REINE

Je vous cherchais, David.

DAVID

Je vous cherchais, Madame.

LA REINE

irritée.

David ! — Et pourquoi, David, me cherchiez-vous ?

DAVID

Pour vous demander de me laisser combattre.

LA REINE

Le géant ! — C'est donc sérieux ?

DAVID

Quoi, Madame ? Le défi du géant ?

LA REINE

Le vôtre, David.

DAVID

En doutez-vous ?

LA REINE

le regarde longuement.

Non. — Mais vous êtes un enfant, David. Un véritable enfant ! — de quel âge ?

DAVID

J'ai dix-sept ans.

LA REINE

Dix-sept ans ! — Et tu sais le métier des armes ?

DAVID

Non. J'ai vécu jusqu'à présent dans les montagnes. Je suis berger. Mais si je n'ai pas combattu les hommes, j'ai combattu les ours lorsqu'ils attaquaient mon troupeau; — les ours et quelquefois les lions.

LA REINE

vers le grand prêtre.

C'est vrai qu'il a l'air fort. — Pourtant c'est dans le camp qu'on t'a trouvé, dis ? — Comment as-tu quitté Bethléem ?

DAVID

Oh ! depuis peu de jours et pour peu. J'allais seulement voir mes frères et leur porter de la part de mon père des gâteaux au miel qu'il avait préparés pour eux. Je suis plus jeune qu'eux. Eux, sont dans

votre armée; mais, dans votre armée, il n'y a personne qui veuille combattre. Tous ont peur. Et tous ont ri de moi, quand j'ai parlé d'aller contre Goliath. Ils n'ont pas voulu me laisser *(avec colère)* et même mes frères m'ont dit des insultes. C'est pourquoi j'ai voulu vous trouver.

LA REINE

Je ne ris pas de toi, noble David.

DAVID

Et vous me laisseriez ?

LA REINE

Attends encore.

LE GRAND PRÊTRE

Quoi ! vous voulez, Madame ?...

LA REINE

Essayons. Il me plaît. Nabal, aurons-nous une armure ?

LE GRAND PRÊTRE

souriant.

Celle du roi, Madame. Elle ne fait plus rien.

LA REINE

Le prince Jonathan ne peut pas la mettre.

LE GRAND PRÊTRE

Oui; mais David est plus fort.

LA REINE

Fais-la chercher.

Suivant des yeux le serviteur qui sort :

Qui donc vient de passer sur la terrasse ? — N'est-ce point le prince Jonathan ? — Appelez-le.

SCÈNE XI

Les précédents — Jonathan.

LA REINE

à David.

C'est Jonathan, mon fils, que tu vas aimer comme un frère. N'est-ce pas, Jonathan ? — Allons, enfants, embrassez-vous. *(Au grand prêtre.)* Voyez s'ils sont charmants ainsi. — Quoi, prince Jonathan, vous souriez ! Je ne vous avais jamais vu sourire.

JONATHAN

C'est à David que je souris, Madame.

LA REINE

Je pense bien. — Il va combattre.

JONATHAN

Goliath ! C'est vrai, David ?

On apporte l'armure.

LA REINE

Et voici l'armure du roi.

DAVID

prend le casque et le met un instant sur sa tête ; il soupèse l'armure.

Non ! Je combattrai comme je suis,

LA REINE

Mais c'est une folie, David.

DAVID

Excusez-moi, Madame; tout ce poids me protégerait moins qu'il ne gênerait mon courage. Je ne

crains rien, sachant que le Dieu d'Israël me protège. J'irai comme je suis; avec ma fronde, dont je sais me servir habilement.

Le serviteur qui avait apporté les armes et qui était resté là, les remporte. La reine et le grand prêtre se regardent.

LE GRAND PRÊTRE

Madame, laissons-le. Il semble bien vaillant.

Ils s'éloignent lentement sans sortir encore. David et Jonathan sont sur le devant de la scène.

JONATHAN

David, prenez ma fronde, voulez-vous ?

DAVID

la prend, l'examine et la rend.

Je suis habitué à la mienne. Elle est meilleure.

JONATHAN

Alors, prenez ces palets.

DAVID

même jeu.

Ils ne sont pas assez aigus.

LA REINE

dans le fond du théâtre.

Allons ! grand prêtre, venez ! — Qu'ils s'arrangent. — Laissons-les. Ce sont des enfants.

Ils sortent.

JONATHAN

David, alors que vous donnerai-je ? Pourtant j'aimerais.....

DAVID

Prince...

JONATHAN

Ah ! ne m'appelez pas : prince ! — Appelez-moi simplement Jonathan. Personne ici ne m'appelle ainsi, mais toujours : Prince Jonathan ! — Et même mon père et ma mère... J'en suis las.

DAVID

Mon père et ma mère, à Bethléem, m'appellent Daoud — et au contraire il n'y a qu'eux.

JONATHAN

Alors, moi, comment vous nommerai-je ?

DAVID

Comme eux : Daoud aussi. Vous le voulez bien, Jonathan ?

JONATHAN

Allez vaincre, Daoud ! Du haut de la terrasse, je vous verrai.

ACTE II

SCÈNE I

Même décor qu'au premier acte, mais pleine lumière. Tous les rideaux de gauche sont relevés. Des gens circulent, formant des groupes animés. Johel entre avec le barbier par la droite.

Les mêmes. — Groupe d'hommes.

PREMIER HOMME

Je te dis que c'est pour voir ses frères.

DEUXIÈME HOMME

Non, c'est pour combattre les Philistins.

TROISIÈME HOMME

Allons donc ! Est-ce qu'il pouvait savoir, à Bethléem ? C'est la reine qui l'a envoyé combattre.

QUATRIÈME HOMME

Oui, quand elle l'a vu; mais ça n'explique pas comment il est entré dans le palais.

DEUXIÈME HOMME

Il est entré dans le palais ?

QUATRIÈME HOMME

Ni comment il a parlé à la reine.

PREMIER HOMME

Il a parlé avec la reine !

Un autre arrive.

CINQUIÈME HOMME

Laissez donc ! il ne serait pas venu près du roi, si la reine n'avait pas cherché un joueur de harpe.

Un autre arrive.

SIXIÈME HOMME

Il ne serait pas venu près de la reine si le roi n'avait pas eu de secret.

DEUXIÈME HOMME

Ah ! le secret du roi ! ! — Tu veux savoir le secret du roi ?

Il se penche vers le premier homme et lui parle à l'oreille.

PREMIER HOMME

s'esclaffe, — au troisième homme.

Tu veux savoir le secret du roi ?

Il lui parle à l'oreille, le troisième s'esclaffe.

Qui veut savoir le secret du roi ?

TROISIÈME HOMME

Dix drachmes pour le secret du roi !

Un autre s'est approché pendant les derniers mots.

SEPTIÈME HOMME

Eh bien ! moi, j'ai un secret, comme le roi ! *(On se groupe autour de lui.)* C'est que, avant de mourir, le grand Samuel est allé à Bethléem; il a fait venir le petit David près de lui et, dans une petite cour où ne l'a vu presque personne, il a pris de l'huile et l'a oint — comme il avait fait pour Saül... C'est trente drachmes.

Jobel et le barbier se sont approchés.

JOHEL

Un secret qui pourrait bien valoir plus, vieux indiscret.

SEPTIÈME HOMME

Combien ?

JOHEL

Ta tête, espèce de drôle ! — Fais bien attention que personne...

Les uns et les autres s'écartent puis disparaissent.

SEPTIÈME HOMME

Ah ! qu'on est mal récompensé de sa confiance !

SCÈNE II

Johel et le barbier.

JOHEL

Le roi sait cela ?

LE BARBIER

Certainement non. — Et la reine ?

JOHEL

intimidant.

Barbier ! fais attention...

LE BARBIER

même jeu.

Johel ! prends garde...

JOHEL

se ravisant et comme pris d'une subite sympathie.

Ce cher barbier !

LE BARBIER

même feu.

Cet excellent Johel... !

Ils se prennent par le bras pour sortir. Cris au dehors.

Mais, tous ces cris...

JOHEL

C'est l'escorte de David qui passe.

D'autres gens avec eux se précipitent. On entend grossir les cris sous la terrasse.

LE BARBIER

Descendons vîte.

Jonathan et Saki se dirigent vers la terrasse.

SCÈNE III

Jonathan et Saki.

SAKI

Non, prince — par ici — vous verrez mieux.

JONATHAN

Alors, Saki, raconte encore... tout seul ! avec sa simple fronde ! — Tu l'as bien vu ! ah ! qu'il avait l'air glorieux ! — C'est mon ami, tu sais... *(Paraît Saül.)* Mais viens, voici mon père...

La scène se vide.

SCÈNE IV

Saül.

La scène à l'entrée de Saül s'est vidée.

J'obtiens la solitude ! — mais, c'est parce qu'on me fuit ! Allons ! ce conquérant... qu'on me l'amène. Je suis irrité contre lui. — Je suis fort irrité contre

tous ! — Ce peuple criard m'importune. De telles acclamations — qu'on me dérobe — pour un triomphe accidentel ! — ils ne les faisaient pas pour moi, lors de mes difficiles victoires... Ah ! Madame la Reine, vous choisissez vos gens ! — Un enfant, m'a-t-on dit... quoi ? pour me rassurer ? — Qui donc lui conféra le droit de vaincre ? ! — Vous, peut-être ! Moi, pas.

Il parle en marchant et continue de marcher pendant le début de la scène suivante. Des gardes paraissent à la porte de gauche.

SCÈNE V

Saül, David, des gardes.

SAUL

Allons ! qu'on me l'amène. Eh ! mais, c'est un berger, ce conquérant ! C'est vrai qu'il est tout jeune. — Ah ! c'est qu'il est terriblement beau. *(Ces trois phrases sont dites à voix de plus en plus basse. Saül, qui arpente la scène, n'a d'abord vu David que de dos. Il s'approche. A voix haute et colère.)* Mais ses mains sont encore pleines de sang ! *(Il le regarde de toutes parts.)* Il en est tout taché !... Mais on se purifie d'abord !... Vous, gardes ! ne pouviez-vous donc pas l'avertir ? Rien de sanglant ne doit entrer ici ! *(David fait le geste de sortir.)* Non ! qu'il reste ! — Petit tueur de géant, je suis fort irrité contre vous.

Il marche à grands pas. Après un court silence.

DAVID

Pourquoi m'en voulez-vous, roi Saül ? J'ai pu vaincre, il est vrai — mais ce n'était pas contre vous.

SAUL

Mais qui vous permettait ?

DAVID

La reine me...

SAUL

La reine — oui. Apprenez qu'il n'y a pas de reine en Israël. Il n'y a que la femme du roi.

DAVID

après un silence.

Pourquoi vous irriter, Seigneur ? — C'est à vous que je suis dévoué.

SAUL

à part.

Ah ! sa voix tombe sur ma colère comme l'eau du ciel sur la poussière soulevée !... *(A voix haute.)* Qu'on me laisse seul... *(David va sortir)* avec lui.

Les gardes sortent.

SCÈNE VI

David et le roi.

SAUL

continuant à marcher.

J'ai l'air très irrité, n'est-ce pas ? *(David se tait.)* Allons, parle ! Ton nom ? Comment t'appelles-tu ?

DAVID

David.

SAUL

David... David... Les Moabites, eux, disent : Daoud. — Tu veux bien que je t'appelle Daoud ?

DAVID

Non.

SAUL

Non ! — Pourquoi ? Laisse-moi t'appeler... Je veux t'appeler Daoud.

DAVID

Quelqu'un déjà m'appelle ainsi; j'ai promis que seul...

SAUL

Quelqu'un ? — Qui ?

David se tait.

SAUL

Petit berger, je veux savoir. Je suis ton roi.

DAVID

Votre droit ne va pas plus loin que votre pouvoir.

SAUL

Que mon pouvoir ! Qu'est-ce que tu fais quand une chèvre de ton troupeau refuse d'obéir ?

DAVID

Je la frappe.

SAUL

Tu refuses toujours ?

DAVID

Frappez-moi.

SAUL

lève son javelot, puis se ravisant.

Aimes-tu Dieu ?

DAVID

C'est mon amour pour Lui qui fait ma force.

SAUL

Es-tu si fort, David ?

DAVID

Il est très fort.

SAUL

après un silence.

Et, maintenant, que vas-tu faire ?

DAVID

Je rentre à Bethléem, ma patrie.

SAUL

Non, David — Écoute : Je te veux attacher à ma personne... La reine avait parlé pour moi d'un joueur de harpe; — je ne veux pas du sien, mais...

DAVID

C'était moi.

SAUL

soucieux, puis se reprenant.

Ah ! — Alors vous savez jouer... Mais voici la reine. Elle vous cherchait peut-être. — Je vous laisse. Je pense que vous aurez à parler.

Il fait geste de sortir, mais se cache derrière une colonne.

SCÈNE VII

La reine, David, Saül, caché.

La reine arrive par la droite, causant avec le grand prêtre. — Apercevant David.

LA REINE

au grand prêtre.

Le voici. Laisse-nous.

Le grand prêtre sort.

Ah ! David ! Je vous trouve enfin et, vive Dieu ! couvert de gloire. D'abord, délicieux déjà, je ne voyais en vous qu'un berger, mais plus beau par votre triomphe, je ne veux plus vous voir qu'en vainqueur. D'où vient votre souci, David ? car vous avez l'air soucieux. Je sais que le roi vous parlait durement tout à l'heure. Est-ce cela ?

DAVID

Non, Madame; le roi peu à peu a calmé l'âpreté de ses premières paroles et m'a bientôt parlé très doucement.

LA REINE

Très longuement aussi ? — Vous étiez restés seuls, n'est-ce pas ?

DAVID

Oui; quelque temps.

SAUL

caché.

Ils sont trop loin. Je n'entends rien.

LA REINE

Vraiment vous auriez tort, David, de vous faire souci de ces choses. L'humeur du roi ne doit pas

vous vexer, elle n'a pas grande importance; elle est revêche et souvent hostile sans cause; elle varie incessamment.

DAVID

Mais je ne m'en fais point souci, Madame. Le roi s'est montré bon pour moi.

LA REINE

J'en suis heureuse, David. Il est vrai que votre beauté ne peut que plaire; mais la bonté que vous dites, du roi, aidera beaucoup nos affaires. Car je vous veux du bien, David : votre courage de tantôt mérite une autre récompense que les ovations d'un peuple stupide, exalté... Je vois que vous saurez parler au roi, puisque sa triste humeur, en causant avec vous, s'est changée, et... mais d'abord, David, dites : n'oubliez pas que c'est à moi que vous devez cet honneur !...

DAVID

Et quel honneur, Madame ?

LA REINE

Être chanteur auprès du roi.

DAVID

Excusez-moi, Madame, si je savais déjà...

LA REINE

Ah ! le grand prêtre vous avait dit ?

DAVID

Non.

LA REINE

Le barbier ?

DAVID

...D'ailleurs le roi lui-même m'a demandé...

LA REINE

Ah !

DAVID

Vous en semblez fâchée ?

LA REINE

Et pourquoi fâchée ? David, n'est-ce pas pour le mieux au contraire, cette rencontre en vous de nos désirs ? Et vous, qu'avez-vous répondu ?

Ils se rapprochent du roi.

DAVID

C'est alors que vous êtes entrée, et le roi est parti avant que j'aie pu lui répondre.

Ils se rapprochent encore.

LA REINE

Alors... maintenant — répondez.

DAVID

Mais le roi n'est plus là, Madame.

SAUL

caché.

Bien ! courageux David !

LA REINE

David, votre jeunesse a besoin qu'on l'instruise. Le roi Saül n'a pas l'autorité que vous croyez.

SAUL

caché.

Ah ! Ah !

LA REINE

Jadis, je sais, c'était un roi plein de sagesse et de courage; mais à présent sa volonté s'est excédée; elle a besoin qu'on la dirige et c'est moi qui souvent choisis ses décisions. — Ainsi, l'idée d'avoir un chanteur près de lui, — c'est la mienne; il l'accepte : et tant mieux puisque ce sera vous, ce chanteur. Mais comprenez aussi, David, que le roi, fatigué de mauvaises pensées, a besoin que je le surveille sans cesse.

SAUL

caché.

Méfiez-vous, Madame.

LA REINE

Mais il me parle peu; je suis rarement près de lui... Ses moindres mots, ses moindres gestes, tout ce qui vient de lui, éclairant son état maladif, peut rendre mes soins plus habiles. Tout doit donc m'être rapporté.

DAVID

Madame !

LA REINE

David, vous ne pouvez prendre mal mes paroles. Sans mes soins, que vaudrait votre roi ? — Vous m'aiderez. A nous deux nous pourrons parfois essayer d'épuiser ses tristesses. Vous les saurez plus tôt que moi, me les direz... — et tous les deux... Mais vous ne dites rien... répondez-moi... Ah ! pour un conquérant, vous semblez bien craintif ! et vous baissez les yeux quand c'est moi qui les lève — sur vous — Daoud — plus délicieux ainsi...

Elle touche sa joue de la main.

DAVID

Ah ! Madame ! le roi...

Saül bondit de derrière la colonne. David s'enfuit.

SCÈNE VIII

Saül, la reine.

SAUL

Daoud ! ! — Assez ! Madame, assez ! — Vous voyez bien que cet enfant... Mais ne fuis pas, David ! — Je ne te poursuis pas, David, et vois ! ce n'est pas toi que je frappe.

Il a saisi la reine par les vêtements et les cheveux et la traîne à terre.

LA REINE

Jaloux, peut-être ! — Vous ! !

SAUL

Ah ! ne plaisantez pas, Madame... Jaloux terriblement !

Il la frappe de plusieurs coups de javelot.

LA REINE

Détestable Saül ! Je ne te haïssais pas assez, imprudente ! Que tout le poids de ta couronne retombe à présent sur toi seul ! — Renferme ton souci ! protège-le ! Dangereux roi Saül, sois dangereux désormais pour toi-même ! — Ton secret, je vais voir si tu sais le cacher aux morts... Je ne le croyais pas si redoutable.

Elle meurt.

SAUL

penché sur la reine.

Vous vous trompez, Madame. Le secret que vous cherchez, c'en est un autre...

SCÈNE IX

La scène représente la chambre de Saül. Elle est mal éclairée par une seule lampe fumeuse. Pas de meubles. A droite un lit. A gauche une fenêtre. A peu près au milieu, une sorte de trône continué de droite et de gauche par des bancs — ou ce qu'on voudra qui permette de s'asseoir tout à côté du trône. Le roi Saül est vêtu comme précédemment de son manteau de pourpre. Il porte la couronne.

SAUL

allant à la porte, qu'il ferme avec soin.

Ah ! j'attendais la nuit... *(Il tire un rideau par-dessus la porte, se retourne, regarde autour de lui.)* Et maintenant que je suis seul...

Il va s'asseoir.

LE CHŒUR DES DÉMONS

surgissant, s'est aussitôt, par terre, assis en cercle devant lui. Leur voix se mêle à celle de Saül pour dire :

Délibérons !

SAUL

sans les voir encore.

On est plus tranquille ici que sur la terrasse. Et Saki m'a demandé pour ce soir de rester avec Jonathan...

UN DÉMON

achevant la phrase.

...et David.

SAUL

Oui. Je préférais d'ailleurs être seul... Les parfums m'y gênaient, là-bas; et je n'ai plus rien à voir dans les astres; je n'y vois plus.

PREMIER DÉMON

S'il commence à parler tout seul, vous savez que ça ne va pas être drôle !

Il bâille — d'autres s'étirent.

SAUL

poursuivant.

Les sorciers...

DEUXIÈME DÉMON

Il va tout comme si nous n'étions pas là.

SAUL

Peut-être voyaient-ils quelque chose.

TROISIÈME DÉMON

Il va falloir bientôt nous en mêler.

SAUL

Que savaient-ils ? J'aurais dû m'en garder quelques-uns.

QUATRIÈME DÉMON

Il ne nous laisse pas placer un mot.

PREMIER DÉMON

Patience !

SAUL

regarde fixement les démons sans les voir.

Car ma pensée ici s'arrête et se fixe, sans que je sache sur quel point.

CINQUIÈME DÉMON

On pourrait tenter quelques propositions d'essai.

SAUL

Il semble que je fasse bien attention; mais je ne sais pas à quoi c'est.

SIXIÈME DÉMON

Alors c'est que c'est à David.

SAUL

Ils veulent savoir mon secret; mais est-ce que je le sais moi-même ? J'en ai plusieurs.

PREMIER DÉMON

Avec nous, tu sais, ce n'est pas la peine de te gêner.

SAUL

Je comprends maintenant pourquoi j'aimais si peu la reine. Je pratiquais trop aisément la chasteté dans ma jeunesse. J'ai pratiqué beaucoup de vertus... Ah ! je voulais me féliciter de m'être débarrassé de la reine — étudier les avantages...

SEPTIÈME DÉMON

On pourrait aussi...

SAUL

C'est ce que je me disais... supprimer de même le grand prêtre... Il y a plus de questions en Israël qu'il ne sait donner de réponses. Quand j'interroge, ce n'est plus lui. Il y a plus de réponses dans le ciel que de questions sur les lèvres des hommes.

SEPTIÈME DÉMON

Mais...

SAUL

...il y a des réponses qui se font attendre.

TROISIÈME DÉMON,

ensemble avec le quatrième.

Ou qu'on ne voit pas.

QUATRIÈME DÉMON

On se les fait.

Les deux démons se jettent l'un sur l'autre et se battent — mais un instant seulement — et rien dans le cours de la scène n'en est dérangé.

PREMIER DÉMON

Ah ! voyons, roi Saül ! cause avec nous !

SAUL

Il prétend aimer Dieu et que sa force ne vient pas d'autre chose. — Moi, je veux bien l'aimer, Dieu; — je l'aimais — mais il s'est écarté de moi — pourquoi ?

PREMIER DÉMON

Pour que nous ayons pu nous approcher.

Ils rient.

SAUL

Mes yeux se ferment de lassitude et de misère.

CINQUIÈME DÉMON

Tu as besoin de boire un peu.

SAUL

Vous croyez ? — Non — pas encore — et Saki n'est pas là.

DEUXIÈME DÉMON

Mais, nous, nous sommes là.

SAUL

Ah ! fidèles.

DEUXIÈME DÉMON

Ah bien ! voyons ! vieux Saül ! c'est bien le moins.

TROISIÈME DÉMON

Roi Saül, on a soif.

SAUL

Oui, c'est vrai — je vais chercher la coupe.

CINQUIÈME DÉMON

Eh ! non ! mon bon roi ! — attends qu'on te l'apporte.

PREMIER DÉMON

Mais laisse-le donc — ça l'occupe.

Tous deux se battent.

Le roi Saül s'est levé. L'acteur doit jouer comme s'il continuait un monologue. — Saül paraît chancelant d'indécision.

SAUL

car le bruit de la lutte augmente.

Pas tant de tapage, les petits ! — Je ne m'entends plus.

DEUXIÈME DÉMON

Mais tu ne dis rien.

Tous se tordent de rire. Saül ne peut se tenir de rire aussi malgré lui.

SAUL

a pris la coupe — saisi la cruche de vin ; il boit une petite gorgée.

...Et la cruche. Ah ! cette couronne me gêne...

Il la jette de loin sur son lit et retourne s'asseoir : sa pourpre tombe un peu de ses épaules. Au moment de s'asseoir, il boit encore une gorgée, puis, voyant :

Mais mes petits amis, vous devez être très mal par terre ! — Asseyez-vous donc là près de moi.

Tous se lèvent et vont s'asseoir tout près de Saül tandis que celui-ci s'assied.

PREMIER DÉMON

Oh ! tu sais, c'est pour toi — pas pour nous.

Saül sourit.

DEUXIÈME DÉMON

comme prenant le sourire de Saül pour une invite.

Plus près ?

SAUL

un peu suffoquant.

Vous m'étouffez un peu comme cela.

QUATRIÈME DÉMON

Mais non ! mais non ! c'est que tu as besoin de boire.

CINQUIÈME DÉMON

Verserai-je ? — Dépêche-toi ; la nuit est bientôt achevée.

Saül tend la coupe : le démon la remplit. Saül la vide.

CINQUIÈME DÉMON

Encore ?

Saül tend encore la coupe. Le démon la remplit. Quand Saül l'approche de ses lèvres :

PLUSIEURS DÉMONS

Eh bien ! et nous ?

Saül baisse un peu la coupe. Les démons se pressent sur Saül et chacun veut saisir la coupe qui se renverse.

SAUL

se lève brusquement et fait rouler les démons à terre où ils restent — il laisse tomber la coupe et à voix très haute :

Ah ! ma robe est toute tachée !

Il marche à présent ou se tient debout immobile ; la lampe baisse et la lueur de l'aube commence à blanchir la fenêtre de gauche. Mais la scène reste encore très sombre.

Assez long silence.

DEUXIÈME DÉMON

sur un ton de voix très différent.

Saül ! Saül ! voici l'heure où les gardeurs de chèvres font sortir les troupeaux des étables.

TROISIÈME DÉMON

Saül ! on pourrait à présent sur la tour monter voir l'approche de l'aube.

QUATRIÈME DÉMON

Ou, sur la colline embaumée, dans la pureté de l'air matinal, chanter, chanter un cantique.

CINQUIÈME DÉMON

Il y a des herbes baignées de rosée...

SIXIÈME DÉMON

Il y a des bains préparés dans le palais.

PREMIER DÉMON

Oh ! moi ce qui me ferait le plus de plaisir, après une nuit sans sommeil, c'est un sorbet à l'anis et à la liqueur.

SEPTIÈME DÉMON

Moi, d'entendre chanter David.

Tous rient.

SAUL

se prend la tête dans les mains.

Être seul ! Être seul !

Il ouvre la fenêtre d'où vient un peu d'aube — et tombe à genoux en tendant ses mains vers l'air. Les démons se sont peu à peu éclipsés mais sans coup de théâtre.

Dieu de David ! Secourez-moi !

ACTE III

SCÈNE I

La scène est la même qu'au premier acte, si ce n'est que les rideaux de gauche, séparant la salle de la terrasse, sont retombés. Johel entrant par la gauche se dispose à traverser la scène. Le barbier soulevant le rideau :

LE BARBIER

Psst ! Johel !

JOHEL

Ah ! c'est toi, barbier.

LE BARBIER

As-tu vu David ?

JOHEL

C'est à toi de parler. Je ne le connais pas.

LE BARBIER

se récusant.

Je le connais si peu !

JOHEL

N'importe; c'est à toi. Il faut scruter, barbier; scrute.

LE BARBIER

Scrutons, Johel ! Scrutons ! *(Silence. Le barbier commence à pleurer.)* La reine aussi scrutait !

JOHEL

Elle a scruté trop fort.

LE BARBIER

pleurant.

La pauvre dame ! tout allait si bien avec elle.

Silence.

JOHEL

Étonnant, le petit David; il lui a suffi de paraître...

LE BARBIER

Pour nettoyer la place.

JOHEL

Pour faire nettoyer, tu veux dire.

LE BARBIER

J'aime mieux aider à nettoyer, que de...

JOHEL

Oui... mais fais attention que c'est Saül qui nettoie.

LE BARBIER

Les intérêts sont... composés. — Qui donc servir ! grand Dieu ! Qui donc ? Je ne demande qu'à me dévouer !... Il faut scruter.

JOHEL

Scrutons, barbier, scrutons !... Mais où diable as-tu pris que le roi n'avait pas de volonté ?

LE BARBIER

Ah ! pardon ! je n'ai pas dit cela; je t'ai dit qu'elle était malade; c'est par soubresauts qu'elle opère.

JOHEL

Fais attention qu'elle ne soubresaute pas sur nous ! hein ! — Elle est ainsi plus que jamais redoutable. Ses décisions semblent immotivées. Scrute le roi, barbier.

LE BARBIER

Si tu crois que c'est facile. — Le grand prêtre...

JOHEL

Eh bien ?

LE BARBIER

Eh bien ! il claque de peur quand il parle au roi maintenant.

JOHEL

Comment : il claque de peur ?

LE BARBIER

Je veux dire : il claque des dents, de peur du roi.

Johel hausse les épaules.

LE BARBIER

Puis Saül ne se laisse plus que difficilement approcher. — D'ailleurs tout le monde s'en va quand il approche. Et c'est lui qui épie maintenant; il se cache : — On ne l'entend pas approcher — et puis on le surprend, derrière un rideau, aux écoutes — ou bien on est surpris; — et chacun fuit sans bruit, de salle en salle, dans le palais, où le roi circule sans bruit...

JOHEL

Diable !

Pendant la dernière phrase, il a été au rideau de gauche retombé et d'un grand geste brusque le relève.

LE BARBIER

que le bruit du rideau a fait sursauter.

Ah ! que tu m'as fait peur ! !... Moi, je n'ai pas d'épée...

JOHEL

N'importe, barbier, tu parleras au roi; — et ce que tu sauras...

LE BARBIER

considère l'épée de Johel.

C'est merveille, Johel, combien notre amitié devient profonde !

JOHEL

Tout sert à la...

Il termine par un geste d'attacher.

LE BARBIER

continuant le geste de Johel.

...resserrer — Eh ! voici David ! — Pars vite ! Laisse-nous.

David passe sur la terrasse, Johel sort.

SCÈNE II

David et le barbier.

LE BARBIER

mystérieusement.

Prince David !... Prince David !

DAVID

Quoi donc, barbier ?

LE BARBIER

comme essoufflé.

Voilà quatre jours que je cours après vous sans parvenir à vous trouver un instant seul, prince David !

DAVID

Je ne suis pas prince, barbier.

LE BARBIER

Oui, Seigneur, mais...

DAVID

de plus en plus sévère.

Ni seigneur.

LE BARBIER

C'est que je ne sais comment appeler le vainqueur glorieux qui...

DAVID

Je n'ai vaincu qu'avec l'aide de Dieu, barbier ! je ne suis même pas chef d'armée.

LE BARBIER

Mais votre courage...

DAVID

Il n'est pas plus grand que ma foi.

LE BARBIER

Précisément : la foi... Mais votre espoir...

DAVID

C'est qu'après m'avoir appelé pour tuer Goliath, le Dieu d'Israël contenté me laissera retourner à Bethléem, près de mon père, à garder, comme avant, des chèvres.

LE BARBIER

Oh ! des chèvres ! — c'est des hommes que le seigneur David devrait songer à garder... et voici précisément ce que je voulais lui dire — vite car

on peut toujours arriver... : c'est que le roi Saül est fatigué, que Jonathan est faible comme un petit oiseau rare, qu'ils n'ont plus l'un ni l'autre aucune faveur populaire, — et que, si mon prince le désirait, moi, barbier du roi et médecin, qui en approche tous les jours, je pourrais...

DAVID

Alors, puisque tu m'as dit ton secret, barbier, — écoute celui que je vais te dire. C'est que j'aime Saül comme mon roi et Jonathan plus que moi-même; que je crains Dieu, barbier, — et que tu devrais faire attention dans tes paroles à ce qu'elles ont d'offensant pour son élu. Tu m'appelais prince, tantôt — c'est donc que tu veux bien que je t'ordonne, barbier : retire-toi.

Le barbier sort.

Jonathan ! Jonathan ! puisse, sur ton si faible front, l'Éternel affermir une royauté chancelante !...

Entrent Saül et Jonathan.

SCÈNE III

Saül, Jonathan, David.

Saül est en simples vêtements ; Jonathan revêtu de tous les insignes de la royauté. David s'est reculé dans l'angle de gauche; sans le voir Saül et Jonathan s'avancent vers le trône.

Saül aperçoit que le rideau a été relevé et très spécialement le fait retomber.

SAUL

C'est ainsi que j'aime à vous voir, Jonathan. Allons ! prenez ce soir ma place sur ce trône. Il est temps, même dans une salle déserte, que vous vous exerciez à régner. La conscience de la royauté se

fortifie beaucoup par l'habitude de ses insignes. Apprenez à les supporter. L'autre jour, quand sont venus les messagers, malgré le poids en plus de la couronne, vous ne vous seriez pas, je pense, évanoui, sur le trône royal, soutenu par le sceptre et avec le sentiment de la pourpre dont vous êtes aujourd'hui revêtu.

JONATHAN

Oh ! père, laissez-moi; je suis si fatigué ! Si vous saviez combien cette couronne est pesante !

SAUL

Ah çà ! croyez-vous donc que je ne le sache pas ?... Mais c'est une raison pour que vous en preniez dès maintenant un peu l'habitude. Je suis âgé; — et moins elle tient solidement sur ma tête, plus il sied de l'affermir sur la vôtre.

JONATHAN

Père ! Assez ! j'ai mal à la tête... Reprenez votre royauté.

SAUL

Non ! non ! jusqu'à ce soir je vous la laisse... Naturellement, je la reprendrai pour dormir... Mais à présent, demeurez ainsi dans la pourpre et pendant qu'il ne vient personne, figurez-vous que vous dominez sur beaucoup.

David fait un mouvement.

SAUL

Il se retourne vers Jonathan.

Ah ! décidément vous régnez ! — *(A David.)* Je ne vous attendais qu'un peu plus tard, David. — Mais, n'importe, restez. — Oui, c'est le jeune roi qui s'essaie. — Je pensais que ce soir il ne régnerait

sur personne, mais vous voici. — Adieu donc; je vous laisse avec sa royauté. — *(Il s'écarte par la droite. — A part :)* Je suis heureux qu'il m'ait vu sans couronne, — elle lui imposait beaucoup trop.

David et Jonathan immobiles, attendent que soit sorti Saül.

SCÈNE IV

Jonathan, David, puis Saül caché.

JONATHAN

Daoud ! !

DAVID

O mon jeune roi triomphant ! Comme vous voilà beau sous la gloire ! Que n'êtes-vous Saül — et que n'est-ce pour vous qu'appelé je chanterais pour vous de plus admirables cantiques !... ou près de vous resterais à vous contempler sans rien dire ! — ou me prosternerais, comme voici que je fais, à vos pieds...

Puis il se relève, rit, s'élance vers Jonathan et l'embrasse.

SAUL

soulevant la draperie de gauche.

Doucement ! doucement !

JONATHAN

Pourquoi ris-tu, David, quand je suis horriblement pâle, et que tu vois que je vais pleurer ? Peu s'en faut que, de fatigue, ce ne soit moi qui tombe bientôt à tes pieds.

DAVID

s'est reculé.

Jonathan !

JONATHAN

se lève et s'avance.

Pèse cette couronne. — Quel poids, dis ?

SAUL

caché.

Le poste est bon... Oh !

JONATHAN

passe la couronne à David.

Elle a meurtri mon front. — David ! je suis malade... N'est-ce pas qu'elle est lourde... Oh ! mets-la, dis.

Il la pose sur le front de David.

SAUL

Oh ! je n'aurais pas dû voir cela...

JONATHAN

Comme elle te va bien ! — Mais, dis : n'est-ce pas qu'elle est lourde ?

SAUL

Oh ! David ! — Comment ? tu serais...

DAVID

Mon pauvre Jonathan ! — je voudrais la trouver plus lourde; — mais comme il faut que tu sois faible !

JONATHAN

C'est vrai qu'elle n'a plus l'air de peser, sur ton front... Daoud.

SAUL

Et ce serait toi ! Jonathan !

Il tombe à genoux et sanglote à moitié enveloppé dans le rideau.

DAVID

Mais tu souffres, dis, Jonathan ? Tu es pâle et en sueur...

JONATHAN

Cette pourpre m'étouffe... Cette ceinture... cette épée me pèse; je garde le souvenir du poids de la couronne sur mon front. — Ah ! Daoud ! je voudrais laisser tomber ces royautés à terre... Je voudrais m'étendre à terre et dormir... Ah ! que ne suis-je comme toi, gardeur de chèvres, nu sous une toison de brebis — dans l'air libre. — Que tu es beau, David ! — Je voudrais avec toi me promener sur la montagne. De mon sentier, tu écarterais chaque pierre; à midi, nous baignerions nos pieds las dans l'eau fraîche, puis nous nous coucherions dans les vignes. Tu chanterais. Je t'exagérerais mon amour.

SAUL

qui a suivi tout cela comme s'il le disait lui-même.

Oui.

JONATHAN

Le soir viendrait; toi qui es fort... tiens; prends l'épée; — tu me défendrais contre les bêtes. — Je voudrais reposer, près de ta force ! Ah ! j'étouffe ! — Tiens, prends la pourpre. — Détache ce manteau. *(Il aide David à l'en dépouiller.)*

SAUL

Ah ! je ne devrais pas... voir.

JONATHAN

Ton épaule y paraît plus blanche... Et ma ceinture...

SAUL

— Ah ! Je ne... Je me macère.

JONATHAN

Je ne sais si c'est ou de joie, ou de froid, ou d'angoisse de fièvre, ou d'amour, voici que, maintenant, je frissonne dans ma seule tunique de lin.

SAUL

Comme il est beau dans la pourpre ! — Daoud ! *(Comme s'il l'appelait à voix basse.)*

DAVID

Jonathan ! Te voici plus beau dans ta blanche tunique que sous tes ornements royaux. — Je ne connaissais pas ton élégance, ni ce que la faiblesse a donné de grâce à ton corps.

SAUL

Ah !

DAVID

Jonathan, c'est pour toi que je suis descendu de la montagne, où ta fragile fleur au trop ardent soleil serait fanée. — Tu pleures ! Vais-je pleurer aussi de tendresse ? Tu trembles ? Tu chancelles ? Console ta faiblesse entre mes bras...

SAUL

Ah ! pas cela, pourtant — pas cela...

JONATHAN

défaillant.

Daoud !

SAUL

se traînant comme fou, à voix haute.

Et Saül, alors ? — Et Saül ?

JONATHAN

épouvanté.

Sauve-toi, David, sauve-toi.

David, dès que Saül s'est montré, abandonnant douloureusement Jonathan, fuit, pas trop vite ; rejetant avec horreur derrière lui les ornements royaux. Jonathan tombe évanoui.

DAVID

Malheureux ! malheureux ! malheureux !

SAUL

Et Saül ?

Le regardant fuir avec stupeur, sans rien dire, s'approche de Jonathan, s'agenouille près de lui — lui prend le bras.

Il est trop maigre !... Allons, Jonathan !... parle-moi. — C'est moi, voyons ! Je t'ai fait peur, je sais, mais je ne te déteste pas... *(Avec dégoût, rejetant le bras qu'il tenait.)* Ah ! c'est plus faible qu'une femme ! *(Penché sur lui.)* Est-ce d'aimer David qui te pâlit ! *(Il court vers la droite, appelle.)* : David ! Il fuit toujours. Comme si c'était à lui d'avoir peur ! *(Il court à gauche, relève le rideau.)* Holà ! quelqu'un ! quelqu'un ! *(Il appelle.)*

Rideau.

SCÈNE V

La chambre de Saül.

SAUL

entre en causant avec le grand prêtre.

Alors, plus un seul ; — plus le moindre petit sorcier ?

LE GRAND PRÊTRE

Sa Majesté sait bien qu'on les a supprimés tous d'après ses ordres.

SAUL

Je ne te demande pas cela ! — Je te demande si peut-être on n'en a pas oublié un petit.

LE GRAND PRÊTRE

Pas un seul.

SAUL

Ce n'est pas pour punir, comprends-moi... au contraire... je voudrais qu'on en eût oublié... J'en cherche un... moi.

LE GRAND PRÊTRE

(Tacet.)

SAUL

Tant pis. — Va-t'en. — *(Le grand prêtre se retire.)* Que faire ? Rien ! rien ! Le plus petit devin en saurait davantage. *(Il court brusquement à la porte.)* Ah ! grand prêtre ! grand prêtre !

(Celui-ci reparaît.)

Et ton Dieu ? Il se tait toujours ?

LE GRAND PRÊTRE

Toujours.

SAUL

C'est pourtant un peu fort ! — Qu'est-ce que je lui ai fait ? — Voyons, parle, toi, prêtre ! Pourquoi se tait-il maintenant ? Il faudrait s'expliquer à la fin... Ah ! je voulais me justifier devant lui. — Je suis le prévenu; toi, mon juge : interroge.

LE GRAND PRÊTRE

durant la scène, complètement abasourdi d'effroi.

Quoi ?

SAUL

(Qu'il est stupide !)... Est-ce que je peux savoir, moi ! — Demande-moi si j'ai vécu avec des femmes étrangères...

LE GRAND PRÊTRE

Oui.

SAUL

Quoi : Oui ? Je te dis de me demander si j'ai pris pour moi des femmes étrangères. Demanderas-tu ? malheureux, je te... *(Il brandit son javelot.)*

LE GRAND PRÊTRE

tremblant.

Je te demande si tu as vécu avec des femmes étrangères ?

SAUL

Non : je n'ai pas vécu avec des femmes étrangères ! Entends-tu ? — Tu sais bien que je n'ai pas vécu avec des femmes étrangères. *(Subitement calme.)* Allons ! vite ! demande encore.

LE GRAND PRÊTRE

Encore quoi ?

SAUL

Demande-moi... Enfin tu dois savoir ! Il y a bien des petits commandements...

LE GRAND PRÊTRE

Il y a les Commandements.

SAUL

Eh bien ! dis-les, tes Commandements. — Qu'attends-tu ? — Allons.

LE GRAND PRÊTRE

récitant.

Je suis l'Éternel, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude...

SAUL

Et dépêche-toi, parce que j'attends le barbier.

LE GRAND PRÊTRE

Tu n'auras pas d'autre Dieu devant ma face.

SAUL

Non — pas comme cela. Interroge.

LE GRAND PRÊTRE

T'es-tu fait des images taillées ou des représentations des choses qui sont en haut dans les cieux, qui sont ici-bas sur la terre ou dans les eaux plus bas que la terre ? *(Saül hausse les épaules avec impatience.)* Ne t'es-tu pas prosterné devant elles et ne les as-tu point adorées ? Car je suis l'Éternel, ton Dieu, un Dieu fort et jaloux *(Saül bâille)* qui punit l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération de ceux qui me haïssent, et qui...

SAUL

soulagé.

Ah ! voici le barbier — tu continueras ça une autre fois.

Le grand prêtre sort.

SCÈNE VI

Saül, le barbier.

SAUL

Te voilà, barbier de mon cœur ! Allume les flambeaux; on n'y voit plus.

Le barbier arrange les flambeaux et ses instruments.

SAUL

à part.

Je voudrais tant savoir que ce n'est pas David que je dois craindre ! Je ne peux pas... Je ne peux pas le détester ! — Je veux lui plaire !

Le barbier fait signe qu'il est prêt.

Je t'ai fait appeler pour me couper la barbe.

LE BARBIER

au comble de la stupeur.

Couper la barbe !

SAUL

Oui, la barbe. Elle me vieillissait décidément. Il est temps maintenant que je prenne un air un peu plus jeune... Car cela me rajeunira, n'est-ce pas ?

LE BARBIER

Incontestablement ! mais vous paraîtrez moins respectable.

SAUL

Je ne tiens pas à paraître trop respectable. Allons, es-tu prêt ? Je t'attends !

LE BARBIER

Non ! mais vraiment, c'est sérieux ce que dit le roi ?

SAUL

Ah ! çà, barbier — tu trouves donc que j'ai une figure à plaisanter ! *(Il rit.)* Oui, mais tu verras comme je plaisanterai mieux sans ma barbe... Allons ! sérieusement, coupe-la.

LE BARBIER

commence l'opération.

Une belle barbe, pourtant ! — c'est dommage.

SAUL

Bah ! Elle me cachait. Il faut savoir prendre ses décisions brusquement. Comment me trouves-tu, dis, barbier ?

LE BARBIER

Fatigué.

SAUL

Ah !

LE BARBIER

On voit que Sa Majesté travaille beaucoup.

SAUL

Oui; j'ai dû travailler encore toute la nuit.

LE BARBIER

Ah ! maintenant que la reine n'est plus là, Sa Majesté doit s'occuper beaucoup plus des importantes affaires du royaume.

SAUL

Il y a des affaires plus importantes que celles du royaume — et qui ne regardent que moi.

LE BARBIER

Oh ! oui !

SAUL

Quoi ?

LE BARBIER

Je dis : Oh ! oui ! — je veux dire : Oh ! oui... c'est-à-dire : pour sûr qu'elles ne regardent que le roi — et que c'est même pour ça qu'il est si fatigué — d'être forcé de toujours tout garder pour lui : peut-être aussi Sa Majesté se fait-elle trop de souci de certaines choses... c'est vrai que si les Philistins...

SAUL

interrogatif.

Les Philistins ?

LE BARBIER

achevant.

Reviennent.

SAUL

Ah ! — reviennent !

LE BARBIER

Le roi sait bien que l'on dit qu'ils reviennent.

SAUL

Il le sait. — Il le sait : mais...

LE BARBIER

Mais... si j'osais parler... Le roi cherche un sorcier ?

SAUL

Ah ! tu sais...

LE BARBIER

Ou-i.

SAUL

Et comment ?

LE BARBIER

Qu'importe ?

SAUL

Tu connais...

LE BARBIER

Chchut ! — Oh ! mes ciseaux. *(Il les laisse tomber.)* Chut ! un instant ! voilà ! voilà ! mé-con-nais-sa-ble ! je rajeunis le roi de dix ans !

SAUL

anxieux.

Parle donc ! Tu connais ?...

LE BARBIER

Ou-i.

SAUL

Un sorcier ?

LE BARBIER

Non : une sorcière.

SAUL

Où ?

LE BARBIER

A Endor.

SAUL

Ah ! la pythonisse ! — Comment donc l'avais-je oubliée ?

LE BARBIER

Quoi ! vous la connaissez aussi ?

SAUL

Celle qui parle avec les morts, — oui, je l'ai vue, jadis; — je l'avais oubliée. Je l'avais extraordinairement oubliée... Mais elle me connaît. Alors, tu dis que je suis méconnaissable ?

LE BARBIER

Que le roi prenne le miroir : j'ai fini.

SAUL

Oui — je ne suis pas mal ainsi !... Oh ! cette ride !

LE BARBIER

La barbe la cachait un peu... Dois-je essayer ?...

SAUL

Non; laisse. Laisse-moi.

Le barbier sort.

SAUL

Méconnaissable ! ma passion sert mon intérêt cette fois. J'irai. *(Il va à la fenêtre qu'il ouvre.)* Le ciel est bas. Un orage effrayant se prépare. Tout le sable du désert est soulevé. N'importe !

Il quitte la fenêtre. Il quitte la pourpre et s'affuble d'un vieux manteau.

Méconnaissable vraiment ! *(Comme repassant une leçon.)* J'ai à me défier de quelqu'un. *(A genoux.)* Mon Dieu, faites que ce ne soit pas de David ! Je ne peux pas... je ne peux pas... *(Il se relève.)* Bah ! voilà trop longtemps que je n'ai plus prié. — Et puis quand je priais, c'était la même chose. Nous lutterons. Et ce n'est pas à moi de revenir. Il s'est écarté le premier. Je voudrais tant savoir... que ce n'est pas lui. *(Le vent de la fenêtre souffle les flambeaux.)* Ah ! le vent ! — Allons ! Allons !

Saül sort.

SCÈNE VII

La scène représente l'intérieur d'une grotte pas très vaste ; au fond, à gauche, l'entrée ; vers la droite, un foyer, qui éclaire faiblement la grotte.

La sorcière, puis le roi Saül.

LA SORCIÈRE D'ENDOR

Encore ces quatre pains, ces racines — et puis, magicienne d'Endor, dernière prévoyance d'Israël, comme une flamme malade, épuisée, éteins-toi. — Ceux auprès de qui je mendie se disent bons pour moi parce qu'ils ne me dénoncent pas au roi; ils se taisent, mais ne me donnent plus à manger. — Roi Saül ! pourquoi nous avoir tous supprimés ? Un jour, pourtant, t'en souviens-tu ? fils de Kis encore sans couronne, tu vins à moi, gardeur des troupeaux de ton père; tu cherchais vainement au désert quelques ânesses égarées; c'est alors que moi, la première, je t'ai prédit la royauté. Et c'est depuis ce jour, roi Saül, qu'on prétend que tu prophétises ! Que racontent tes prophéties ? Est-ce que tes lèvres aussi frémissent et ne peuvent se clore sous l'horrible pression du futur ? Quel avenir transpire à travers toi, que tu veuilles être seul à connaître ? puisque tu fais tuer les sorciers. Allons ! que dans le sépulcre ils se taisent ! Mais toi, roi Saül, te tais-tu ? — Quant à moi, je m'en vais, usée; comme sur la margelle d'une source, altérés d'inconnu, les hommes se penchaient sur mes lèvres, d'où ruissela la prophétie. Et les hommes ne m'ont pas aimée, car ils eussent voulu que je prédisse des choses heureuses, et car je prédisais au delà du bonheur. Et maintenant

je pense qu'il n'est pas bon que l'homme sache l'avenir, car aucune joie de l'homme n'est durable plus que le temps de dire : je suis heureux, et qu'il faut se hâter de le dire, car pour dire : j'étais heureux, on a bien tout le temps qui reste, et que le bonheur de l'homme est aveugle...

J'ai froid. Quel temps affreux ! Tous les crapauds des alentours sont venus se réfugier dans ma grotte; la pluie déborde et le vent souffle, si glacé, que dehors j'ai pensé m'éteindre, avant même de mourir de faim. Jamais je ne m'étais sentie si défaillante. Par un tel temps, qui donc, si tourmenté de l'avenir, aura pu s'être mis en route ? Trois fois, j'en ai douté, mais quatre fois la flamme a répété son signe : quelqu'un vient. Je me croyais pourtant bien ignorée. Préparons-nous à recevoir. Allons, flambeau dernier d'Israël ! jetons pour l'étranger qui s'approche une dernière lueur expirante — et puis, que le rideau retombe pour la dernière fois soulevé, que se reclosent sur leur secret les bouches entr'ouvertes des morts — à jamais... à jamais ! Ah ! Ah ! Ah ! il approche...

A ce moment, la sorcière, agenouillée, se penche au-dessus du chaudron d'où semblent sortir des vapeurs ; elle agite sa tête et son torse et parle d'une façon toujours plus haletante et exaltée. Il semble qu'elle voie dans l'eau du chaudron comme dans un miroir, tout ce que son monologue raconte.

Il approche, l'étranger — qui connaît la route — il n'a même pas une torche en main... Je sens sur moi tomber, ah ! la fatigue de sa course ! dans la montagne ! Ah ! de sa course; il glisse dans le sentier plein d'eau — de la montagne; le vent qui souffle — souffle dans son manteau; la fatigue. — Ah ! je crois

que je vais mourir déjà ! — misérable, une pauvre femme, vieille comme les soucis du monde, voudrait mourir sans être dérangée... Il approche ! il approche ! l'étranger. — Ah ! comme les ronces le déchirent ! Sa tête est nue : il a l'air fatigué aussi mortellement que moi-même — misérable — misérable, ah ! comme moi. Il tombe à genoux. Ah ! qu'il prie ! Non, il se relève; il court, il court dans le sentier de la grotte; il tient un javelot dans la main, — pitié sur moi ! je suis sans force aucune; j'entends ses pas; ici ! ici !

De plus en plus hagarde, la magicienne a relevé la tête. Au moment où elle dit : « Ici », elle regarde autour d'elle de façon à faire comprendre que les deux foyers de vision — réelle et imaginaire — se sont rejoints.

Vais-je mourir ? *(A voix toujours plus haute, et enfin terminant par un cri)* Pitié sur moi ! Pitié ! pitié ! *(Saül paraît.)* Saül ! ! !

SAUL

sur le seuil de la grotte, vêtu d'un grossier manteau de bure déchiré ; l'air hagard ; les cheveux pleins de pluie, sur le front.

(Désolé.) Ah ! tu me reconnais ? Je n'ai pas l'air d'un roi, pourtant !

LA SORCIÈRE

le visage contre terre.

Pitié, Saül ! pitié sur moi très misérable.

SAUL

Suis-je moins misérable que toi ?

LA SORCIÈRE

Pitié, Saül ! sur moi qui vais mourir...

SAUL

N'aie donc pas peur de moi, pythonisse ! je ne suis pas venu t'éprouver. Je suis venu pour t'implorer et non pas pour que tu m'implores... *(Il prend sa tête dans ses mains.)* Ma détresse est intolérable.

LA SORCIÈRE

Est-ce le roi Saül qui parle ainsi ?

SAUL

Oui, c'est Saül. Non, ce n'est pas le roi. — Ah ! pourquoi, pourquoi, pythonisse, m'avoir un jour prédit la royauté ? Te souviens-tu combien j'étais beau sans couronne ? le moindre berger des montagnes (j'en étais !) a plus de royauté dans son allure que ne m'en a donné toute ma pourpre couronnée ! J'en connais un qui, dès qu'il s'avance, domine... Quant à moi... *(Il tombe assis sur une pierre)* je suis fatigué.

LA SORCIÈRE
relevée.

Saül *(comme par condoléance et ne sachant que dire)*. Par ce temps, la route était dure.

SAUL

Ce temps ! ? — Est-ce qu'il pleuvait ? *(Il tâte son manteau trempé.)* Oui ! j'ai froid. — Viens plus près de moi; j'ai besoin d'être consolé.

LA SORCIÈRE
touche le front de Saül avec une grande tendresse.

Saül !

SAUL

Quoi ?

LA SORCIÈRE

Rien. — J'ai pitié de toi, roi Saül.

SAUL

Ah ! pitié ?... C'est vrai que je suis pitoyable... pythonisse ! voilà des nuits que... *(Il semble chavirer sur son siège.)* Ah ! je défaille ! des nuits et des nuits que je cherche et que j'use mon âme à chercher...

LA SORCIÈRE

Chercher quoi ? — l'avenir ? Saül.

SAUL

en prophète.

Tourments incomparables de mon âme !... *(Se reprenant.)* Je ne suis pas toujours si faible que ce soir; certains jours je parais encore raisonnable; mais la route pour venir ici m'a tué. — Je n'avais rien voulu manger ce soir.

LA SORCIÈRE

J'ai quelques pains, — veux-tu ?

SAUL

Non; pas encore; mon âme a plus faim que ma chair. — Mais parle, pythonisse; peux-tu faire venir un mort ?

LA SORCIÈRE

peinée.

Un mort... tu veux ! ? Mais qui ?

SAUL

Qui ? — Samuel.

LA SORCIÈRE

épouvantée.

Il est trop grand !

SAUL

Suis-je Saül ?

LA SORCIÈRE

Sois obéi. Tu domines encore.

Elle s'approche du foyer et fait tels gestes et simagrées propres à faire venir un mort.

Vois ! déjà la flamme s'agite. Écarte-toi.

SAUL

debout, tient son manteau devant son visage, mais de manière que seulement l'apparition lui soit cachée ; non de sorte que les spectateurs ne puissent le voir.

Samuel ! Samuel ! Samuel ! — Me voici. J'appelle et je crains ton apparition redoutable. Parle-moi ! Qu'un mot de toi m'accable, — m'accable ou me soulage; je suis au bout de mon incertitude et mon inquiétude est plus dure que n'importe quelle parole de toi. — Pythonisse ! Pythonisse ! que vois-tu ?

LA SORCIÈRE

Rien encore.

SAUL

Je n'ose regarder... Mon âme en moi semble bondissante et légère et comme si j'allais chanter. Je défaille. Pythonisse ! Pythonisse ! — que vois-tu ?

LA SORCIÈRE

Rien... Ah ! ah ! ah ! — Je vois un Dieu qui monte de la terre.

SAUL

Quelle figure a-t-il ?

LA SORCIÈRE

C'est un vieillard qui monte; il est enveloppé d'un manteau.

SAUL

se prosterne.

Samuel !

L'OMBRE DE SAMUEL

Pourquoi m'as-tu troublé dans mon sommeil ?

SAUL

Je suis dans une grande détresse. Les Philistins me font la guerre — et Dieu s'est retiré de moi.

L'OMBRE DE SAMUEL

Pourquoi me consultes-tu, si l'Éternel s'est retiré de toi et s'il est devenu ton ennemi ?

SAUL

Qui donc alors, si ce n'est toi, consulterais-je ? Il ne m'a répondu ni par les prêtres ni par les songes. Qui me dira ce que je dois faire à présent ?

L'OMBRE DE SAMUEL

Saül ! Saül ! pourquoi mens-tu toujours devant Dieu ? Tu sais bien que du fond de ton cœur se soulève une autre pensée; ce ne sont pas les Philistins qui t'inquiètent et ce n'est pas cela que tu venais me demander.

SAUL

Parle alors, Samuel; toi qui sais mon secret mieux que moi-même. De toute part la crainte a assailli mon âme; je n'ose plus regarder ma pensée. Quelle est-elle ?

L'OMBRE DE SAMUEL

Saül ! Saül ! Il est d'autres ennemis que les Philistins à soumettre; mais ce qui te meurtrit est accueilli par toi.

SAUL

Je soumettrai...

L'OMBRE DE SAMUEL

Il est trop tard, Saül; — c'est maintenant ton ennemi que Dieu protège. Avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère, Dieu se l'était déjà choisi. C'est pour t'y préparer que tu l'accueilles.

SAUL

Mais quelle était ma faute alors ?

L'OMBRE DE SAMUEL

De l'accueillir.

SAUL

Mais puisque Dieu l'avait choisi.

L'OMBRE DE SAMUEL

Crois-tu que Dieu, pour t'en punir, n'ait pas déjà connu de loin les derniers chancellements de ton âme ? — Il a posé tes ennemis devant ta porte; ils tiennent ton châtiment dans leurs mains; derrière ta porte mal close, ils attendent; mais ils sont depuis longtemps conviés. Tu sens bien aussi dans ton cœur l'impatience de cette attente : ce que tu nommes de la crainte, tu sais bien que c'est du désir.

Voici : maintenant, les Philistins dont tu parlais déjà se préparent. Dieu livrera tout Israël entre leurs mains. *(Saül tombe de son long par terre.)* La royauté sera pour toi comme une pourpre qui se déchire, comme de l'eau qui fuit entre les doigts mal clos de ta main...

SAUL

soupirant.

Et Jonathan ?

L'OMBRE DE SAMUEL

Jonathan n'aura plus une goutte à boire, un pan de pourpre pour se couvrir... Ah ! malheureux Saül, que fera de toi l'avenir si son annonce déjà t'accable ?

SAUL

Éternel des armées ! mon avenir est dans vos mains puissantes... *(Il tombe sans connaissance.)*

L'OMBRE DE SAMUEL

Oui, malheureux Saül ! qui tues les voyants et supprimes ceux qui expliquent les songes — penses-tu tuer l'avenir ? Voici : ton avenir s'est déjà mis en marche; il porte une épée dans la main. Tu peux tuer ceux qui le regardent, mais tu ne l'empêcheras pas d'avancer. Il avance, Saül; il avance; il est déjà si grand que tu ne peux empêcher nul de le voir.

Pourquoi, si tu ne peux m'entendre, m'avoir demandé d'apparaître ? Ma parole à présent provoquée continuera : désormais elle ne cessera pas de s'étendre; si tu supprimais à présent les prophètes, les choses mêmes prendraient une voix; et si tu te refusais à l'entendre, toi-même prophétiseras.

Dans trois jours les Philistins te livreront bataille et l'élite d'Israël succombera. Vois ! la couronne n'est déjà plus sur ta tête. Sur celle de David, Dieu l'a posée. Vois, Jonathan lui-même déjà la pose... Adieu Saül — ton fils et toi, tous deux, bientôt vous viendrez me rejoindre...

L'ombre disparaît.

LA SORCIÈRE

faiblement.

Moi plus vite encore, Samuel.

Silence.

SAUL

comme s'éveillant.

J'ai faim.

LA SORCIÈRE

elle est agenouillée près de Saül étendu.

Saül.

SAUL

se soulevant.

C'est moi. — J'ai faim. — Voyons, femme; tu vois qu'il faut avoir pitié du roi. Il est malade. Donne-lui quelque chose à manger...

LA SORCIÈRE

Pauvre Saül ! — J'avais gardé ces pains; prends-les.

SAUL

inconscient.

Dis : qui donc parlait ici tout à l'heure ? — *(Il s'émeut.)* Vieille femme avec qui parlais-tu ? Voyons ! que suis-je venu faire ici ? — Réponds-moi vite : n'es-tu pas la sorcière d'Endor ?...

LA SORCIÈRE

Pauvre Saül !

SAUL

La sorcière ! — Non ! non ! tous les sorciers sont morts ! Saül a fait tuer tous les sorciers. La sorcière d'Endor est morte... *(se dressant)* ou va mourir.

LA SORCIÈRE

toujours agenouillée.

Ah ! sans que tu la frappes, Saül; elle mourra bientôt. — Laisse-la...

SAUL

complètement réveillé avec une agitation croissante.

Avec qui parlais-tu ?... N'était-ce pas avec... Qui t'a permis d'appeler Samuel ?...

LA SORCIÈRE

Malheureux !

SAUL

Ah ! je supprimerai ce qu'il a dit... Ce qu'il a dit je veux le supprimer dans tes oreilles !... Moi-même, je ne me rappelle déjà presque plus.

LA SORCIÈRE

Malheureux !

SAUL

Mais... je n'ai pas tout entendu... *(Se tournant furieusement contre la sorcière.)* Ah ! malheureuse ! tu vas parler !... Je me rappelle tout à présent ! — Je suis tombé... Qu'a-t-il dit ? Qu'a-t-il dit ? Qu'a-t-il dit ?

LA SORCIÈRE

Malheureux !

SAUL

Ah ! ah ! tu parleras, sorcière ! — A-t-il nommé ? Dis... parle... a-t-il nommé quelqu'un ?

LA SORCIÈRE

Pitié !

SAUL

D'autre...

LA SORCIÈRE

Pitié, Saül !

SAUL

Que moi...

LA SORCIÈRE

Pitié sur moi.

SAUL

Et Jonathan — pour...

LA SORCIÈRE

Non !

SAUL

Allons ! tu sais tout à présent ! — pour me succéder sur le trône ?

LA SORCIÈRE

Non ! !

SAUL

Tu mens !... tu mens !... Quelqu'un t'a-t-il dit que j'aimais ?...

LA SORCIÈRE

Saül !

SAUL

Oui ?... — tu sais tout... David ?

LA SORCIÈRE

Pourquoi l'as-tu nommé ?

SAUL

Non ! non ! ne le dis pas ! non ! non ! *(Il frappe la sorcière du bout de son javelot.)*

LA SORCIÈRE

Tu m'as blessée.

SAUL

Non ! non ! — mais non ! voyons, ce n'était qu'un petit coup de javeline; — parle, achève — dis-moi que ce n'était pas lui.

LA SORCIÈRE

appuyée sur un bras. Saül penché.

Saül ! tu m'as mortellement blessée. Saül ! j'allais mourir ! que ne m'as-tu laissée ? — Regarde — mon sang pâle coule sur ton manteau...

SAUL

Non ! non ! je ne t'ai pas fait mal. Voyons — parle ! Tu peux bien attendre un instant pour mourir. *(Suppliant.)* Ah ! réponds-moi.

LA SORCIÈRE

Laisse mon âme, ah ! s'endormir — tranquille, — elle est calmée.

SAUL

Non — pas encore.

LA SORCIÈRE

Roi Saül...

SAUL

Quoi ?

LA SORCIÈRE

Roi déplorablement dispos à l'accueil — clos ta porte !

SAUL

Ah ! réponds-moi : — t'a-t-il nommé ?...

LA SORCIÈRE

Laisse mon âme, doucement — elle s'enfonce...

SAUL

se prenant la tête dans les mains.

Ah !...

LA SORCIÈRE

Roi Saül !

SAUL

avec une dernière lueur d'espoir.

Quoi ?

LA SORCIÈRE

agonisant.

Clos ta porte ! ferme tes yeux ! bouche tes oreilles — et que le parfum de l'amour...

SAUL

sursautant.

Quoi ?

LA SORCIÈRE

avec effort.

...Ne trouve plus l'accès de ton cœur.

— Tout ce qui t'est charmant t'est hostile... Délivre-toi ! Saül... Saül...

Elle meurt.

SAUL

se penche de plus en plus à mesure que sa voix s'éteint comme s'il espérait toujours une révélation nouvelle.

Quoi ?... Elle est morte.

Il regarde autour de lui ; le foyer s'est éteint, la grotte est devenue très sombre.

Vais-je donc désormais m'agiter seul dans les ténèbres ?

Il veut sortir et tâtonne.

SCÈNE VIII

La grande salle du premier acte ; les rideaux des deux côtés sont baissés hermétiquement. Saül, en roi, est assis sur le trône (pourpre, couronne et javelot). David non loin, sur une escabelle ou simplement à terre, joue de la harpe devant le roi.

DAVID

...Autour de toi les hommes pieux applaudissent
Les ennemis du roi sont mis en fuite.
L'Éternel protège le roi.

Et voici le nouveau cantique que j'ai composé pour Saül :

...Paroles pleines de charme, ruisselez, débordez de
Je chante. Mon chant est pour le roi. [*mon cœur.*
Qu'il soit comme celui d'un habile écrivain.

Pause.

Réveille-toi, mon luth !
Réveillez-vous, mon luth et ma harpe !
Que mon chant réveille l'aurore...

Pause.

Roi Saül ! monte sur ton char,
Défends la vérité, la douceur, la justice !
Monte sur ton char, roi Saül !

Pause.

Tous les guerriers sont dans l'attente...
Dans l'attente les Philistins se réjouissent :
Saül dort ; Saül ne paraît pas !...

Pause.

Monte sur ton char, vaillant roi,
De peur que les ennemis de Dieu ne triomphent.
De peur qu'ils ne se réjouissent.

Pause

Saül ! Saül réveille-toi :
Mon luth retentissant t'accompagne
Ta droite se signale par de nouveaux exploits.

Pause.

Vaillant guerrier ! ceins ton épée,
Ta parure et ta gloire.
Oui — ta gloire !

SAUL

un peu gêné d'abord, puis bâillant, fait un geste pour que David cesse.

Tu ne sais pas quelque chose de plus gai ?

DAVID

Plus gai ?

SAUL

Oui. — Tu t'étonnes — c'est que tu méconnais qui je suis... Allons ! laisse ta harpe, David ! causons. Nous sommes là pour nous distraire. — Dis ! de quoi est-ce que j'ai l'air, David ?

DAVID

D'un roi.

SAUL

Non; tu ne comprends pas ma demande. — Je veux dire : qu'est-ce que tu trouves surtout de remarquable en moi ?

DAVID

La royauté.

SAUL

agacé, puis se ravisant.

Ah !... même sans barbe ?

DAVID

Sans barbe un peu moins.

SAUL

C'est parce qu'on me voit mieux que je parais moins roi. — Oui. — C'est pourquoi j'ai fait couper ma barbe; je me sentais moins roi que je n'en avais l'air... tandis que maintenant... dis-moi qu'ainsi tu me préfères.

DAVID

Je préfère le roi.

SAUL

Non, David : à présent je te parais plus jeune — et je le suis; — en me vieillissant à tes yeux, elle ne pouvait pas me plaire — cette barbe royale... C'est à cause de toi que je l'ai fait couper... David...

David gêné se remet à jouer de la harpe. Saül furieux prêt à frapper.

David ! !

Geste de David.

Ne t'en va pas ! Je plaisantais. Je veux... Causons encore, David — dis : Est-ce que tu pries Dieu, quelquefois ?

DAVID

Oui, roi Saül, souvent.

SAUL

Pourquoi ? — Il n'exauce jamais les prières.

DAVID

Que peut bien demander le roi, pour n'être jamais exaucé ? — Que peut bien demander un roi ?

SAUL

hésitant sur ce qu'il va répondre — puis brusquement.

Et toi ? Qu'est-ce que tu lui demandes ?

DAVID

confusément.

De ne jamais devenir roi.

SAUL

furieux d'abord, bondit sur David qui ne bronche pas, puis, penché sur lui, à voix plus basse.

David ! David ! veux-tu que nous nous unissions contre Dieu ? — David, si c'était moi qui te la donnais, la couronne...

Il regarde fixement David, puis, troublé par son triste étonnement, son effroi, il prend le parti d'éclater de rire.

Ah ! ah ! ah ! tu vois qu'un roi sans barbe peut plaisanter ! *(Il remonte sur le trône et s'y rassied ; furieusement :)* Assez ! je ne veux pas être le seul qui plaisante. — Par l'Éternel ! tu m'as pris au sérieux, je crois vraiment... La couronne ! David ! Tu voudrais la couronne ! — Ah ! Ah ! fi ! Et Jonathan ! Tu n'y songes donc plus, au faible Jonathan ? *(David excédé veut sortir.)* Allons ! le voilà qui veut partir encore ! Oiseau sauvage ! Rien ne peut donc t'apprivoiser... Chante alors ! — Allons David ! quelque chose de gai. *(Geste de David.)* Non ! rien de gai : tu ne sais rien de gai ! — Ah çà ! tu ne plaisantes donc

jamais, David ! — avec ton Jonathan ? — jamais ! ! — Alors joue seulement : ton chant d'ailleurs dérange ma pensée. — On ne peut pas toujours se distraire.

David commence à jouer de la harpe et joue jusqu'à la fin de la scène.

Ah ! Ah ! ce chant de harpe coule sur ma pensée... Moi aussi j'ai su louer Dieu, David. — J'ai chanté pour lui des cantiques; pour lui jadis ma bouche était toujours ouverte et ma langue immodérément agitée; — mais, de peur de parler, mes lèvres à présent sur mon secret se sont closes — et mon secret, vivant en moi, crie en moi de toutes ses forces. *(Saül s'exalte et commence à parler comme dans le délire.)* Je m'use à demeurer silencieux. Depuis que je me tais, mon âme se consume; comme un feu vigilant, son secret l'use jour et nuit.

Pause avec un léger arrêt de la musique.

Horreur ! Horreur ! Horreur ! — Ils veulent savoir mon secret et je ne le sais pas moi-même ! — Il se forme lentement dans mon cœur... Mais la musique le soulève... Comme un oiseau se heurte aux barreaux de sa cage, il est monté jusqu'à mes dents; vers mes lèvres il bondit, il bondit et veut s'élancer au dehors... ! David, mon âme est incomparablement tourmentée ! — Mes lèvres ! qui nommez-vous ? Serrez-vous, lèvres de Saül ! clos ton manteau royal, Saül ! tout alentour t'assiège ! — Bouche tes oreilles à sa voix ! Tout ce qui vient à moi m'est hostile ! — Fermez-vous, portes de mes yeux ! Tout ce qui m'est délicieux m'est hostile. Délicieux ! délicieux ! que ne suis-je avec lui, près des ruisseaux, gardeur de chèvres ? — Je le verrais le long du jour. Que ne suis-je égaré dans l'ardeur du

désert, comme jadis, hélas ! chercheur d'ânesses ; dans la chaleur de l'air je brûlerais ! je sentirais alors moins brûlante mon âme — que le chant active — et qui s'élance — de mes lèvres — vers toi — Daoud — délicieux.

David jette à terre la harpe qui se brise. Saül semble se réveiller.

Où suis-je ?
David ! David ! mais reste donc...

DAVID

Adieu, Saül ! plus pour toi seul désormais ton secret est intolérable.

Il sort.

ACTE IV

SCÈNE I

Il fait nuit, mais pas très sombre; la scène assez étroite représente un jardin où une colline vient brusquement finir; à gauche, une source ruisselle; des cyprès plantés régulièrement l'entourent.

Jonathan, Saki, puis David.

JONATHAN

Tu es sûr que c'est bien ici ? — Oui — voici la fontaine et les cyprès. — Saki ! comme la nuit y paraît belle ! Ah ! si j'avais connu ce jardin, j'y serais venu déjà souvent... Et alors, pour monter sur ce plateau ?

SAKI

Oh ! on est obligé de faire un long détour.

JONATHAN

Oh ! Oh ! c'est bien cela... c'est bien cela !

SAKI

Quoi donc, prince ? Que cherchez-vous ?

JONATHAN

Un oiseau, petit; voilà pourquoi j'ai pris mon arc; on m'a dit que chaque nuit il volait au-dessus de cette fontaine, et se posait là-bas... tiens ! le vois-tu ? le vois-tu ?

SAKI

Non.

JONATHAN

Regarde ! regarde comme il vole ! il tourne, il tourne comme s'il allait bientôt se poser.

SAKI

Mais je ne vois rien du tout, moi.

JONATHAN

Attention ! le voilà à terre... chut ! Comment ? tu ne vois rien ? près de cette pierre blanche, là-bas ! Tiens : suis bien où va voler ma flèche... Touché ! cours vite, vite ! rapporte ou ma flèche ou l'oiseau.

Sitôt que Saki s'est éloigné, David sort de derrière un buisson.

DAVID

Jonathan !

JONATHAN

Ah ! David ! j'ai pensé mourir d'inquiétude. Parle vite ! nous n'avons qu'un instant. — Saki va revenir... Mais pourquoi ce jardin ? N'étions-nous pas mieux dans le palais pour nous voir ?

DAVID

Non, Jonathan. Ici je ne dois plus être vu par personne. Je pars. Cette nuit c'est un adieu que je te dis.

JONATHAN

Ah ! Daoud... un adieu ! Eh quoi ! tu partirais.

Il s'assied sans force au bord de la fontaine.

DAVID

Ah ! Jonathan ! ma force ne me suffit pas pour te quitter; il faut aussi la tienne. Ne faiblis pas. Redresse-toi !

JONATHAN

Loin de toi, tout plaisir m'abandonne... Tu partirais ?

DAVID

Je dois partir... Saül... *(hésitant)*.

JONATHAN

Parle; mon père...

DAVID

Ne tolère plus ma présence. — Il m'a...

JONATHAN

Il t'a frappé !

DAVID

Oui... frappé !... frappé... Tu sais son humeur irritable. — Ah ! Jonathan ! relève-toi. Je te reverrai, Jonathan.

JONATHAN

Où vas-tu ? — Loin de toi je suis sans force...

DAVID

hésitant d'abord.

Où je vais... maintenant ? — Chez les Philistins.

JONATHAN

Les Philistins ! !

DAVID

En hâte comprends-moi. Saki va revenir; je ne veux pas qu'il me surprenne... Si ton père apprenait !... mais tout l'important reste à dire. Écoute : de nouveau les Philistins s'apprêtent. Ton père est inquiet; je ne sais pas ce qui le trouble, mais son esprit n'est pas prêt à la guerre — et si les Philistins attaquent, c'est pour lui la défaite assurée. — Les Philistins attaqueront; cela est sûr et c'est pourquoi, moi, je veux me mettre à leur tête; il semblera que c'est contre toi que je marche, mais, si j'enlève la couronne à Saül, ce sera pour te la redonner.

JONATHAN

comme s'il n'avait rien entendu.

Les Philistins ! Daoud — Toi chez les Philistins !

DAVID

Ah ! comprends-moi !... Jamais ! si je pensais que ton père pût vaincre; mais tu sais qu'un souci l'occupe; rien ne l'en peut distraire — et le dérangement de son âme se retrouve dans son armée. Les soldats à présent sont rétifs; il ne sait se mettre à leur tête.

JONATHAN

Et moi ?

DAVID

Toi, Jonathan... Hélas ! vous succomberiez tous les deux. — Ah ! laisse-moi vaincre et pour vous. Mais écoute, et suis bien ce que je vais te dire. Si tu vois, au soir du second jour, l'autre armée, campée au haut de la colline — de celle qui fait face à la ville — la colline de Guilboa, ne crains rien : voici ce que tu devras faire.

JONATHAN

Parle : ce que tu diras je le ferai.

DAVID

Au fond de ce jardin, cachée sous des citronniers et des ronces, est l'entrée d'une grotte très vaste; j'y attendrai toute la nuit; sois sans crainte; je ne crois pas qu'aucun en connaisse l'entrée; viens sans flambeau qui te trahisse; le ciel est pur et la lune luira pleine cette nuit-là. Ce n'est pas précisément une grotte, mais une sorte de caverne entr'ouverte où l'on revoit le ciel après qu'on a franchi le mauvais pas. Je t'attendrai; je guiderai tes pas dans l'ombre... Nous parlerons. Nous dirons comment nous devrons...

On entend Saki chanter.

JONATHAN

Ah ! quoi ? — Parle !

DAVID

Saki revient. Jonathan ! mon frère ! mon âme a sangloté d'amour... Adieu ! n'oublie pas... *(Il s'éloigne et se retournant.)*... Plus que mon âme, — ah ! Jonathan ! plus que mon âme.

JONATHAN

Assez, David — assez ! ou tu vas emporter ma vie.

SAKI

Prince ! L'oiseau s'est envolé; je n'ai pu retrouver que la flèche.

JONATHAN

Viens.

Ils sortent.

SCÈNE II

Un désert. Une aride plaine de sable vaguement mamelonnée. Soleil ardent. A gauche, étendu sur une dune, le démon vêtu d'un énorme manteau brun qui traîne et s'étend sur le sable.

Saül, un démon noir.

SAUL

entre par la droite, nu-tête, un bâton noueux à la main ; il n'a pas le manteau royal mais seulement les vêtements de dessous.

Attention ! c'est sous un tel soleil que la sagesse des rois s'évapore. — Qu'est-ce que j'étais donc venu chercher ?... Ah ! des ânesses... toute trace se perd ainsi que de l'eau dans le sable... *(Il se penche à terre puis sursautant.)* Brr ! — Un serpent.

LE DÉMON

immobile.

Te fera pas de mal...

SAUL

pas très surpris.

Quoi ?

LE DÉMON

Je dis qu'il ne te fera pas de mal, à toi... Ah bien, voyons ! tu ne vas pas avoir peur des serpents à présent, vieux monarque !

SAUL

Ce petit estropié me manque de respect...

Il s'approche pour le battre.

LE DÉMON

Il faut avouer, roi Saül, que, sans barbe, tu n'es plus tellement respectable. *(Le roi le frappe et le stimule avec son bâton.)*... Ah ! non ! non ! ne me chatouille pas, tu me ferais trop rire.

Il se tord. Le roi aussi.

Roi Saül, où as-tu laissé ta couronne ? Est-ce à David ?

SAUL

porte la main à sa tête.

J'ai un peu sauté dans le désert. Elle sera tombée.

LE DÉMON

Prends garde au soleil du désert; tu n'as plus assez de cheveux pour rester ainsi sans couronne. — Prends mon chapeau. *(Il lui passe sa toque que le roi met.)* Roi Saül, où as-tu laissé ton manteau ? — Ton beau manteau de pourpre, roi Saül ? — Est-ce à David ?

DAVID

J'avais trop chaud... Il fait très chaud dans le désert.

LE DÉMON

Oui. Mais, la nuit, il fait très froid dans le désert. Prends ma cape.

SAUL

Et toi ?

LE DÉMON

J'ai l'habitude du désert.

SAUL

le dépouille.

Tiens ! tu ne m'avais pas dit que tu étais très beau.

LE DÉMON
tout nu.

Oh ! un peu noir peut-être...

SAUL

Mais non, mais non.

LE DÉMON

Ça dépend des goûts. *(Saül s'est revêtu de l'énorme manteau qui traîne derrière lui.)* Et où as-tu laissé ton sceptre — dis ?

SAUL
machinalement.

A David. C'était trop lourd. Ce bâton-là vaut mieux dans le désert.

LE DÉMON
tend la main.

Montre un peu. — Mais, roi Saül ! c'est un serpent.

SAUL

Petit plaisant ! — *(Il rit)* un serpent ! un serpent ! — ah bien non ! pas de farces ! *(Le bâton devenu serpent se sauve.)* Cours après. *(Le roi se met à quatre pattes.)*

LE DÉMON
qui s'est dressé tout debout sur le monticule.

Il faut avouer que tu n'as plus trop l'air d'un roi, comme ça. *(Il rit.)* — *(Saül revient.)* Sais-tu à quoi je t'ai reconnu, Saül ? — A ta beauté.

SAUL
admirable dans son manteau de fou — anxieusement.

Ah ! vraiment, dis ? — Je parais encore...

LE DÉMON

Comme il y a longtemps que je ne t'avais vu ! Jeune Saül, tu vins ici déjà, t'en souviens-tu ? — C'était pour chercher des ânesses.

SAUL

soupirant.

Ah ! mes ânesses ! !

LE DÉMON

Roi Saül ! où as-tu laissé tes ânesses ?

SAUL

Tu sais où, dis — tu sais où, toi ?

LE DÉMON

le tirant par un pan du manteau.

Viens, veux-tu ? Nous les chercherons ensemble. *(Ils s'éloignent derrière la dune. On entend :)* Oh ! dis, roi Saül ! je suis fatigué; porte-moi.

SAUL

caressant.

Petit ! Petit !...

SCÈNE III

La cour du palais comme au premier acte. Du peuple se presse pour voir, mais laisse un passage libre, de l'entrée de droite au trône — par où le roi va venir. — De côté, à droite, le barbier et Jobel observent la foule et causent à voix basse. La plupart tournent le dos au public.

La foule, puis Saül et Jonathan.

PREMIER HOMME

Et alors ?

DEUXIÈME HOMME

Alors on l'a ramené au palais.

PREMIER HOMME

Il chantait toujours ?

DEUXIÈME HOMME

Je crois bien, qu'il chantait ! — et qu'il dansait aussi ! on ne pouvait pas le retenir.

TROISIÈME HOMME

Le prince avait voulu qu'on lui mît ses vêtements et sa couronne, mais il sautait tellement qu'elle ne pouvait pas lui tenir sur la tête.

Ils rient.

QUATRIÈME HOMME

C'est tout de même contrariant ! — pour une fois qu'on se choisit un roi...

CINQUIÈME HOMME

David, lui, s'est choisi tout seul.

TROISIÈME HOMME

Mais on dit qu'il ne veut pas être roi ?

CINQUIÈME HOMME

Avec ça ! qui est-ce qui ne veut pas être roi ?

DEUXIÈME HOMME

Tu voudrais l'être toi ?

PREMIER HOMME

Et qu'est-ce que tu ferais si tu étais roi, dis ?

CINQUIÈME HOMME

Je commencerais par flanquer David à la porte.

Ils rient.

UN SIXIÈME HOMME

qui s'approche, hostile.

Qui est-ce qui dit du mal de David ?

TROISIÈME, QUATRIÈME ET CINQUIÈME HOMMES

Personne ne dit du mal de David.

SIXIÈME HOMME

Attendez seulement qu'il revienne, et vous verrez si c'est lui qu'on flanquera à la porte — ou Saül.

PLUSIEURS

Oh ! Saül !... — Saül...

Avec l'air de dire qu'il ne vaut pas grand'-chose ; mais pas en affirmation.

UN VIEUX JUIF

qui s'est approché, au deuxième homme.

Et qu'est-ce qu'il disait, Saül ?

DEUXIÈME HOMME

Est-ce qu'on sait ? Il criait sans savoir quoi.

TROISIÈME HOMME

Il ne sait seulement pas ce qu'il dit.

LE VIEUX JUIF

Il faut toujours écouter les prophètes.

QUATRIÈME ET CINQUIÈME HOMMES

Mais Saül n'est pas un prophète.

Le groupe se grossit toujours.

SEPTIÈME HOMME

Si ! si ! Saül est un prophète; moi j'étais là quand il a dansé devant Samuel.

HUITIÈME HOMME

C'est vrai que Samuel a béni David avant de mourir ?

UN ENFANT

C'est vrai que le roi Saül a fait couper sa barbe ?

Tous rient. Le groupe se défait ou plutôt s'élargit, change la conversation de place.

NEUVIÈME, DEUXIÈME ET TROISIEME HOMMES

Mais oui, c'est vrai.

PREMIER HOMME ET D'AUTRES

Quelle farce ! !
Qui l'a vu ?
Comment ! toute la barbe ?

DIXIÈME HOMME

Moi, je ne trouve pas ça bien, un roi sans barbe.

QUATRIÈME HOMME

Mais David, lui, n'a pas de barbe.

DIXIÈME HOMME

Il n'a pas encore de barbe...

CINQUIÈME HOMME

Et puis David est beau.

QUATRIÈME HOMME

au dixième.

Et Jonathan ?

PLUSIEURS

Oh ! Jonathan ! Lui ! quand il en aura !

D'AUTRES

du côté droit, avec rumeur.

Chut ! — chut ! Voilà le roi.

UN

à voix très haute.

pourquoi chut ? !

RUMEURS

C'est vrai ! c'est vrai qu'il n'a plus de barbe !

PREMIER HOMME

à un groupe.

Ne criez donc pas comme ça !

UN DU GROUPE

se retourne vers le premier.

Oh ! depuis l'autre jour, il n'entend rien de ce qu'on lui dit.

CINQUIÈME HOMME OU UN AUTRE

C'est vrai qu'il a l'air malade !

SIXIÈME HOMME

Et Jonathan donc !

CINQUIÈME HOMME ET D'AUTRES

Oh ! lui !...

UN DU PREMIER RANG

par conséquent loin du public.

Ne poussez donc pas !

UN ENFANT

Jacob ! Jacob ! Hausse-moi. Je veux voir le roi sans barbe.

Tous rient : un recul annonce l'approche de Saül ; la foule se sépare étroitement des deux côtés du trône de façon que les spectateurs puissent voir le roi avancer.

Durant toute cette partie de la scène, on comprend que le roi approche et que les acteurs peuvent le voir, mais il est encore caché aux spectateurs.

PREMIER HOMME

Pourquoi est-ce qu'il entre seul comme ça ? Je croyais qu'il avait des gardes avec lui...

TROISIÈME HOMME

Oh ! maintenant ! plus personne ne l'écoute : quand il appelle, tout le monde s'en va.

Saül s'avance en hésitant, comme un homme ivre ou mieux comme quelqu'un qu'une foule moqueuse et hostile environne ; il a le regard d'un fou, tantôt haineux, tantôt inquiet ; il s'appuie sur Jonathan qui défaille, et dont le regard honteux et triste implore le peuple.

Aux dernières paroles, Saül brandit ridiculement son javelot ; mouvement de recul dans la foule.

TROISIÈME HOMME

Mais n'ayez donc pas peur : c'est un javelot sans fer au bout.

PREMIER HOMME

C'est vrai qu'on ne lui laisse plus d'armes ?

DEUXIÈME HOMME

On a rudement raison.

CINQUIÈME HOMME

Il paraît qu'il a voulu tuer David...

On sent que Jonathan souffre horriblement de toutes ces paroles ; aux dernières, quelqu'un de la foule lance un fruit blet, qui s'aplatit sur le dos de Saül.

QUELQU'UN

haineusement.

Attrape !

Quelques autres se retournent avec indignation — bousculade — tapage — Le roi monte sur le trône : près de lui, Jonathan, la tête dans ses mains. Saül fait des gestes comme quelqu'un qui voudrait parler.

ON CRIE

Silence ! — Silence !

SAUL

debout.

Chers Hébreux !

Beaucoup se tordent de rire.

D'AUTRES

Qu'est-ce qu'il a dit ? — Qu'est-ce qu'il a dit ?

SAUL

Cher peuple hébreu !

On se tord de plus belle. Inquiétude visible du roi. Il parle lentement et difficilement, cherchant ses mots.

A la veille de livrer une importante bataille...

Sa voix est couverte par une grandissante rumeur venue de gauche ; on se presse ; on voit qu'on interroge. L'attention se porte vers de nouveaux venus ; dans le tumulte croissant, où achève de se perdre la voix du roi, on distingue ces paroles.

Oui ! sur la colline de Guilboa...

D'AUTRES

Quoi ? Quoi ?

LES PREMIERS

L'armée de David... des Philistins, oui. — On peut la voir de la place...

D'AUTRES

Où donc ? où donc ?

Une voix forte domine à ce moment toutes les autres et crie solennellement.

Roi Saül ! l'armée de David a campé sur la montagne de Guilboa !

TOUS

Allons voir ! allons voir !

Tumulte, débandade.

DES PETITES FILLES

Vite ! Vite !

JONATHAN

relève la tête qu'il a tenue jusqu'alors cachée dans ses mains ; il semble sortir d'un rêve ; regarde autour de lui ; regarde Saül — on l'entend dire :

Le soir du second jour ! — Ah ! David ! David !

Il part comme transporté de joie ou d'inquiétude dans la direction opposée à celle qu'a prise le peuple. Et pendant cette scène :

SAUL

qui se fâche et crie comme un maître d'école après des élèves.

Mais voulez-vous bien rester ! Mais voulez-vous bien... quand je parle... mais voulez-vous... !

Il fait le geste de courir après ; puis jette maladroitement son javelot ; puis va piteusement le ramasser. La scène est maintenant vide. Sur les marches du trône, un enfant sanglote ; c'est Saki. Le roi revient.

SCÈNE IV

Le roi, Saki.

SAUL

Toi ! Saki. *(Il s'approche et très tendrement :)* C'est à cause de moi que tu pleures ?... Pauvre Saki... *(Saki pleure toujours. Le roi s'arrête, gêné, entre chaque phrase.)* Il ne faut pas avoir pitié de moi... Tu m'aimes donc ?

SAKI

sanglotant.

Ils vous ont tous laissé — tous laissé...

SAUL

Et c'est à cause de cela que tu pleures ! petit Saki... Mais ça n'est pas sérieux, tu comprends... (Oh ! je voudrais pouvoir consoler cet enfant !) Tu m'aimes donc un peu ? Saki.

SAKI

Oh ! beaucoup ! beaucoup !

SAUL

Tiens ! ! — Et pourquoi ?

SAKI

Vous êtes bon pour moi.

SAUL

Moi ! — bon ?

SAKI

Oui; sur la terrasse vous me faisiez boire...

SAUL

avec dégoût de lui-même.

Ah ! du vin.

SAKI

Et puis... Et puis...

SAUL

Quoi ?

SAKI

Vous êtes seul.

SAUL

avec une émotion nouvelle, peu à peu.

Mais, tu vois bien que non, mon Saki : te voilà. Ah ! je ne savais pas que j'attristais quelqu'un. — Comment faire ?

Entrent plusieurs officiers précédés du grand prêtre ahuri.

LE GRAND PRÊTRE

comme s'il avait quelque chose de très important à dire.

Roi Saül...

SAUL

l'interrompant

Laissez-moi ! — Vous voyez bien que je suis en train de causer...

Les autres ressortent avec des gestes de renoncement.

SAUL

par jeu.

Ça t'amuserait d'être roi, Saki ?

SAKI

Oh ! non !

SAUL

Comment ! tu ne voudrais pas être le roi ?

SAKI

Je ne sais pas.

SAUL

« Je ne sais pas »... Voyons, veux-tu essayer ma couronne ?

Saül l'a prise ; il l'approche de la tête de Saki.

SAKI

qui la repousse.

Non...

SAUL

renonçant pour un instant.

Dis-moi : Saki — pourquoi est-ce que tu n'as pas suivi David ?

SAKI

Je ne sais pas...

SAUL

de plus en plus agacé.

« Je ne sais pas »... Tu n'aimes donc pas David ?

SAKI

Oh ! si... Mais...

SAUL

Mais ?

SAKI

Je préfère rester avec vous.

SAUL

Mais je croyais, Saki, que tu me quittais pour Jonathan... Ces derniers soirs, sur la terrasse, tu me laissais...

SAKI

Pour Jonathan — oui...

SAUL

Eh bien ! David, Jonathan — ils sont ensemble, n'est-ce pas ?

SAKI

Souvent, oui.

SAUL

Et ils sont plus amusants qu'un vieux roi.

SAKI

Oh ! vous n'êtes pas vieux, roi Saül !

SAUL

qui n'a pas remis sa couronne, mais la garde sur ses genoux, la tient de temps en temps comme pour la mettre sur la tête de Saki, mais se reprend sitôt que celui-ci qui est assis à ses pieds, lève la tête.

Tu trouves ? — Tu crois que je sais encore plaisanter ?

SAKI

David et Jonathan ne plaisantent pas, eux.

SAUL

Ah ! et qu'est-ce qu'ils font ?

SAKI

Rien.

SAUL

Ah ! et qu'est-ce qu'ils disent ?

SAKI

Rien.

SAUL

Ils parlent ?

SAKI

Oui.

SAUL

Et qu'est-ce qu'ils disent ?

SAKI

Je ne sais pas.

Il baisse la tête de plus en plus, par espèce de confusion — de sorte que Saül brusquement lui enfonce la couronne sur la tête. Elle lui descend sur les yeux.

SAUL

par plaisanterie forcée.

Ah ! tu ne sais pas !... Couic ! ! — La couronne !

SAKI

épouvanté.

Oh ! qu'est-ce que c'est ?

SAUL

C'est la couronne.

SAKI

Elle tombe sur mes yeux... je n'y vois plus !

SAUL

éclatant de rire.

« Je n'y vois plus » ! ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

SAKI

Elle me fait très mal... Oh ! enlevez-la-moi, roi Saül !

SAUL

maintient et enfonce la couronne avec les deux mains.

Qu'est-ce que dit David ?

SAKI

sanglotant.

Mais rien — je vous assure ! — Oh ! enlevez-la !

SAUL

tape sur les mains de Saki qui se débat.

Laisse ! laisse !... C'est pour rire. — Et Jonathan qu'est-ce qu'il dit ?

SAKI

Rien, — roi Saül — Je vous le jure.

SAUL

« Rien, rien » — Et quoi ?

SAKI

Il l'appelle « Daoud ».

SAUL

Je le savais — mais quoi ?

SAKI

désespère.

Mais rien ! mais rien ! mais rien ! roi Saül ! *(Saül, tragique, enlève la couronne.)*

SAKI

la main sur son front.

Voyez, je saigne.

SAUL

presque triomphant.

Ah ! tu vois bien que je ne suis pas bon !

Puis, brusquement, se penche avec une grande tendresse.

Je t'ai fait mal, Saki ?

Saki, dont l'épouvante dure, se dégage du geste de Saül, se lève et va lentement sortir à reculons, pendant que Saül :

Et qu'est-ce qu'on a dit quand on m'a rattrapé ? Que j'étais fou ? — dis ? *(Intimement.)* Dis ? tu savais que je m'étais sauvé ? Dis ? — Mais à présent on ne me laisse plus sortir sans couronne... C'est Jonathan qui veut... *(Il semble s'apercevoir seulement alors que Saki veut s'échapper et, au moment où celui-ci se retourne une dernière fois avant de fuir :)* O Saki, tu t'en vas *(très tristement)*, tu disais que tu m'aimais, Saki ?... *(Saki touché revient tout contre le roi qui se penche et confidentiellement :)* Écoute : mes ânesses ! tu sais bien, mes ânesses..., eh bien ! je sais où elles sont ! ! ! Veux-tu ? Nous allons les chercher ensemble !... *(Ils sortent.)* Nous nous échapperons ! Nous nous échapperons ! !...

Ils sortent.

SCÈNE V

Une grotte ou plutôt une caverne dont la voûte du côté gauche est effondrée ; elle laisse entrer la clarté de la pleine lune, parmi des broussailles et des lianes : blocs de rochers à gauche ; à droite la partie prolongée par la voûte reste très sombre ; un sentier en pente y mène par le fond ; c'est par là que descend Saül, tâtant du pied.

SAUL

Tiens ! une source... On glisse. J'ai failli tomber. La terre est mouillée. — Où me fais-tu venir ?

LE DÉMON

Tacet.

SAUL

Est-ce ici ? — Allons ? réponds. C'est toujours la même chose ! — Il ne faut pas croire que tu me fasses venir où tu veux, pour ne rien trouver de ce que je cherche.

— *(Il avance vers la gauche.)* Tiens ! c'est assez curieux par ici ! — On n'y est pas mal pour causer... Au fond, tu sais, je n'y tiens pas tant que cela, à mes ânesses... Seulement, à mon âge, tu me fais trop marcher ! — Je peux être fatigué, tu comprends. *(Il a cherché un endroit pour s'asseoir et est revenu sur la droite ; il s'assied sur une sorte de banc naturel, dans la partie obscure de la grotte.)* Mets-toi là. *(Il indique vaguement en face de lui. Le démon fait geste de s'asseoir.)* Non ! ne t'assieds pas par terre : c'est trempé. *(Il lui passe la couronne.)* Mets-toi là-dessus. *(Le démon s'assied sur la couronne.)* D'abord, tu vas me raconter... *(Il éternue ; avec le geste de quelqu'un qui s'enrhume :)* Seulement si ce n'est pas pour les ânesses, pourquoi m'as-tu fait venir ici ? *(Il éternue.)*

LE DÉMON

Vous bénisse !

SAUL

Dis ?

LE DÉMON

Hi ! hi ! hi !

SAUL

Ah ! je n'aime pas qu'on rie quand je ne plaisante pas.

LE DÉMON

Hi ! roi Saül ! c'est tellement drôle ! Sais-tu qui tu vas voir ici ?

SAUL

Ah ! Saki ! je suis si peu en train de rire, à présent ! Parle, voyons, qui va-t-on voir ?

Il se lève et va sur le démon.

LE DÉMON

Chut ! Chut ! Écoute, seulement.

Bruit de pas et de voix qui se rapprochent de gauche.

SAUL

Ah ! — Jonathan !

LE DÉMON

Et ?

SAUL

murmurant.

David !

LE DÉMON

Dis merci !

DAVID

paraît avec Jonathan. Ils sont éclairés par la lune.

...Trois fois ! Par trois fois je ferai sonner de la trompe. Dès la première, apprête-toi. Ce sera peu de temps avant l'aube... Persuade Saül. — A la troisième, de rien plus je ne pourrai répondre. Il faut qu'avant le jour, ici, tous deux, vous soyez réfugiés.

SAUL

fait geste de s'avancer vers eux, le démon le tire en arrière par le manteau.

Oh ! oh ! mais c'est la trahison qu'il conseille !

LE DÉMON

Si tu te montres, ils s'enfuiront.

JONATHAN

Adieu, David.

DAVID

pose son front sur l'épaule de Jonathan.

Ah ! Jonathan !

LE DÉMON

fait reculer Saül.

Viens ! viens ! Dis ! couchons-nous. Laisse-les s'approcher. Fais semblant de dormir. Tu verras de plus près.

Saül se couche où il était d'abord assis. Le démon disparaît.

DAVID

relevant la tête.

Adieu. Pars maintenant. Laisse-moi seul un peu. J'ai besoin de prier encore.

JONATHAN

Et qu'est-ce que tu demandes à Dieu ?

DAVID

Ne le sais-tu pas, Jonathan ? Ah ! d'écarter de moi cette couronne.

SAUL

persiflant, à part.

Comme c'est simple !

LE DÉMON

Chut !

JONATHAN

Adieu.

David s'agenouille parmi les rochers, tournant presque le dos au public. Jonathan s'écarte vers la droite. Il aperçoit Saül et revient précipitamment vers David.

David ! David ! mon père est là.

David absorbé dans sa prière ne bouge pas. Jonathan éperdu.

Mon père est là, David.

DAVID

toujours en prière.

C'est que je n'ai pas fini de prier. Laisse !

JONATHAN

s'écarte de nouveau et regarde vers Saül. (A David.)

Il dort.

La clarté de la lune qui, durant toute la scène se déplace lentement vers la droite, touche maintenant la couronne de Saül restée à terre.

Ah ! sa couronne a roulé à terre...

DAVID

C'est que je n'ai pas encore assez prié. — Laisse !

Silence. Immobilité.

SAUL

Est-ce qu'il ne va pas s'approcher.

David se relève.

JONATHAN

Que feras-tu ?

DAVID

Vois.

Il ramasse la couronne et la dépose à côté du front de Saül.

Tu le lui diras, Jonathan. Il faudra le persuader.

SAUL

à part.

Comme je tremble ! Il va comprendre...

JONATHAN

Il ne me croira pas.

DAVID

revenant avec une idée subite.

Ah ! *(Il tire son épée et taille en plein manteau royal un grand pan de pourpre qu'il enlève.)* Qu'il sache que c'est moi; que, prenant ce pan de manteau, je pouvais lui prendre la vie. — Attention ! il s'éveille ! Viens, fuyons !

Ils sortent par la gauche.

SAUL

se dresse, s'avance vers la clarté de la lune, se regarde mal vêtu, comme indécemment, par le manteau dépecé ; puis ricanant.

Comme ils sont bons pour moi !

ACTE V

Il fait nuit. La scène représente un vague lieu de montagnes très indistinct. Vers la droite, la tente de Saül.

SCÈNE I

Jobel, le barbier.

Devant la tente.

LE BARBIER

Toujours pas d'ordres ?

JOHEL

Des ordres ? des ordres, oh ! si, beaucoup d'ordres, mais pas une direction.

LE BARBIER

C'est vrai que les Hébreux sont divisés ?

JOHEL

Divisés ? Point du tout ; ils sont tous pour David.

LE BARBIER

Diable ! ça promet d'être curieux, cette bataille ! *(Ricanant un peu.)* Et Saül ? Est-ce qu'il est aussi pour David ?

JOHEL

toujours plus grave.

Tais-toi, barbier; Saül est chancelant comme un vieillard. Et ce combat n'est plus que comme un

simulacre de bataille; la défaite est déjà consommée en son cœur.

LE BARBIER

Alors, que feras-tu, Johel ?

JOHEL

Que feras-tu, barbier ? Est-ce un conseil que tu voudrais de moi ? Depuis quand m'occupai-je à guider tes pensées ? Écarte-toi : voici Saül.

Entrent Saül, Jonathan. Des torches éclairent l'intérieur de la tente.

SCÈNE II

Saül, Jonathan, d'autres encore, dont Saki.

SAUL

à Jonathan.

Tu vois mes mains... comme elles tremblent !

JONATHAN

Pauvre père !

SAUL

Qu'est-ce qui me ferait le plus de bien ? Crois-tu que ce soit de boire du vin ? ou de n'en pas boire ?... Moi je crois que ce serait d'en boire... Va, Saki.

Saki sort.

Aujourd'hui, pour tuer, fût-ce un ennemi — je ne trouverais en moi pas de force. Il est temps que je me rapproche de Dieu... *A voix plus haute.*

A présent, laissez-moi. La nuit est bientôt achevée et j'ai besoin de rester seul pour réfléchir.

Mouvement.

Toi, reste, Jonathan; je voudrais te parler encore.

Les autres sortent. Saül marche à grands pas quelque temps sans parler.

JONATHAN

Père, je n'ai que peu d'instants.

SAUL

il éternue.

Baisse ce rideau. *(Il éternue.)* Je me suis enrhumé l'autre jour dans une grotte... Au fait, tu la connais peut-être; elle est non loin d'ici... David le maraudeur doit la connaître.

JONATHAN

de plus en plus gêné par l'insistance de Saül.

De grâce, mon père, hâtons-nous. Cette nuit seule nous sépare de la lutte; il faut nous préparer ou dormir.

SAUL

sentencieux.

Nous préparer, mon fils. Ce soir toute mon âme se prépare.

JONATHAN

Père, nous préparer à agir. De quoi voulez-vous me parler ?

SAUL

Ah ! précisément de cela, Jonathan. — Quand j'agissais, je ne comprenais pas cela. Il est un temps d'agir — et un temps de se repentir d'avoir agi. — Mon fils, comprends qu'il est des choses plus importantes pour l'âme que les victoires d'une armée...

JONATHAN

Quand donc avez-vous tant agi, mon père ?

SAUL

Je sais; je sais; j'ai surtout désiré. Mais de cela aussi, mon enfant, le temps vient que je voudrais me repentir.

Jonathan de plus en plus désolé s'apprête à partir.

Quoi ! tu t'en vas ?

JONATHAN

Eh ! le temps fuit ! J'ai tout à voir... Père, dans un instant, je reviendrai.

SAUL

Jonathan ! Jonathan ! quand mon cœur tremble, tu me laisses ! Ne peux-tu donc rester à causer un instant avec moi ?... Mon fils, je suis plus tendre que jadis, je t'assure.

JONATHAN

Hélas !... Voici Saki... Mon père, laissez-moi.

SAUL

à Jonathan et à Saki à la fois.

Ah ! laissez-moi vous-mêmes ! Je suis fou de chercher un appui près de vous !... Saki, remporte ce vin. Je ferai mieux de ne pas boire. Va-t'en. Va-t'en.

Jonathan sort, Saki reste, inaperçu dans un coin de la tente.

JONATHAN

sortant.

Père ! quand je reviendrai, me suivrez-vous ?

SAUL

Peut-être. *(Rappelant.)* Un instant, Jonathan ! Jonathan ! ne t'attriste pas. Dans un petit instant, reviens : je te suivrai... Mais laisse-moi prier un peu.

SCÈNE III

Saül, Saki, inaperçu d'abord — Le démon au dehors.

SAUL

se croyant seul.

Ah ! ah ! recueillons-nous. Que suis-je ?

LE DÉMON

au dehors, caché.

Saül !

SAUL

allant à la porte.

Jonathan ? *(Il regarde.)* Non. Je suis seul. *(Il s'agenouille.)* Mon Dieu ! que suis-je devant vous...

LE DÉMON

caché.

Saül !

SAUL

...pour que vous m'accabliez de désirs ? Quand je cherche où m'appuyer, cela cède. Je n'ai rien de solide en moi... *(Distrait.)* Ce que j'aime surtout en lui, c'est sa force. La souplesse de ses reins est admirable ! Je l'ai vu quand il descendait de la montagne; il semble toujours prêt à bondir... *(Hagard.)* Assez, mes lèvres ! *(Il se lève.)*

LE DÉMON

plaintivement.

Saül !

SAUL

Je suis distrait.

LE DÉMON

Saül !

SAUL

Tiens ! l'on m'appelle.

Il va vers la porte de la tente.

SAKI

voulant l'empêcher d'ouvrir.

N'ouvrez pas, roi Saül !

SAUL

Quoi ! C'était toi, Saki ! Que fais-tu là ?

SAKI

J'ai peur pour vous.

SAUL

Tu m'appelais ?

SAKI

Non.

SAUL

Ah ! c'est du dehors.

SAKI

Non ! N'ouvrez pas... Tout est dehors; la nuit est pleine.

LE DÉMON

Saül !

SAKI

N'accueillez pas...

SAUL

Oh ! petit cœur fermé ! tu n'entends donc pas qu'on m'appelle ?

Saül sort avec une torche.

LE DÉMON
toujours très plaintif.

Saül !

SAUL
s'approche, — se baisse.

Petit ! — Ah ! comme il tremble ! — Est-ce de froid ? *(Il le touche.)* Mais il est tout à fait gelé, le pauvre enfant ! Viens ! nous aurons plus chaud dans ma tente. Allons ! viens; je te réchaufferai. *(Le démon ne bouge pas.)* Oh ! mais je ne peux pourtant pas te porter, petit être ! *(Il le soulève.)* C'est qu'il est affreusement lourd ! — *(Il le porte.)*

Saki s'en va.

Saki s'en va. Bon débarras ! Il laisse le vin. — Tu boiras. — *(Il le dépose.)* Ouf ! — Allons, blottis-toi dans mon manteau. *(Il s'assied.)*

LE DÉMON
s'enroulant à moitié dans le manteau.

Il est déchiré.

SAUL
souriant.

Oui — de ce côté David en a déjà pris un morceau.

LE DÉMON
rigolant.

Ah ! ah ! ah !

SAUL

Quoi ?

LE DÉMON

Rien.

SAUL

C'est drôle ?

LE DÉMON

Oui. — J'ai soif.

SAUL

lui tendant la cruche.

Bois... Ça va mieux ? — Là, contre moi. — A présent, sois tranquille; j'ai beaucoup à penser.

JONATHAN

du dehors.

Mon père !

SAUL

honteux.

Allons ! bon ! Jonathan !... On n'entre... *(Au démon.)* Cache-toi.

JONATHAN

Mon père, suivez-moi. Venez à présent; il est temps.

SAUL

très gêné.

Je me lève — Un instant seulement... Va, je te suis.

Le démon se montre ; il regarde en ricanant Jonathan.

JONATHAN

Oh ! qu'est-ce que c'est ?

SAUL

C'est un petit enfant qui grelottait de froid — que j'ai recueilli sous ma tente.

JONATHAN

profondément triste.

Ah ?

SAUL

honteusement.

Oui.

JONATHAN

de plus en plus désespéré.

Mon père ! A présent, qu'il parte ! Venez !

SAUL

immobile et comme imbécile.

Oui.

JONATHAN

O mon père ! mon père ! est-ce que vous ne m'aimez pas un peu plus que ce petit ?

SAUL

presque sanglotant.

Tais-toi, Jonathan !... Jonathan ! Je t'en supplie ! Tu ne sais pas combien c'est difficile !

JONATHAN

Difficile de quoi ? — Pauvre père... comme vous êtes tourmenté !

SAUL

Jonathan... Tu es trop jeune pour me comprendre : je sens que je deviens très étonnant ! — Ma valeur est dans ma complication. — Écoute, je veux te dire des secrets : — tu crois que je dormais l'autre nuit... dans la grotte...

JONATHAN

feignant de ne pas comprendre.

La grotte ?

SAUL

Oui — tu sais — Quand David...

JONATHAN

David ?

SAUL

s'irritant.

Oui, David... organisait avec toi ma défaite... et coupait le pan de mon manteau pour mieux t'apprendre à me trahir. — Ah ! ah ! votre entente à tous deux est parfaite... Quels soins pour moi ! Tu le remercieras pour moi ! — Tu le remercieras — dis, Jonathan ! *(Le démon ricane.)* Tu le remercieras bien de ma part. Il me croit bien déchu !

On entend un appel de trompettes.

JONATHAN

Ah !

SAUL

Ah ! — le signal !

JONATHAN

Venez, mon père — Ah ! par pitié pour vous !

SAUL

Tu pleures ! Jonathan ! Jonathan, mon fils — dis, tu comprends du moins que je souffre — que je souffre de te faire pleurer. — Écoute encore ce proverbe — il est de moi : *(Tout en le raccompagnant sur le seuil de la tente, sentencieux :)* Avec quoi l'homme se consolera-t-il d'une déchéance ? sinon avec ce qui l'a déchu. — *(Le congédiant.)* Va ! pars — Fuis vite !... A la grotte ! ! Cours ! moi, je te rejoins à l'instant.

On entend et on entrevoit des groupes de soldats passer. Jonathan s'éloigne.

SCÈNE IV

Saül, le Démon.

SAUL

oubliant le démon.

Ah ! qu'est-ce donc que j'attends à présent pour me lever et agir ? Ma volonté ! ma volonté ! je l'appelle à présent comme un marin abandonné hèle une barque qu'il voit s'enfuir au loin — disparaître !... disparaître... J'encourage tout, contre moi.

Il aperçoit le démon qui boit.

Allons ! maintenant laisse-moi. — Adieu... Va-t'en. J'ai besoin de me reposer.

Le démon n'a pas bougé.

LE DÉMON

Tu ne te reposeras plus, roi Saül.

SAUL

Je ne me reposerai plus ! Oh ! pourquoi me dis-tu cela, petit ?

LE DÉMON

Parce que je ne te quitterai plus, roi Saül.

SAUL

Plus !

LE DÉMON

Plus jamais.

SAUL

Comment ! tu ne me quitteras plus ! et pourquoi ?

LE DÉMON

Parce que tu m'as soigné.

SAUL

Soigné ! Qu'est-ce que je t'ai fait, misérable ? Je t'ai seulement tendu le pan de mon manteau — tu grelottais !

LE DÉMON

Oui. Mais je me suis énormément réchauffé. — Touche un peu. — Sens comme ma peau est brûlante !

SAUL

Non ! — Laisse... Je ne veux pas. — Va-t'en. Je t'en prie, aie pitié de moi qui ai eu pitié de toi.

LE DÉMON

Pitié ! Oh ! voyons, Saül ! Il ne faut pas me dire que si tu m'as fait venir, ça ne te faisait pas plaisir à toi-même... dis ? — de m'avoir dans le pli de ton manteau ? — Hein ? Saül ! Saül ! allons; voyons ! Saül, fais-moi rire un peu — nous sommes tristes. Est-ce que je t'ai fait du mal, dis ? Pourquoi m'en veux-tu ?

SAUL

qui veut se retrancher.

Je veux prier.

LE DÉMON

sans entendre.

Et puis, tu sais... si tu voulais avoir pitié... je ne suis pas seul; il y en a beaucoup d'autres, dehors.

SAUL

malgré lui — affriandé.

Ah ! il y en a d'autres ? — Où donc ?

LE DÉMON

Mais là — derrière la porte.

Saül va vers la porte de la tente qu'il soulève. — Les démons entrent en se bousculant.

SCÈNE V

Saül et les démons.

SAUL

Oh ! comme ils sont nombreux ! ! — Allons ! entrez ! — J'aurais peur, si je refuse à un seul ma demeure, que ce ne soit au plus charmant — ou peut-être au plus misérable.

La porte retombe — Un bourdonnement confus, incessant, règne à présent dans la tente. Les démons grouillent.

PREMIER DÉMON

aux autres.

Le roi a dit tout à l'heure quelque chose de tellement drôle !...

Confusion. Il parle à l'oreille des autres — tous rient... On entend un second appel de trompette.

SAUL

Ah ! ah ! la nuit s'achève... Dépêchons-nous !

Arrive Jonathan.

JONATHAN

du dehors.

Mon père !

SAUL

bondit à l'entrée de la tente et étend son manteau pour voiler la scène intérieure.

N'entre pas !

JONATHAN

désolé.

Ah ! venez !

SAUL

pressant.

Pour l'amour du Dieu de David, fuis, Jonathan ! — Cours vite ! — Je te suis.

Jonathan sort. Des guerriers remontent de plus en plus tumultueusement la scène. — Bruits au dehors — tumulte des démons dans la tente. — Le jour se fait peu à peu. — Mais l'intérieur de la tente reste sombre, éclairé seulement par les torches.

SAUL

s'avance sur la rampe vers les spectateurs. Sa voix domine tout le bruit.

Je voudrais, avant de partir, me résumer en quelques mots. *(Le tumulte des démons augmente.)* Mais taisez-vous donc, tapageurs ! Vous voyez bien que je parle au public ! — *(Vers les spectateurs.)* Avec quoi l'homme se consolera-t-il...

LES DÉMONS

Mais tu l'as déjà dit... tu l'as déjà dit... Ah ! ah ! ah !

Tapage. Tout ce murmure grossissant des démons est obtenu par une musique très réglée.

SAUL

retourné vers et contre les démons.

Eh bien quoi ? — Voyons ! — Si vous voulez prendre la place... jouez-nous quelque chose au moins, montrez ce que vous savez faire.

Les démons se culbutent — tapage réglé — Saül regarde longuement, gravement.

SAUL

avec dégoût.

Ça n'est pas beau.

LES DÉMONS

Mais, Saül, tu ne nous as rien appris.

SAUL

Assez ! alors. Assez !

Bousculé un peu, Saül est tombé à genoux ; il en profite pour dire :

Je veux prier.

Bruits au dehors.

SAUL

se reculant un peu vers la porte, à genoux, les bousculades des démons l'acculant peu a peu.

(En prière.) Trouverai-je, autre que sa satisfaction, quelque remède à mon désir ? *(Il se recule encore.)* Je me résume ! Je me résume ! *(Hagard.)* Ah ! voyons, les petits ! vous ne me laissez plus assez de place... *(Plus bas.)* Je suis complètement supprimé.

Le jour paraît. On entend un troisième appel de trompette. Saül, à demi redressé, arrache le rideau de la tente. Les démons s'évanouissent devant le flot du jour. La musique a cessé.

SCÈNE VI

Divers.

SAUL

à très haute voix, dans le silence.

Il est trop tard ! — Voici le jour.

Il s'avance hors de la tente vers la gauche, s'agenouille ou s'assied à moitié par terre, les mains dans l'herbe.

Ah ! que cette fraîcheur me rafraîchit... Voici l'heure où les gardeurs de chèvres font sortir les

troupeaux des étables. — Il y a des herbes baignées de rosée...

Johel est entré avec d'autres guerriers de l'armée de David.

JOHEL

voyant Saül.

Comment ! — il prie...

SAUL

absorbé — sans les voir.

Je suis tenté.

UN GUERRIER

aux autres.

Gens de David, courez ! Avertissez le roi que Saül est ici — désarmé. Courez ! — David ne veut pas qu'on le tue.

Ils partent. Johel reste.

SAUL

toujours absorbé.

...Baignées de rosée...

JOHEL

s'approche du roi, puis brusquement se dresse derrière lui, la main levée.

SAUL

Oh ! Oh ! Oh ! — celle-là c'est une très lâche tentation; — elle vient m'assaillir par derrière.

Johel le frappe. — Saül tombe. Johel lui arrache la couronne et va la porter à David qui survient escorté de beaucoup d'autres.

Sur un ordre de David, on s'empare de Johel — Mouvement.

Il fait grand jour.

DAVID

Malheureux ! Malheureux ! — Allons ! emmenez cet homme ! Tuez-le et donnez aux bêtes des champs

son cadavre. Honte à lui qui porte la main contre l'élu de mon Seigneur ! — Il a fait retomber de tout son poids cette couronne sur ma tête.

Il se penche vers Saül et prend la couronne qu'il avait fait d'abord remettre auprès de Saül — il la pose sur sa tête.
Très incliné et bas.

Je ne te détestais pas, roi Saül.

Redressé.

Et Jonathan aussi, dites-vous ? Malheureux ! Malheureux ! Qu'on l'amène ici. Qu'on l'étende auprès de Saül et que la mort les réunisse. Quels sont ces cris ? ces lamentations au dehors ? La douleur habite mon âme.

Un cortège amène le corps de Jonathan.

Montagnes de Guilboa : qu'il n'y ait plus sur vous de miel ni de rosée !

Il se penche vers Jonathan.

J'ai fait ce que j'ai pu, Jonathan ! — J'ai fait ce que j'ai pu, Jonathan, mon frère !... *(Redressé.)* Allons ! maintenant, levons-nous ! qu'on rapporte au palais les corps de Saül et du prince. Qu'on les pose sur une litière royale. Que tout le peuple forme cortège; qu'il accompagne ma douleur de ses sanglots et de ses lamentations. — Vous, musiciens ! — qu'une musique funèbre retentisse.

Ils sortent en nombreux cortège aux sons d'une marche funèbre.

LE ROI CANDAULE

Drame en vers en trois actes

1900

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Revue Blanche, 1901

Je m'excuserais d'abord d'écrire cette préface, si déjà je n'écrivais cette préface pour m'excuser d'avoir écrit la pièce. Je ne me dissimule point que, si la pièce est bonne, elle n'a point besoin qu'une préface la soutienne ; et que si la pièce est mauvaise, le plus grand tort, après l'avoir écrite, est de la vouloir expliquer. Et donc, jusqu'à présent, je me suis interdit les préfaces ; et je continuerais, certes, d'agir ainsi, n'était l'étrangeté de cette pièce et le malentendu qu'elle risquerait d'amener.

Incertain de l'accueil qu'on va lui faire, je puis, je dois tout supposer... supposer même qu'on l'applaudisse. Là serait le malentendu. Car, voyant le bruyant succès que le public a fait aux pièces de M. Rostand, par exemple, je ne puis prétendre un instant que, si ma pièce est applaudie, ce soit pour ses mérites littéraires ; les applaudissements, s'ils éclatent, iront à ce que ceux qui n'applaudiront pas vont y trouver de scandaleux ; à ce que j'eusse supprimé de ma pièce, si ce n'eût été supprimer du même coup toute la pièce, et si je ne pensais, je l'avoue, qu'une œuvre dramatique doit, outre sa valeur profonde, présenter toutes sortes d'agréments, former spectacle et beau spectacle, ne pas craindre de « parler aux sens ». Mais, plus cette partie, secondaire après tout, ici, risque de plaire, plus grand est mon besoin de m'en disculper aussitôt, pour éviter, du moins, de prolonger une méprise. Expliquons-nous.

I

J'ai voulu faire œuvre d'art, simplement.

Mais puisque, aujourd'hui, l'art n'est plus, et que, d'ailleurs, nul n'est plus là pour le comprendre, il me faut donc mettre en avant la part d'idées, — celle qui, précisément, à mes yeux n'est pas la plus importante, celle qui doit rester, je le pense, au service de la beauté, mais ne peut servir la beauté que si elle-même, d'abord, est parfaitement juste et solide. C'est le squelette de mon drame, mais, hélas ! aujourd'hui, de cela seulement j'ose parler.

II

Le roi Candaule aimait éperdument sa femme et la regardait comme la plus belle des femmes. Obsédé par sa passion, il ne cessait d'en exagérer la beauté à Gygès (1), *un de ses gardes, qu'il aimait beaucoup, et à qui il communiquait ses affaires les plus importantes. Peu de temps après, Candaule (il ne pouvait éviter son malheur) tint à Gygès ce discours : « Il me semble que tu ne m'en crois pas sur la beauté de ma femme. Les discours font moins d'impression que la vue des objets : fais donc ton possible pour la voir nue. » — « Que dites-vous, Seigneur ! s'écria Gygès. Y avez-vous réfléchi ? Ordonner à un esclave de voir sa souveraine ? Oubliez-vous qu'une femme dépose sa*

(1) *Est-il bien nécessaire de m'excuser, si je n'ai suivi strictement ni l'Histoire ni la légende : le fameux anneau de Gygès ne fut pas donné par Candaule. Ce n'est pas dans la chair d'un poisson, mais bien dans les flancs caverneux d'un grand cheval de bronze qu'il fut trouvé, comme le rapporte Platon. D'ailleurs, Gygès ne fut pas pêcheur, mais berger. D'ailleurs, il ne s'est pas servi de cet anneau pour voir la reine. D'ailleurs, etc., etc.*

pudeur avec ses vêtements ? Les maximes de l'honnêteté sont connues depuis longtemps ; elles doivent nous servir de règles : or, une des plus importantes est que chacun ne doit regarder que ce qui lui appartient. Je suis persuadé que vous avez la plus belle de toutes les femmes ; mais n'exigez pas de moi, je vous en conjure, une chose malhonnête. »

Ainsi Gygès se refusait à la proposition du roi, en craignant les suites pour lui-même : « Rassure-toi, Gygès, lui dit Candaule ; ne crains ni ton roi (ce discours n'est pas un piège pour t'éprouver) ni la reine ; elle ne te fera aucun mal. Je m'y prendrai de manière qu'elle ne saura même pas que tu l'aies vue... »

. . . . . .

Nul moyen pour Gygès de s'échapper. Il fallait qu'il pérît, lui ou Candaule.

Hérodote (Clio, VIII et s.).

III

Ce drame est né, peut-être, simplement de la lecture d'Hérodote ; peut-être aussi pourtant un peu de la lecture d'un article où, plaidant « pour la liberté morale », un auteur de talent en venait à blâmer les détenteurs de l'art, de la beauté, de la richesse, les « classes dirigeantes » en deux mots, de ne savoir tenter l'éducation du peuple en instituant pour lui certaines exhibitions de beautés. L'auteur ne disait point, et se gardait de dire, si le peuple aurait le droit de toucher. Je pense que, trop intelligent pour méconnaître que là seulement l'intérêt de la question commençait, il savait préférer l'éluder, en sentant trop graves les suites, et craignant de ne pouvoir plus les montrer. De là naquit mon Candaule.

Et donc, au bout de peu de temps, ce drame naissant grandit et s'évada. D'autres questions naissaient de la première, comme ses corollaires exactement. Si Candaule, trop grand, trop généreux (1), *et se poussant lui-même à bout, permet que l'ignorant Gygès voie d'abord, puis touche et partage ce qu'il apprend lentement et trop vite à goûter — jusqu'à quoi, jusqu'à qui pourra s'étendre ce communisme ? — Qu'est-ce qu'en va penser Nyssia ? et Candaule lui-même après coup ?... et Gygès ?... Mais ici j'interromps les commentaires : c'est à la pièce de parler.*

En cette tragique histoire de Candaule, peut-être sied-il de ne voir, avec l'historien grec, que l'avènement du premier des Mermnades sur le trône de Lydie. Mais peut-être pourtant n'est-il pas impossible d'y voir aussi la défaite, le suicide presque, d'une aristocratie que ses trop nobles qualités vont démanteler à souhait, puis empêcher de se défendre... N'importe ! qu'on n'aille pas voir ici de « symboles » mais simplement une invite à la généralisation. Et que le choix d'un tel sujet, du caractère exceptionnel de Candaule, trouve ici son explication, son excuse.

IV

Tout caractère neuf, au théâtre, paraît toujours, d'abord, un caractère d'exception. Le public, avant de l'admettre, proteste. Au théâtre, ce qui sort de la convention paraît faux. Le théâtre vit de conventions. On en veut à qui nous en tire ; à qui tâche de nous en tirer. Pour le public, il y a des sentiments naturels, et d'autres qui ne le sont pas. Tous les sentiments sont dans l'homme, mais il en est cer-

(1) « *Généreux jusqu'au vice* », *écrit Nietzsche ; et ailleurs : « C'est une chose curieuse à constater que l'excessive générosité ne va pas sans la perte de la pudeur. » La pudeur est une réserve.*

tains pourtant que l'on appelle exclusivement naturels, au lieu de les appeler simplement plus fréquents. Comme si le fréquent était plus naturel que le rare ! le plomb plus naturel que l'or ! Tout ce que fait Candaule est naturel.

V

Certains m'ont reproché la sécheresse, la rapidité, l'inextension de mon drame ; on m'a dit qu'il était plus indiqué que traité, ou mieux, plus dessiné que peint. Je le sais, et le reproche est juste ; mais en un temps où chacun peint, ou plus personne, ou presque, ne dessine, j'ai voulu, tâchant de dessiner, laisser au dessin même toute sa probité, sa sévérité, sa logique, et n'user d'aucun procédé, trop facile à mon gré, de surcharge lyrique et d'emphase, pour en cacher peut-être les défauts. Si ces défauts sont là, ce que je veux, c'est qu'ils paraissent, tout comme apparaîtront, j'espère aussi, les qualités.

Certains m'ont reproché qu'un artifice de typographie ait donné l'apparence du vers à ce qui n'est le plus souvent qu'une prose nettement scandée. Je ne peux y donner d'autre raison que celle-ci : du jour où j'ai conçu la pièce, c'est ainsi que je l'ai voulue ; et si, depuis, pour satisfaire quelques amis, mettant mes vers trop libres bout à bout, je l'ai fait copier « en prose », je n'ai pu me plaire à cette nouvelle apparence.

PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION (1904)

Afin d'aider le lecteur à se faire une opinion, si tant est qu'il y tienne, et sur la pièce que voici, et sur l'excellence de la critique dramatique dans les journaux de l'an 1901, *nous ne croyons pas inutile de copier ici, sans commentaires, ces découpures.*

Naturellement, nous ne copions que les lignes d' « *appréciations* », *laissant tomber celles où le journaliste prétend raconter et expliquer la pièce, et à la suite desquelles le lecteur risquerait de n'y plus rien discerner. Là se borne mon choix. Je ne prétends pas que ces journaux cités représentent* TOUTE *la* « *Presse Française* », *mais simplement celle qui voulut bien s'occuper du Roi Candaule.*

A côté de la critique dramatique des journaux, celle des périodiques, appelés communément : « *Petites Revues* », *eut une voix très différente. Qu'il me soit permis ici de remercier à neuf MM. F. Viélé-Griffin, Romain Coolus, Louis Dumur, Maurice Beaubourg, Henri Ghéon, de leurs longs et excellents articles que la modestie seule me retient de citer.*

Quant aux revues dites : « *Grandes Revues* », *elles se turent avec ensemble.*

Cette pièce d'allure sobre. (Le Petit Caporal.)

...nous ne lui consacrons que quelques lignes à titre de curiosité littéraire. (La République.)

Le Roi Candaule est une œuvre passablement touffue, où l'auteur, usant largement de sa liberté de dramaturge, nous initie à des aventures plus qu'extraordinaires. (Le Petit Bleu.)

...Pièce assez sage, malgré ses prétentions à soulever quelque tapage, de par les idées remuées. Il n'y a pas eu de tapage, et les idées sont sans audace.

...La pièce n'est guère plus développée que l'analyse ci-dessus. Je n'en ai pas trouvé la signification. (Le Moniteur Universel.)

M. Lugné-Poë, auquel nous devons tant d'artifices et d'heureuses tentatives, semble avoir été moins bien inspiré que de coutume en montant le Roi Candaule. Cette pièce n'a rien d'original, sinon l'extrême prétention de son auteur à faire de l'art. (Le Chroniqueur Mondain.)

A la lecture, cette composition avait paru quelque peu originale, quoique bizarre, et fine en ses détails. Cette illusion s'est évanouie à la scène. Le genre littéraire auquel elle se rattache n'est pas d'ailleurs aussi nouveau qu'il en a l'air.

Le dirai-je en toute sincérité? La pièce a perdu de son intérêt artistique à la représentation. Elle m'a semblé longue, traînante, obscure, subtile, etc., etc. (La Semaine Française.)

Ni nouvelle, ni attachante, l'histoire du Roi Candaule, qui etc.; pas plus intéressante l'histoire du pêcheur Gygès, que... etc., etc.; ceci plutôt mal rendu, par... etc. (*Henry Matagrin,* Réveil des Jeunes.)

La fable d'Hérodote n'est guère plus facile à traiter au sérieux qu'un dogme de la religion papiste ou autre.

M. Andr Gide vient de l'éprouver. Avec d'appréciables intentions littéraires il a tenté de dégager quelque philosophie de l'historiette, mais sa démonstration, faite d'idées au fond fort simples et qui se passent d'être démontrées, n'a pas établi la nécessité de déshabiller encore la reine Nyssia.

La pièce mérite certes de l'estime ; il me semble pourtant que l'anneau de Gygès ne sera pas nécessaire pour qu'elle passe inaperçue. (L'Aurore.)

Vers ou prose, cet ambigu n'a de notable qu'une platitude dénuée de simplicité, assez assortie, en définitive, à l'indigence prétentieuse du fond. (L. B., Semaine politique et littéraire.)

Pièce assez curieuse, par la forme que l'auteur lui a donnée, mais qui se rapproche un peu trop servilement de la légende antique, qu'elle ne rajeunit, ni par un commentaire original, ni par un détail inédit. (L'Autorité.)

Cette histoire, M. André Gide a éprouvé le besoin d'en faire une pièce. Ni le théâtre, ni le sujet n'ont rien gagné dans l'affaire. (La Fronde.)

M. Gide ne méprise pas les insuccès faciles ; il appartient à cette pléiade d'auteurs qui s'enferment dans la tour d'ivoire, sous prétexte d'opposition à la tour de Nesle... Quel dommage que tant de talents s'évertuent à n'en montrer point !...

Je n'insiste pas sur les fables de l'auteur ; mais j'insiste sur le chagrin que j'éprouve à voir des lettrés comme M. André Gide mettre tant de prétention au service de ce qu'ils croient être de l'originalité... (Le Courrier Français.)

Pièce fumeuse, interminable et incompréhensible... Le four a été complet. (La Patrie, L'Écho de l'Armée.)

Sous quelle forme Gygès peut-il bien être l'amant de Nyssia, puisqu'il reste invisible ? Tout cela n'est pas clair. (Le National, La Dépêche, Le Monde artiste, Le Petit Troyen.)

Cette manière de travestir une légende est enfantine... La manifestation littéraire annoncée se réduit à une pièce bizarre, écrite avec une recherche et une affectation mêlées de trivialité, sans le moindre sel attique. (*G. V.*, Journal de Rouen.)

La nouvelle pièce du Nouveau-Théâtre, Le Roi Candaule, est pour moi une énigme que je n'arrive pas à déchiffrer. (Le Soleil, La Petite Presse, Le Libéral, Le Constitutionnel, La Cocarde.)

Le Roi Candaule est peut-être un chef-d'œuvre. Est-ce que je sais ? Est-ce que je sais ? ?... Lisez la préface de M. Gide et écoutez monter votre colère... Voici l'œuvre qui est simple, en effet, comme un chef-d'œuvre. Il est vrai que l'histoire est toute petite ; mais il est vrai aussi que l'on peut mettre autour de cette histoire un monde de choses, de pensées, d'idées. On peut habiller ce squelette de conceptions philosophiques, économiques et merveilleuses. C'est l'aristocratie qui, etc. ; que, etc. ; les mystères de la Beauté, c'est-à-dire de la science, c'est-à-dire, etc. — C'est encore bien d'autres choses si nous voulons, bien d'autres choses, etc.

Mais telle qu'elle apparaît en son dessin si sec, j'ai à mon tour l'orgueil de dire à l'orgueilleux M. Gide que sa pièce n'est pas un chef-d'œuvre. A ce degré de simplicité un chef-d'œuvre n'est qu'intentionnel. (*Gaston Leroux*, Le Matin.)

M. Gide nous dit qu'il a voulu « faire œuvre d'art, simplement ». Mais quelle œuvre dramatique n'a pas cette visée ?

...Je n'y entends rien. (*Henry Fouquier*, Le Figaro.)

Constamment avec le spectacle j'ai suivi et relu la brochure ; je ne pouvais admettre que l'auteur gracieux et personnel des Cahiers d'André Walter fût réduit à des spéculations si peu significatives. De l'ensemble de la lecture naît une impression d'harmonie et d'ironie philosophique. (*Henri Bauer*, La Petite République.)

...Un peu de grandeur et même une beauté. (*Catulle Mendès*, Le Journal.)

La pièce de M. André Gide n'est pas maladroitement faite et elle est d'un certain agrément de style. (*Faguet*, Journal des Débats.

Le Roi Candaule m'a intéressé à la lecture et ennuyé à la représentation. La brochure permet, en effet, de suivre une étude originale de sentiment, et laisse à la réflexion le temps de comprendre la pensée subtile de l'auteur. A la scène, la finesse de cette analyse est perdue, car la marche du dialogue ne permet pas à l'esprit de s'y arrêter, et l'originalité exceptionnelle de la donnée ne paraît plus que bizarrerie. (*Larroumet* (1), Le Temps.)

Le Roi Candaule... ce petit livre subtil et fort, qui interprète si librement les antiques fables du roi lydien et

(1) *Je mettrais volontiers à part les deux articles de MM. Larroumet et Faguet, les deux seuls (avec plus tard M. Maurras) qui aient consenti à parler de la pièce sérieusement.*

de son berger, n'a pas laissé de me faire réfléchir à de beaux problèmes, quand je l'ai lu dans la solitude et à mon loisir.

M. André Gide a confié, non des symboles, mais des allusions politiques profondes, à ce petit drame de philosophie naturelle. Oh ! très discrètement. Mais cette discrétion est loin d'exclure la précision. Etc. (*Charles Maurras*, Gazette de France.)

LE ROI CANDAULE a été représenté pour la première fois le 9 mai 1901 sur la scène du Nouveau-Théâtre. Mise en scène de Lugné-Poe.

Les principaux rôles étaient tenus par :

Lugné-Poe	: Candaule
De Max	: Gygès
Henriette Roggers	: Nyssia.

ACTE I

La scène représente une partie d'un jardin très soigné disposé en salle de fêtes. Un peu sur la droite, une table couverte de tous les apprêts d'un festin.

PROLOGUE

GYGÈS

Que celui qui tient son bonheur, — qu'il se cache !
Ou bien qu'il cache aux autres son bonheur.
C'est ici que le roi Candaule, dans une heure,
Aidera les flatteurs à s'enrichir à ses dépens. —
Tant pis ! — Non habile à flatter, ni à bien dire,
Et plus fort de mes bras que de ma langue,
Moi, Gygès le pauvre,
Pour les mieux posséder, je ne tiens que quatre choses sur la terre :
Ma hutte, mon filet, ma femme et ma misère.
Une cinquième encore : ma force,
Avec quoi j'ai construit ma hutte et ma fierté;
Avec quoi j'ai cueilli les joncs des bords du fleuve,
Pour en recouvrir ma maison;
Quand la mer se retire, j'ai cueilli le varech;
Sec, il a fait la couche rêche et parfumée
Où, chaque soir, femme et moi, fatigués, nous dormons,

Et je suis à la pêche dès l'aube,
Avec mon filet sur un bras et avec ma force dans l'autre;
Parce qu'à travers la mer où tout naît,
Le poisson neuf n'appartient à personne
Tant qu'on ne l'a pas encore pêché.
— J'ai pêché le poisson que voici.
Je l'ai pêché, ma femme l'a fait cuire.
Depuis deux jours elle travaille dans les cuisines du palais.
— Comme si son bonheur lui semblait
Pour un homme seul, trop immense,
Le généreux Candaule appelle autour de lui
Les rois et les grands de ses terres,
Et depuis deux jours l'on festoie.
— Naguère, moi Gygès le pauvre, j'ai connu Candaule, le roi.
Nous sommes de même âge
Et, quand nous étions jeunes tous deux,
L'enfant Candaule descendait volontiers sur la plage;
J'y jouais; il jouait
Et voulait partager avec moi tous ses jeux.
Car c'était une donnante nature.
Il ne s'en souvient plus parce qu'il est riche,
Mais sur la vie d'un pauvre, tout paraît.
Depuis ce temps je ne l'ai pas revu;
Mais j'aime encore Candaule, et je souffre
De le savoir entouré de seigneurs
Honteusement flatteurs, imbéciles,
Qui profitent de sa large bonté
Et le louent sans même pouvoir le comprendre.
Vive Candaule ! Tous les beaux discours des flatteurs
Ne valent pas le seul « merci » qu'il leur adresse.
Mais qu'importe à Candaule que je l'aime ?

Les regards des puissants passent par-dessus les petits sans les voir.
Voilà pourquoi, moi, maintenant je pars,
Bien qu'invité pourtant dans les cuisines;
Mais le festin finira tard,
Et bien plus tard encore l'ivresse;
Demain je manquerais la marée,
— Allons, Gygès le fier, Gygès le sobre,
Va reprendre à l'office tes filets trempés,
Puis, sans regarder trop, attends aux portes
Que ta femme, les assiettes du repas des riches lavées,
Te rejoigne et regagne avec toi
La maison de Gygès le pêcheur. — Viens, Gygès.

Il sort.

SCÈNE I

Entrent le cuisinier et plusieurs serviteurs chargés de plats.

LE CUISINIER

Des fruits un peu partout...
Hé ! Gygès ! tu t'en vas ?
Non ! plus loin ces salades !
Gygès, reste avec nous !

Il continue de s'adresser à Gygès qui est dans la coulisse.

Le roi retient dans son palais tous ceux qui passent.
Moi, je t'invite au nom de toute la cuisine.
Le roi veut que ce soir tant de vin soit versé
Qu'il en ruisselle encor jusqu'à nos tables
Et que le moindre serviteur en soit grisé.

GYGÈS

qui repasse, chargé de ses filets.

Je ne suis pas un serviteur du roi.

LE CUISINIER

Et qu'importe ? — Si sa table est trop pleine et déborde : profite.

GYGÈS

Cela ne me plaît point, de profiter du roi.

Il sort par la gauche.

LE CUISINIER

Quel rustre ! Heureusement sa femme est plus facile.

Aux serviteurs.

Pressons-nous. Pressons-nous.

Divers personnages sont entrés et circulent.

SEBAS ET ARCHÉLAUS

SÉBAS

prend une figue et la mange.

Sommes-nous bien placés ?

Le cuisinier lui montre une place.

Pas trop loin, n'est-ce pas, des joueuses de flûtes ?

LE CUISINIER

Il n'y en aura pas.

SÉBAS ET ARCHÉLAUS

Oh !

LE CUISINIER

La reine n'en veut pas.

ARCHÉLAUS

Nous nous consolerons en regardant la reine.

SÉBAS

Elle est donc du festin ?

LE CUISINIER

C'est la première fois qu'on la voit en public.

SÉBAS

Pourquoi se cachait-elle ? Se croit-elle trop laide ?

ARCHÉLAUS

Non : trop belle, au contraire.

SÉBAS

Quoi ? de l'orgueil ?

ARCHÉLAUS

De la pudeur.

Tous deux rient.

SÉBAS

prend encore des figues, en mange et en passe à Archélaüs.

Ouvre ton appétit !
Mon cher Archélaüs, je suis au désespoir :
Elle repart.

ARCHÉLAUS

Qui donc ?

SÉBAS

La cuisinière.

ARCHÉLAUS

Ta goton d'hier soir ?

SÉBAS

Son mari la remmène après souper.

ARCHÉLAUS

Tant pis pour toi.

SÉBAS

Tant pis pour elle, pauvre enfant...
Quant aux joueuses de flûtes...

Ils s'éloignent.

On entend :

ARCHÉLAUS

...Quel ogre ! !

NICOMÈDE, SYPHAX, PHARNACE

NICOMÈDE

Eh bien ! mon cher Syphax, — voilà un petit festin
Qui ne s'annonce pas trop mal. — Qu'en penses-tu ?

SYPHAX

Plus de bien du festin que de Candaule.

PHARNACE

Il est pourtant meilleur encore que le festin.

NICOMÈDE

Crois-tu ?

PHARNACE

Oui, — parce que ce festin ne nous fera voir qu'un Candaule
Tandis que Candaule nous fera voir beaucoup de festins.

LE CUISINIER

aux hommes de service.

Des figues par ici.

SYPHAX

s'écartant avec Nicomède.

Je commence à croire en effet
Que, si le roi nous retient ici dans les fêtes
Et nous comble de ses bienfaits,
Ce n'est par politique ni par sottise,
Mais, comme tu me le disais,
Par une sorte de générosité indécise.

Nicomède fait le geste qui soulignerait : " C'est cela. "

LE CUISINIER

Il manque là deux coupes.

SYPHAX

Continuant.

Et c'est là précisément ce qui me gêne :
Tant que je méprisais le roi,
Je recevais de lui volontiers ses cadeaux;
Mais s'il est bien celui que je commence à croire,
C'est moi que je vais mépriser maintenant d'en recevoir.

NICOMÈDE

Laisse donc ! Laisse donc ! ! Tu ne prends rien qu'il ne te l'offre.
Que le bien vienne ou du ciel ou des hommes,
Accepter joyeusement le bienfait,
C'est le plus grand secret du bonheur.

LE CUISINIER

Je crois que tout est prêt

Il s'écarte avec les serviteurs. Les seigneurs s'éloignent.

PHÈDRE et SIMMIAS amicalement, et PHILÈBE

PHÈDRE

Non, crois-moi, cher Simmias : le roi Candaule
A plus de sagesse que tu ne lui en accordes,
C'est une grande sagesse que de se considérer comme heureux.

SIMMIAS

Est-il heureux vraiment ou simplement le paraît-il ?

PHÈDRE

Il faut plus de sagesse encore pour le paraître.

PHILÈBE

D'ailleurs se croire heureux vaut mieux que de chercher à l'être.

PHEDRE

Malgré tous ses trésors, il sait encor le prix de l'amitié;
Il sait qu'elle ne s'achète pas avec l'or,
Et pour cela fait peu de cas de celle
Que prétendent avoir pour lui les flatteurs;
Il estime à leur prix leurs paroles,
Et s'il les paye, c'est sans les croire.
Bien plus, je ne l'ai vu s'irriter que contre eux.

PHILÈBE

Si peut-être une chose empêchait son bonheur
C'est, à cause de ses richesses mêmes,
De sentir près de lui des courtisans, — pas un ami.

SIMMIAS

Il a sa femme.

PHILÈBE

Mais ce n'est pas la même chose.

SIMMIAS

On dit qu'il l'aime passionnément.

PHÈDRE

Il fait fort bien.

SIMMIAS

On dit qu'elle est extrêmement belle.

PHÈDRE

Mais personne n'a pu la voir.

SIMMIAS

On dit qu'elle paraît au festin de ce soir.

PHILÈBE ET PHÈDRE

Qui dit cela ?

Cependant Candaule, avec quelques-uns des seigneurs précédents, s'est approché. Il entend les dernières paroles — et

SIMMIAS

se tourne vers lui pour dire :

Mais Candaule lui-même.

SCÈNE II

LE ROI CANDAULE

Oui, Candaule le dit. Oui, la reine Nyssia
Ornera le festin de ce soir. — Soir splendide...
La beauté de ce jour s'était jusqu'à cette heure accrue
Comme un hymne de joie qui monterait
Jusqu'à quelque vibration aiguë
Que les sens ne perçoivent qu'à peine.
A présent tout s'apaise, et l'hymne s'alanguit;
Mais, sur la petite terrasse où nous étions il n'y a pas une heure,
On se pâmait.
Vous eussiez dû venir avec nous, doux Philèbe;
Les lauriers là-bas sont en fleurs,
Et font dans l'ombre un parfum...

SYPHAX, NICOMÈDE ET PHARNACE

...Délectable.

LE ROI CANDAULE

toujours à Philèbe qui se tient encore auprès de Phèdre et Simmias.

Vous gênez Phèdre et Simmias.

PHÈDRE ET SIMMIAS

Oh ! point.

LE ROI CANDAULE

Quant à eux, je ne leur demande pas de me suivre,
Leur amitié cherche la solitude, et la remplit.
Je jalouse ton amitié, beau Simmias;
Elle est plus précieuse que mes biens,
Et je veux que mes biens la protègent.
Sébas, pour toi j'ai fait cueillir au loin des figues blanches,
J'aime que ton bon goût les préfère,
Y trouvant comme moi plus de suc, plus de saveur;
Pharnace, ton esprit m'a charmé;
Demain tu me continueras cette histoire.
Les vers que tu m'as dits, cher Syphax, sont plaisants,
Je les ferai mettre en musique. — Hélas ! Archélaüs,
Ce soir il n'y a pas de joueuses de flûtes...
La reine sera là...
Si tu les regardais comme tu fis hier,
Sa pudeur en serait gênée.
Messieurs, — j'ai honte à réclamer de vous cette obligeance :
Gardez en vos propos la plus grande décence :
La reine sera là,
Dans un instant je reviens avec elle.

Il s'écarte. Il revient un peu.

Quel soir splendide !...
Nous avons pris sur la terrasse, doux Philèbe,
Les plus sucrés sorbets que tu puisses rêver...
— O plénitude de mon bonheur !
Comment aurais-je assez de mes seuls sens pour l'épuiser ?
Grâces vous soient rendues, Messieurs, qui m'aiderez;
Exprimant, comme la liqueur d'une grappe,
De cette fin de jour, tout ce qu'elle a d'ivresse encore et de bonheur !

Une joie qu'on partage avec vous est doublée.
— Demain nous redirons cette belle journée...

Il s'éloigne.

SYPHAX

Candaule est merveilleux.

ARCHÉLAUS

Il est beau.

SÉBAS

Il est grand.

NICOMÈDE

Sa façon de nous recevoir est magnifique.

PHARNACE

Oui vraiment.

SYPHAX

Nous boirons tout à l'heure au bonheur de Candaule.

PHARNACE

Syphax, c'est dangereux.

SYPHAX

Pour qui ? — Pour moi ?

PHARNACE

Pour lui.

SYPHAX

Bah !... d'où pourrait lui venir le malheur ?

NICOMEDE

De sa femme, peut-être...

PHÈDRE

On n'est pas plus fidèle.

PHILÈBE

Ou de lui-même, alors...

SIMMIAS

Chut ! Tais-toi. — Les voici.

SCÈNE III

LE ROI CANDAULE

à la reine.

Dépouillez votre voile : tous sont de mes amis.

LA REINE

Tant d'amis, cher Seigneur ! Je vous savais très riche,
Mais pourtant pas ainsi.
Que tous soient bienvenus auprès de moi
Puisque vous me voulez près d'eux à cette table.

Tous s'asseyent. Une certaine gêne suit les paroles de la reine.

ARCHÉLAUS

vers Pharnace.

Parle — allons !

PHARNACE

à demi-voix.

Je ne sais plus que dire — sinon que la reine est très belle.

ARCHÉLAUS

vers Philèbe.

Vous, alors —

Philèbe fait un geste de silence.

LA REINE

Eh quoi ! vous vous taisez ! — Est-ce à cause de moi ?
— Quel que soit mon plaisir de complaire aux désirs de Candaule
En m'asseyant comme j'ai fait à cette table,
Si je pouvais penser
Que la joie du banquet en soit un peu gênée,
Je quitterais cette table à l'instant,
Car la joie est ici
Mieux à sa place que la reine.

NICOMÈDE

Je n'ose exprimer à la reine
Que l'extraordinaire beauté de ses traits
Nous étonne encore chacun,
A ce point que notre silence n'est
Qu'une admiration contemplative.

LE ROI CANDAULE

Paix ! Nicomède.
Voilà ce que précisément craignait
Et voulait éviter la reine :
Qu'on la loue. —
Nyssia ! de grâce répondez-leur,
Ces messieurs, si vous n'y veillez avec moi,
Risquent de ne présenter au festin
Qu'un morne assaut de compliments bien faits
Et de répliques sans hardiesse.
Sans doute votre insolite présence
Leur impose un peu de contrainte.
Je vous jure qu'ils savent mieux parler d'ordinaire;
De grâce, que votre esprit vienne à leur aide;
Qu'il guérisse le mal que leur a fait votre beauté
Et dissipe en hâte l'ennui que tous commencent de répandre.

LA REINE

Si vraiment mon visage est coupable,
Il est aisé, Seigneur, de l'empêcher de nuire plus.
Souffrez que je ramène devant sa rougeur un voile
Que je ne soulèverai que contrainte
Et que je n'eusse dû soulever que devant vous.

LE ROI CANDAULE

irrité.

Non, Nyssia, non... Encore quelques propos de ce genre
Et tout le plaisir du festin sera gâté.
Enlevez tout à fait ce voile, Nyssia.
Et nous, Messieurs, en hâte,
Offrons notre première coupe à la joie !
Celle de ce festin dort encore,
Allons ! que le bruit des voix la réveille !

Mouvement.

Nyssia ! — buvez aussi, Nyssia ! —

SYPHAX

Répondrai-je au nom de nous tous ?

PLUSIEURS

Oui ! va, Syphax !

LE ROI CANDAULE

Remplis d'abord ta coupe.

SYPHAX

Au nom des amis de Candaule
J'offre ma coupe à la beauté parfaite
De Nyssia, femme de Candaule...

LE ROI CANDAULE

Paix ! Syphax.

SYPHAX

Et à Candaule aussi, qui, possédant un bien si rare,
Au lieu de le cacher à tous et de le garder pour lui seul,
Consent à ce que nos regards respectueux et charmés s'en enivrent.

PLUSIEURS

tendent leur coupe.

Bien dit ! Bien dit, Syphax ! — Vive Candaule !

LE ROI CANDAULE

Mais non, Messieurs, ne me sachez point gré
D'offrir à ce banquet la beauté de la reine;
Vraiment, je souffrais trop de la connaître seul.
Plus l'admiration que je ressentais pour elle était grande,
Plus je sentais aussi de combien je vous privais tous.
Je me semblais comme un cupide accapareur
Qui détiendrait injustement de la lumière.

PHARNACE

Injustement, Candaule ? N'est-il pas juste
Que chacun dispose de son bien comme il lui plaît ?

LE ROI CANDAULE

Peut-être, — mais je croirais voler à tous
Le bien dont je reste seul à jouir.

SÉBAS

Impossible d'exprimer mieux une pensée plus admirable.

LA REINE

à Candaule.

Fi, Seigneur ! Vous semblez oublier
Que le bien dont on parle, c'est moi.

LE ROI CANDAULE

Oh ! vous interprétez mal mes paroles !
Je ne songeais plus à vous, Nyssia,
Et ce que je disais n'était vrai
Que de manière plus générale.

PHILÈBE

Et vous, Madame, qu'est-ce que vous pensez du partage ?

SIMMIAS

Philèbe est bien hardi.

LA REINE

à Philèbe.

Qu'il est certains bonheurs que l'on tue
Plutôt que de les pouvoir partager.

Le festin s'est peu à peu animé. Les voix se pressent et c'est presque ensemble que Sébas, Phèdre et le roi ripostent.

LE ROI CANDAULE

agacé, comme n'ayant entendu que la réponse de la Reine.

Mais aussi cela dépend avec qui...

PHÈDRE

à Simmias.

Entends-tu comme la reine
A finement éludé l'ironie ?

SÉBAS

Impossible de répondre plus joliment
A question plus spécieuse.

LE ROI CANDAULE

Paix, Sébas ! Occupe-toi des figues plutôt.

Il lui en jette.

Phèdre ! tu ne bois pas ! Tends ta coupe, voyons !
Messieurs, j'ai résolu de vous éprouver tous.

NICOMÈDE

Nous éprouver, Candaule ? — Et par quoi ?

LE ROI CANDAULE

Par l'ivresse.

PHÈDRE

Je suis triste buveur, et l'ivresse m'effraie.
Dispense-moi, Candaule, je t'en prie.

LE ROI CANDAULE

Eh ! Phèdre, que crains-tu ?
L'ivresse ne manifeste en nous
Que ce que nous portons en nous-mêmes.
Pourquoi craindrait celui
Qui n'a rien que de noble à montrer ?
L'ivresse ne déforme pas; elle exagère;
Ou plutôt, elle fait rendre à chacun
Ce que souvent par excès de pudeur il cachait :
Toi, Phèdre, ta sagesse; Pharnace et Syphax, leur esprit;
Archélaüs, rien; Sébas, les figues dont il se bourre.

PHÈDRE

Le roi va parler trop.

LE ROI CANDAULE

aux serviteurs.

Découpez ce poisson.

NICOMÈDE

Est-il assez doré !

LE ROI CANDAULE

Je gage qu'il hantait cet endroit de la mer
Où le soleil d'été se couche. Voyez donc...

Le cuisinier fait voir.

ARCHÉLAUS

Il est superbe.

LE CUISINIER

Oui. C'est une dorade.

LE ROI CANDAULE

Buvons à la splendeur de ce poisson, Messieurs !
Et toi, Pharnace, fais-nous des vers sur la dorade...
Allons ! —

PHARNACE

Le roi sans doute oublie que les poissons sont muets.

SYPHAX

Pas tous ! on parle d'un qui rendait les oracles.

PHARNACE

Alors, à toi les vers, Syphax...

PLUSIEURS

Les vers ! Les vers !

SYPHAX

Attendez... s'ils sont mauvais, tant pis !
Le soleil qui te dora de
Ses sublimes rayons, dorade,
Parle à celui qui saura de-
Viner tes oracles, dorade !

PHARNACE ET CANDAULE

Bravo, Syphax !

NICOMÈDE

Espérons que le poisson sera meilleur que les vers.

On passe le poisson.

LE ROI CANDAULE

Comment le trouvez-vous ? Pharnace, Archélaüs ?

PHARNACE

Excellent !...

ARCHÉLAUS

avec un cri.

Par l'enfer ! Qu'est-ce que ceci ? —
J'ai failli manger une bague.

NICOMÈDE

et d'autres.

Une bague ! —

ARCHÉLAUS

Et je m'y suis cassé deux dents.

SYPHAX

à demi-voix.

Quel vorace animal.

ARCHÉLAUS

Elle était dans la chair de ce poisson cachée.
Vous riez ?

SYPHAX

et d'autres, se récriant.

Non certes.

SÉBAS

Mais tu prends de trop grosses bouchées.

ARCHÉLAUS

J'aurais pu m'étrangler.

SYPHAX

Oui — sans plus.

NICOMÈDE

Voyons un peu la bague.

PHILÈBE

la lui passant.

Ceci n'est pas banal.

NICOMÈDE

la réclamant à son tour.

Dans le poisson, dis-tu ?

SYPHAX

L'étrange nourriture.

NICOMÈDE

La pierre en est jolie.

LE ROI CANDAULE

Oh ! je ne vois rien là qu'un saphir assez ordinaire.
J'en ai plusieurs de beaucoup plus gros et plus purs.
Demain je te les montrerai, Nicomède.

SYPHAX

à qui la bague ayant fait le tour est parvenue.

Et maintenant à qui la bague ?

ARCHÉLAUS

Le poisson me la donne; moi, je la donne au roi.

SYPHAX

Ah ! pour Archélaüs le mot est fort joli, ma foi.

PLUSIEURS

A Candaule ! C'est cela. A Candaule !

PHÈDRE

qui a repris la bague pour la repasser au Roi.

Attendez. Quelque chose d'écrit —

NICOMÈDE

se penchant vers Phèdre pour regarder.

Syphax avait raison : la dorade a parlé.

LE ROI CANDAULE ET NYSSIA

Ah ! que dit-elle ?

NICOMÈDE

Je n'y vois pas assez.

PHÈDRE

Pharnace a de bons yeux.

PHARNACE

levé et s'approchant d'un des flambeaux ou d'une des lampes que les serviteurs ont cependant apportés.

Deux mots grecs.

LE ROI CANDAULE

Traduis-nous.

PHARNACE

Εὐτυχίαν κρύπτω

PHÈDRE

« Je cache le bonheur. »

PLUSIEURS

Je cache le bonheur ? — Quel bonheur ?...

NICOMÈDE

L'oracle n'est pas clair.

PHARNACE

comme s'il voyait encore quelque chose.

Attendez ! — Attendez...

Tous restent en suspens.

Non. — C'est tout.
Roi Candaule, — je passe ce mystérieux anneau à ton doigt.

LE ROI CANDAULE
qui d'un geste arrête Pharnace.

Cuisinier ! — d'où vient ce poisson ?

LE CUISINIER

Un homme l'apporta tantôt.
Le poisson me paraissant beau, je l'achetai.

LE ROI CANDAULE

Où cet homme est-il à présent ?

LE CUISINIER

Il est rentré chez lui.

LE ROI CANDAULE

Pourquoi ne l'as-tu pas gardé ce soir à la cuisine à banqueter ?

LE CUISINIER

C'est lui qui ne l'a pas voulu.

LE ROI CANDAULE

Je n'aime pas voir repousser mes offres...
Quel genre d'homme était-ce ?

LE CUISINIER

Un pauvre pêcheur sans histoire.

LE ROI CANDAULE

Et que lui donna-t-on pour ce poisson ?

LE CUISINIER

Quatre pièces d'argent.

LE ROI CANDAULE

Il méritait de l'or.

LE CUISINIER

Il est si malheureux que l'argent a suffi.

LE ROI CANDAULE

D'abord, il n'y a pas de malheureux dans mon royaume...
Ou alors c'est que je ne le connaissais pas.
Comment s'appelle-t-il ?

LE CUISINIER

Il a nom Gygès, pour vous plaire.

LE ROI CANDAULE

Qu'on le fasse chercher, — je voudrais le connaître.
Je jure qu'aucun doigt ne passera dans cet anneau
Avant que je n'aie vu cet homme...
Gygès, tu dis ?

LE CUISINIER

Oui, Gygès.

LE ROI CANDAULE

Avant que je n'aie pu parler à Gygès le pêcheur.
Allons ! va le chercher.

LE CUISINIER

qui donne des indications à un homme.

On y court aussitôt.

Un assez long silence accompagne le silence du roi. Puis on entend :

SÉBAS

Il fait plus clair ici que dans la salle.

PHILÈBE

Et ce coin du jardin est admirable sous la nuit.

NICOMÈDE

Quelle vue !
J'aime qu'elle s'étende ainsi jusqu'à la mer,
Où, voyez ! — le croissant délicat de la lune se lève.

NYSSIA

Quelle est cette lueur ?

PHILÈBE

Madame, c'est la lune.

ARCHÉLAUS

Eh ! non. — Là-bas : tout au bord de la plage.

PHARNACE

On dirait une hutte qui brûle.

NICOMÈDE

Ah ! c'est très beau.

SÉBAS

Ces faisans sont exquis.

ARCHÉLAUS

Moi, j'ai pris une caille.

SYPHAX

Candaule ne dit rien et semble soucieux.

LE ROI CANDAULE

On n'y voit presque plus. — Apportez des lumières.

On apporte des flambeaux.

Ma coupe est vide !
La vôtre aussi ! Philèbe, Pharnace... Le vin tarit.

Philèbe, à qui l'on propose du vin, refuse.

Eh ! si tu ne bois pas, parle alors, — car je m'inquiète. —
— Ces deux mots sur la bague... Qu'en penses-tu ?
Moi je n'en peux distraire mon esprit.

PHILÈBE

O Candaule ! Pourquoi ?
Ce ne sont là, je crois, que de ces mots à double sens,

Comme l'on a coutume d'en prêter aux oracles.
Ils ne doivent qu'à leur mystère la créance qu'on leur accorde.
Avec beaucoup de mal, on découvre à la fin,
Sous leur apparence d'énigme, une grosse vérité bien connue.

PHARNACE

Et plus souvent on ne découvre rien du tout.

LE ROI CANDAULE

Alors, selon vous, ces mots ne veulent à peu près rien dire ?

PHILÈBE

« Je cache le bonheur » ? Non; rien.

LE ROI CANDAULE

Tant mieux ! J'aurais pu m'en inquiéter.

NICOMÈDE

D'ailleurs, si ces mots me semblent de nature
A déjà rebuter un homme à jeun,
Nous ne sommes plus, ni les uns ni les autres,
En état, je crois,
De résoudre à présent des énigmes !

SYPHAX

Bien parlé, Nicomède !
Buvons donc simplement au bonheur de Candaule.
Loin d'imiter la bague, lui, du moins,
Ne cache pas son bonheur; au contraire !

PHARNACE

se soulevant pour trinquer avec les autres.

A Candaule ! l'homme le plus heureux de la terre.

LE ROI CANDAULE
frappant violemment la table de son poing.

Ah çà : de mon bonheur, qu'en savez-vous ? — Voyons.

PHÈDRE
très calme.

Rien, Candaule.

LE ROI CANDAULE
se reprenant.

Messieurs, pardonnez-moi,
Je ne sais quelle inquiétude
A pu m'emporter. — Et vous, Nyssia,
Qui vous taisez sitôt qu'on ne réclame plus vos paroles,
Dites, — que pensez-vous de mon bonheur ? —

NYSSIA

Qu'il est pareil à moi, mon Seigneur.

LE ROI CANDAULE
s'irritant de nouveau.

Des énigmes encore ! — Qu'entendez-vous par là ?
Voyons ! parlez plus clairement.

NYSSIA

Je voulais dire
Que je crains qu'il se fane à rester découvert...

LE ROI CANDAULE
que le vin commence d'éprouver

Alors recouvrez-vous !
Peu m'importe, à présent que chacun vous a vue.
Nyssia fait un signe de triste étonnement.

O Nyssia ! pardon ! — Hélas ! qu'ai-je pu dire ?
Je ne voulais pourtant pas vous peiner...
Mais c'est que pour moi, tout au contraire,

Mon bonheur semble
Puiser sa force et sa violence en autrui.
Il me semble parfois qu'il n'existe
Que dans la connaissance qu'en ont les autres,
Et que je ne possède
Que lorsqu'on me sait posséder.
Je vous jure, Messieurs, qu'il m'importerait peu
De posséder toute la terre,
S'il me fallait par là rester seul sur la terre,
Ou si on ne le savait pas.
Messieurs, croyez-le bien, c'est surtout
Lorsque vous profitez de ma richesse,
Que je la sens.
Je suis très riche. — Aucune ivresse
Ne peut me faire exagérer. —
Je suis très riche.
Et je m'irritais tout à l'heure
Lorsque vous buviez en disant : Salut
A Candaule, l'homme le plus riche de la terre, —
C'est que cette richesse, Messieurs,
Vous ne la connaissez pas encore bien.

PHÈDRE

Non, pas à ta richesse, Candaule,
Non ! c'est à ton bonheur que nous buvions.

LE ROI CANDAULE

se soulevant et s'exaltant.

Eh ! c'est encore pis !
Qu'est-ce que vous savez de mon bonheur ?
— Et qu'est-ce que j'en sais moi-même ?
Est-ce qu'on peut regarder son bonheur ?
On ne voit que celui des autres;
Le sien on ne le sent que lorsqu'on ne le regarde pas.
— L'air, cette nuit, est d'une mollesse lassante...

— Eh bien ! ce Gygès ! il n'arrive donc pas ?

Le Roi Candaule se lève, sort de son fauteuil ou du banc, et chancelle un peu, mais très peu.

Apportez-moi du vin ! Je veux qu'ici chacun soit ivre !
Nous griserons Gygès quand il viendra.

On lui verse à boire. — Il s'approche de Phèdre.

Et tu ne sais pas encore, Phèdre... un secret...

Il s'assied entre Phèdre et Simmias. L'ordre des convives se défait un peu, comme il arrive à nos repas au moment du café. — Nicomède se rapproche de la reine et lui parle.

LE ROI CANDAULE

à Phèdre, continuant.

Après tout — moi — que m'importe le bonheur ?
N'est-ce pas qu'il n'est digne que des pauvres
De se préoccuper d'être heureux ?
Voyons, Phèdre, me comprends-tu,
Et ta sagesse souscrit-elle
A ce que je ne peux dire qu'à toi ?
— Chaque bien nouveau que l'on possède
Entraîne son nouveau désir de l'essayer —
Et posséder, pour moi, c'est expérimenter.

Il heurte la table de sa coupe vidée, et écoute le son qu'elle rend.

Pourquoi ne dis-tu rien, Phèdre ? N'as-tu rien bu ?
O Phèdre ! ton bonheur est-il donc dans le calme ?
Enseignes-tu le sommeil ? non la vie ?
Aurais-je plus de sagesse que toi, philosophe,
Pour comprendre que, là où le bonheur abonde,
C'est où surabonde la vie.
O Phèdre ! pour plus de bonheur et de vie l'homme s'use,
Quand il est pauvre, à désirer, —
Non pas désirer, te dirais-je,

Non, — mais de travailler pour ce que l'on désire
— Et quand il possède cela : — le risquer.
Risquer ! c'est l'autre forme du bonheur; celle des riches...
C'est la mienne. —
Je suis si riche, Phèdre ! et si vivant...

SIMMIAS

Si ton bonheur était une amitié
Tu ne parlerais pas de le jouer, Candaule...
Mais une amitié, c'est là ce qui te manque encore.

LE ROI CANDAULE

Tu dis vrai; de combien de trésors, beau Simmias,
N'achèterais-je pas la tienne ?

Le cuisinier revient et ramène Gygès par la gauche.

LE CUISINIER

Roi, voici le pêcheur.

LE ROI CANDAULE
de la partie droite de la table où il s'est rassis.

Ah ! ah ! c'est toi, Gygès ?

GYGÈS

Oui, c'est moi Gygès, roi Candaule.

LE ROI CANDAULE

Gygès le pêcheur ?

GYGÈS

Oui, Gygès le pêcheur.

LE ROI CANDAULE

Gygès le pauvre ?

GYGÈS

Gygès le pauvre, roi Candaule.

ARCHÉLAUS

Il n'est guère éloquent.

SÉBAS

L'habitude du poisson. —

LE ROI CANDAULE

Paix, Sébas ! — Approche-toi, Gygès,
Pourquoi n'étais-tu pas au festin des cuisines ?

Gygès ne répond rien.

Qu'on lui donne une coupe. — Bois-tu du vin parfois ?

GYGÈS

Autant dire jamais.

LE ROI CANDAULE

Goûte cela.

Voyant qu'un serviteur va lui verser du vin ordinaire :

Non ! pas de celui-ci. — Verse-lui du meilleur.

PHARNACE

Hein ! c'est du bon, Gygès !

LE ROI CANDAULE

Paix, Pharnace !
Est-il vrai que tu sois si malheureux, Gygès ?

GYGÈS

Non, pas malheureux, — misérable.

LE ROI CANDAULE

Es-tu très pauvre ?

GYGÈS

J'ai ce qu'il me faut.

SYPHAX

Il n'est pas trop bête pour un pêcheur.

LE ROI CANDAULE

Qu'as-tu donc ?

GYGÈS

J'avais une petite maison;
Mais, en revenant de tes cuisines, roi,
Ma femme, qui s'était un peu soûlée chez toi,
En voulant attiser notre âtre
Pour chauffer ma soupe du soir,
A mis le feu à de la paille.
Et, je ne sais pas bien comment, —
La hutte étant en choses sèches, —
Tout a brûlé.

LE ROI CANDAULE

N'avais-tu rien d'autre, Gygès ?

GYGÈS

Si, j'avais mes filets.
Ils ont brûlé avec la hutte.

LE ROI CANDAULE

Eh quoi ! sur cette même terre, —
Comment, près d'un bonheur tel que le mien
Se pouvait une telle misère ?
Je voudrais voir ta femme, pauvre Gygès.

ARCHÉLAUS

Et moi aussi.

GYGÈS

La voir ? C'est facile, Candaule. Elle est non loin d'ici.
Je craignais de la laisser seule, comme elle est soûle,
Et l'ai prise avec moi jusqu'au palais.

Gygès sort.

SÉBAS

poussant le coude d'Archélaüs, à demi-voix.

Archélaüs ! — on va bien rire.
C'est elle — la goton ! —

ARCHÉLAUS

A Pharnace.

Je suis très excité.
Candaule a là vraiment une idée admirable !

A Sébas.

Est-elle belle au moins ?

SÉBAS

Bah ! que veux-tu que soit la femme d'un pêcheur ?

PHARNACE

Eh ! Eh ! mon cher, j'ai parfois vu des paysannes
Qui ne...

PHÈDRE

Voyant reparaître Gygès et sa femme ; celle-ci, ivre, est comme une sauvage, les cheveux sur le front, mal vêtue.

Oh ! roi, — ce que tu fais est dangereux.

GYGÈS

la montrant.

Voilà. Messieurs, la femme de Gygès.

ARCHÉLAUS

Hé ! Hé !

LE ROI CANDAULE

Elle s'appelle ?

GYGÈS

Je l'appelle Trydo.

SÉBAS

Ah ! Ah ! si j'avais su ! — Trydo ! Trydo !

LE ROI CANDAULE

Paix donc, Messieurs !
Laissez-moi parler doucement à cet homme.
— Alors — maintenant, pauvre Gygès, tu n'as plus rien ?

GYGÈS

Il vaut mieux, pour moi, n'avoir que peu
Mais l'avoir seul.

SÉBAS

s'esclaffe. — A Archélaüs.

Écoute-le ! —

GYGÈS

Je n'avais, avant, que quatre choses,
Je n'en ai plus que deux.
On tient mieux dans sa main deux choses
Que quatre.

LE ROI CANDAULE

Et quelles sont ces deux, brave Gygès ? —

GYGÈS

L'une est ma femme.

SÉBAS

n'y tenant plus.

Ah ! Ah ! mon doux Gygès, pour celle-ci
Tu peux être bien sûr que tu ne l'as pas tout seul.

LE ROI CANDAULE

indigné.

Sébas ! —

SÉBAS

Non ! mais il ne faudrait pourtant pas que cette ordure
S'en vienne comme ça faire le fier devant moi,
Et prétendre qu'il est le seul à toucher cette femme...

LE ROI CANDAULE

Sébas !

SÉBAS

Quand, pendant qu'il pêchait son poisson jaune,

Archélaüs se tord.

Hier, dans la cuisine... hein, Trydo ?...

NYSSIA

à Candaule.

Mais, Seigneur, c'est affreux...

LE ROI CANDAULE

Tenez-vous, Nyssia.
Je ne souffrirai pas qu'on insulte cet homme.

GYGÈS

Merci, Candaule. — Et toi, Monsieur,
Dont je ne connais même pas le nom —
Et je me soucie peu, certes, de le savoir, —
Tu peux beaucoup sur moi; moi sur toi, rien.
Mais je peux tout sur cette femme.
Elle est à moi, te dis-je.

Il a pris un couteau sur la table et l'en frappe.

Elle est à moi. — Elle est à moi.

Agitation.

LE ROI CANDAULE

Empêchez-le.

NICOMÈDE

Archélaüs ! Sébas ! empêchez-le, voyons.

Sébas, qui s'est levé, se prend les pieds dans sa robe et, complètement ivre, roule sous la table.

Nyssia se lève et veut sortir ; Nicomède tente de la retenir.

PHARNACE

Ah ! cet homme est abominable !...

LE ROI CANDAULE

Non, Pharnace, admirable plutôt !
Et plus noble que toi, Sébas. — Sébas ! —
Où donc est-il ?

NICOMÈDE

Il a fui sous la table.

LE ROI CANDAULE

Laisse-le donc, Pharnace, — il est mieux là qu'ailleurs.

Nyssia sort.

Nyssia ! vous partez ?

Gygès, après être resté un instant près de sa femme morte, veut s'écarter.

Reste. Reste, Gygès.
Gygès ! ! —

GYGÈS

Non, Sire.

LE ROI CANDAULE

Gygès !

GYGÈS

Non. —
Je n'ai plus maintenant qu'une chose sur la terre. —
Mais celle-là, nul ne pourra me l'enlever. —

LE ROI CANDAULE

Quoi donc ?

GYGÈS

C'est ma misère.

LE ROI CANDAULE

Si, Gygès; et celui qui te l'enlèvera
C'est ton maître; c'est moi.

GYGÈS

Je ne suis pas ton serviteur, ô roi.

LE ROI CANDAULE

Bien dit; vous l'entendez, Philèbe et Phèdre ?
Non, tu n'es pas mon serviteur, brave Gygès !
Et moi je ne suis pas ton maître,
Mais ton ami. —

Aux serviteurs.

Qu'on prépare au palais une chambre pour lui. —
Ah ! levez-vous, Messieurs ! Je pense qu'après cela
Vous n'allez pas encore boire...

ACTE II

La scène représente une chambre du Palais, ouverte sur la gauche, et terminée par une sorte de terrasse où sont des musiciens. Candaule et Gygès sont encore attablés devant les restes d'un souper. Ils sont presque étendus sur des sièges bas. Gygès est splendidement vêtu. Des musiciens achèvent une symphonie.

SCÈNE I

LE ROI CANDAULE

Cette musique à présent m'importune.
Cessez ! Gygès a vu ce que vous pouviez faire.
Toute émotion n'a d'exquis que sa surprise;
Notre joie est pareille à l'eau mobile des rivières
Qui ne doit sa fraîcheur qu'à sa constante fugacité.

Aux musiciens.

Allez charmer mes invités sur les terrasses.
Excusez-moi près d'eux de ne point leur paraître ce soir,
Je reste avec Gygès;
Et, si je les rejoins, ce ne sera que tard dans la nuit.
Allez ! Que votre musique légère
Sache écarter d'eux le sommeil.

Les musiciens se retirent.

Desservez cette table.

Les serviteurs s'empressent.

Laissez ce vin sucré :
Gygès peut-être en boira-t-il encore...
Tends ta coupe, Gygès. — Il vient de Chypre. —
L'aimes-tu ?

Aux serviteurs qui ont desservi la table :

Apportez-nous bientôt des lampes. — Le soir se ferme.
Allez !

Les serviteurs sortent. Candaule s'approche de Gygès.

Ami Gygès ! ainsi, lorsque la mer était contraire,
Tu devais te coucher sans souper.

GYGÈS

Oui, Candaule. Il y a sur tes terres plus d'un pauvre
Qui se couche plus d'un soir sans souper.

LE ROI CANDAULE

J'aurais voulu savoir cela plus tôt.

GYGÈS

Pourquoi faire ?

LE ROI CANDAULE

Pour m'en inquiéter, peut-être.

GYGÈS

Pour gâter ton bonheur ?...

LE ROI CANDAULE

Mon bonheur eût vaincu la misère, au contraire...
Je croyais mon bonheur si grand, si rayonnant
Que rien de pauvre près de lui ne fût possible.

GYGÈS

Ce que tu fais pour moi, tu l'eusses fait sans me connaître, donc ?

LE ROI CANDAULE

Même sans te connaître; oui, vraiment.

GYGÈS

se détourne tristement.

Tu vois bien, roi, que l'amitié n'est pas possible ?

LE ROI CANDAULE

O Gygès, pourquoi donc ?

GYGÈS

Ce que tu fais pour moi, tu le fais par pitié.
On n'a pas d'amitié, on a de la pitié pour un pauvre.

LE ROI CANDAULE

Pauvre ! — tu ne l'es plus. Lève-toi ! Lève-toi !
Regarde-toi, Gygès ! ta robe est pourtant bien changée.
O splendide Gygès ! qui donc aurait pitié de toi maintenant !

Gygès s'est levé ; il regarde sa robe splendide, mais semble soucieux et se détourne de Candaule.

LE ROI CANDAULE

Prends ce collier...

Il détache un de ses colliers et veut le passer au col de Gygès.

Je veux.

Gygès, qui a maintenant le collier, s'est rassis ; Candaule, avec insistance, près de lui :

Tu me crois riche ?

GYGÈS

Oui.

LE ROI CANDAULE

Très riche ?

GYGÈS

Très riche, oui.

LE ROI CANDAULE

Mais encore, dis-moi... de combien ?

GYGÈS

Je sais qu'aussi loin que mon regard peut s'étendre,
Ton royaume s'étend vers l'horizon.

LE ROI CANDAULE

O Gygès ! il dépasse beaucoup l'horizon.

GYGÈS

On dit que sur la mer tu as des îles.

LE ROI CANDAULE

Mes vaisseaux chargés en reviennent...
Ce n'est là qu'une faible partie de mes biens.
Imagines-tu ce qu'il y a d'or dans mes caves ?

GYGÈS

Presque autant qu'il en manque aux pauvres, je pense.

LE ROI CANDAULE

Ne parle pas des pauvres, Gygès,
Je peux les faire riches comme des rois
Sans même apercevoir une diminution dans ma fortune.
Demain nous visiterons mes palais.
Cher Gygès, ta hutte était étroite, n'est-ce pas ?

GYGÈS

Étroite et basse, oui, Candaule.

LE ROI CANDAULE

Des bijoux, tu crois que j'en ai ?

GYGÈS

Tu m'en as montré de très beaux.

LE ROI CANDAULE

Mais j'en ai de plus beaux encore; tu verras.
Qu'est-ce que tu buvais d'ordinaire ?

GYGÈS

De l'eau.

LE ROI CANDAULE

Ce vin te plaît-il ?

GYGÈS

Je m'y fais.

LE ROI CANDAULE

J'en ai de meilleur.

GYGÈS

retirant sa tête de ses mains.

Roi Candaule, pourquoi tiens-tu tant
A ce que je connaisse ta fortune ?

LE ROI CANDAULE

Pour que te réjouisse l'amitié
Qui te fait profiter de ces biens.

GYGÈS

Je pensais que l'amitié que tu voulais
N'était pas celle de tes biens, mais de toi-même...

LE ROI CANDAULE

Laisse ton ironie, Gygès,
Et ne résiste plus au bonheur.
Qu'importe que l'un donne et que l'autre reçoive,
Où deux jouissent ensemble des mêmes biens.

Écoute : l'inquiétude m'habitera
Tant que tu ne connaîtras pas
Dans toute sa complication, ma fortune.

GYGÈS

Roi, tu possèdes bien des choses
Dont le nom même n'est rien pour moi.
A quoi sert que tu me les nommes ?
Leur goût ne s'imagine point.

LE ROI CANDAULE

Gygès, je veux te faire goûter au bonheur.

GYGÈS

Ce qu'on ne peut avoir, mieux vaut n'y point songer.

LE ROI CANDAULE

Mais puisque je te donnerai tout cela, — tout cela...
O Gygès ! trop longtemps malheureux, Gygès !
Je veux que ton plaisir aujourd'hui
Soit plus grand que ta peine était grande.

Les serviteurs apportent des flambeaux, puis se retirent. Silence.

LE ROI CANDAULE

A quoi songe mon ami Gygès ?...
A cette heure du soir, que faisait-il hier ?
Fatigué par la vague amère,
Triste pêcheur...

GYGÈS

interrompant.

Il regagnait sa hutte où l'attendait Trydo.

LE ROI CANDAULE

Trydo, — c'est vrai. — Tu regrettes Trydo ?
Pauvre Gygès ! Assieds-toi près de moi.
Réponds-moi. — Tu l'aimais ?

Gygès se tait toujours.

O Gygès ! n'aurais-tu pour moi
Qu'une amitié sans confiance !
— Oh ! mon ami Gygès... réponds-moi; parle-moi.
Tu l'aimais ? – dis ?...

GYGÈS

se prend la tête dans les mains et sanglote.

Les nuits d'hiver, elle était chaude dans mon lit...
Je lui disais : Trydo; elle répondait : Maître. —
Moi, je croyais qu'elle m'aimait, j'étais heureux.

LE ROI CANDAULE

Pauvre Gygès !

Candaule, gêné, s'est levé ; soucieux, il marche à grands pas dans le fond de la salle ; à mi-voix :

Que me proposes-tu, — inquiète pensée ?...

Il éteint résolument quelques-uns des flambeaux, puis, debout toujours, il se tourne vers Gygès :

Gygès, — sais-tu pourquoi j'avais commencé de t'aimer ?
— Toi seul avais compris la beauté de la reine...
Pauvre Gygès ! avant de l'avoir vue,
Tu pouvais croire que ta femme était belle...
Mais je t'ai vu soudain qui voyais Nyssia,
Et aussitôt Trydo ne t'a plus paru belle.

Il se rapproche de Gygès.

Gygès, c'est pour cela que tu l'as tuée, n'est-ce pas ?

GYGÈS

O roi ! comment peux-tu penser cela ?

LE ROI CANDAULE

Hein ! suis-je pas habile à te saisir ?

GYGÈS

Aussi vrai que je crois en Dieu, cela n'est pas.

LE ROI CANDAULE

se remettant à marcher.

Tu crois à Dieu ?

GYGÈS

Oui, certes.

LE ROI CANDAULE

Moi pas beaucoup. — Simple toi-même,
Tu n'imagines que des choses simples,
Mais moi...

A demi-voix :

Plus haut, parle plus haut, ma plus jeune pensée !
Où veux-tu me mener ? admirable Candaule !

Il marche et éteint encore un flambeau, puis tourné vers Gygès :

Alors vraiment, c'est parce que...
Cela te gênait donc beaucoup de savoir
Que ta femme ne t'appartenait pas à toi tout seul ?

GYGÈS

C'est pour cela que je l'ai tuée —
Et parce que je ne pouvais tuer l'autre.

LE ROI CANDAULE

Noble Gygès !... C'est curieux...
Faut-il donc posséder si peu de choses,
Pour désirer les posséder si seul ? —
... Mais — si l'autre eût été ton ami ?

GYGÈS

O roi ! Comment un ami songerait-il à me tromper ?

LE ROI CANDAULE

Oui... mais, s'il eût fait cela sans te tromper ?

GYGÈS

Je ne te comprends plus, roi Candaule.

LE ROI CANDAULE

N'importe... Alors tu n'as pas vu la reine ?

GYGÈS

Un peu, si; mais je ne l'ai pas regardée.

LE ROI CANDAULE

Alors c'est que tu ne l'as pas vue...
On ne peut pas ne pas la regarder quand on la voit.

Plus bas, à Gygès :

Elle le sait; elle ne veut plus qu'on la voie. — Elle m'a dit :
Cette première fois que j'ai paru soit la dernière.

Il se rapproche de Gygès, et, plus bas encore :

Gygès... Tu voudrais voir la reine ?

GYGÈS

comme excédé, se lève ; il feint de n'avoir pas entendu.

A présent, je suis fatigué, laisse-moi. —

LE ROI CANDAULE

le retenant par son vêtement.

Gygès... désires-tu voir la reine ?

GYGÈS

se dégageant.

Non.

LE ROI CANDAULE

Pourquoi ? —
Gygès, — je veux te montrer Nyssia.

GYGÈS

violemment, tourné vers Candaule.

Je ne la veux point voir, moi.

LE ROI CANDAULE

A demi-voix.

Ah ! si tu l'avais vue !...

GYGÈS

Tu ne l'aimes donc pas ?

LE ROI CANDAULE

Oh ! mais plus que moi-même !
Aussi ne faudrait-il pas qu'elle sache...
Et elle m'aime tant !...
Ceci te dira sa beauté. —
Mais, sache-le tout bas :

Il se penche à l'oreille de Gygès.

Jamais, jamais, je n'ai désiré d'autres femmes.
Son visage n'est rien... Si tu savais, Gygès ! —
Et sa tendresse ! — Et si tu l'entendais alors...
Je souffre quand j'entends louer une autre femme
Et me dis : c'est parce qu'ils ne la connaissent pas.
— Gygès... veux-tu connaître Nyssia ? —

GYGÈS

Quoi ! ? Tu veux m'éprouver ? — Je ne te comprends pas.

LE ROI CANDAULE

Tant pis... Laissons cela...
Ce collier que j'ai mis à ton cou
Tous mes serviteurs le connaissent;
Chacun d'eux obéit à celui qui le porte;
C'est le collier du roi; je te le donne.
— De mon amitié tu doutes encore ?

GYGÈS

Tant que ce sera toi qui donneras toujours,
Oui... Laisse-moi m'en aller, à présent; j'ai sommeil.

LE ROI CANDAULE

un peu irrité.

Tu dormiras plus tard ! — Reste, Gygès : — Écoute : —
Tu m'as aussi donné, toi, quelque chose...

GYGÈS

Et quoi donc ? —

LE ROI CANDAULE

Assieds-toi; voyons !... Reste un peu.

Gygès se rassied à demi.

Tu vois cette bague ?
Hier encore je n'en faisais pas très grand cas;
Mais c'est que je ne connaissais pas sa valeur.
Pourtant deux mots gravés derrière le chaton
M'inquiétaient ainsi que son étrange provenance.
Gygès, elle était cachée
Dans la chair du poisson que tu pêchas hier.
En voulant le manger, l'un de nous la trouva,
Me la tendit; mais moi, surpris, troublé,
Je jurai de ne la passer à mon doigt
Pas avant d'avoir pu parler au pêcheur
Grâce à qui ce poisson se trouvait sur ma table.
— C'est alors que tu vins. Nous parlâmes;
Et la sanglante fin de ce repas
Fit que je ne pensai plus à la bague.
Mais, la retrouvant ce matin,
— J'étais en société des seigneurs, mes convives, —
Presque sans y penser je la mis à mon doigt.
Aussitôt : « Où donc a fui Candaule ? » dit l'un d'eux.
« Où donc est-il ? — Il est parti. Il est parti... » dirent-ils tous.
Pourtant, je n'avais pas bougé.
Moi, je les voyais, là,
Près de moi, tout près, comme je suis de toi...
Eux ne me voyaient plus...
Ainsi surpris, ravi, plein d'âme et de bonheur,
Je compris que l'anneau me rendait invisible...

J'eus la force de ne rien dire,
Et doucement je m'esquivai du milieu d'eux.
Et je pensai déjà : cette bague
C'est à Gygès, à mon ami, que je la dois;
Je la lui montrerai dès ce soir.
La voilà.

GYGÈS

Quoi ! je serais vraiment ton ami, cher Candaule ?

LE ROI CANDAULE

Vois... Regarde-moi bien.

Très ostensiblement, il passe la bague à son doigt.

GYGÈS

Oh !... Comme un grain de sel, tu te fonds. —
L'air se ferme sur toi... tu disparais... Candaule !
Es-tu toujours ? — Où donc es-tu ?... Candaule...

Ostensiblement Candaule a retiré l'anneau. Il est complètement inutile, par quelque artifice que ce soit, que Candaule disparaisse aux yeux des spectateurs, les gestes de Gygès suffisant à indiquer que Gygès ne le voit plus. Dès que Candaule a retiré sa bague, Gygès, se jetant à ses pieds, montre qu'il le voit de nouveau.

Ah ! Mes yeux !... Le voilà ! —
Tu disparais et tu reparais comme un dieu, roi Candaule.

LE ROI CANDAULE

Non comme un dieu, Gygès,
Mais comme tu vas faire toi-même,
Si tu mets cette bague à ton doigt...
Tiens ! — mets-la. —

Gygès, craintif, regarde la bague, puis ose la passer à son doigt.

Prodige ! — Un songe, aux yeux du dormeur qui s'éveille,
N'est pas plus prompt à fuir...
Miraculeux anneau, disparu du regard

Avec celui que tu fais disparaître,
Protège le bonheur de mon ami Gygès et cache-le !
Cache-toi bien, Gygès !... Chut ! ! — J'entends Nyssia ! —

Tourné au hasard vers la place où il avait laissé Gygès, et qui est vide, car Gygès, comme rempli d'effroi, s'est reculé :

Ne parais plus, Gygès ! — Tiens ferme cette bague à ton doigt !
Pas un mot ! pas un bruit !
Sois invisible comme l'air, ô transparence !

Il éteint encore un flambeau. La salle est maintenant peu éclairée.

Est-ce vous, Nyssia ?

NYSSIA

du dehors.

— Seigneur ? —

LE ROI CANDAULE

Venez-vous ?

NYSSIA

lentement.

Cette nuit est si belle !... Candaule, venez voir !
Quelle douceur dehors ! —

LE ROI CANDAULE

Entendant ces paroles, reste comme tremblant de triste tendresse... C'est à part lui, et comme sanglotant, qu'il dit :

Nyssia ? mon amour ! — Nyssia bien-aimée !
Soutiens-toi ! Soutiens-toi, chancelante pensée !...
Vite ! du vin ! En reste-t-il encore assez ? Je faiblissais.

Il boit, — puis au hasard, dans le vide :

Cache-toi bien ! Je fais une chose insensée...

SCÈNE II

Nyssia s'approche un peu, mais pourtant reste dans la partie de la chambre qui forme terrasse et qui n'est éclairée que par la lune ; à présent un seul flambeau éclaire faiblement l'intérieur de la chambre. Instinctivement, bien qu'invisible pour elle, Gygès a frémi en voyant s'avancer Nyssia ; il se recule à gauche et, durant toute la scène, reste à moitié dissimulé. Candaule s'est approché de Nyssia.

NYSSIA

Voici déjà longtemps que je serais venue,
Mais je croyais que vous n'étiez pas seul;
Il me semblait de loin vous entendre parler.

LE ROI CANDAULE

Je récitais les vers de Syphax à voix haute.

NYSSIA

Pourquoi les avez-vous laissés ce soir, vos invités ?

LE ROI CANDAULE

Ils me lassaient un peu.

NYSSIA

Depuis qu'ils sont ici, je puis vous voir à peine...
Vous ne savez plus être seul.
— N'aimez-vous plus la solitude ?

LE ROI CANDAULE

Non.

NYSSIA

Et vous vous sentez seul, avec moi ?

LE ROI CANDAULE

Oh ! Nyssia !

NYSSIA

Écoutez ! — Vos musiciens que l'on entend sur la terrasse...
Pourquoi les avoir renvoyés là-bas ?

LE ROI CANDAULE

Mais, pour être seul avec vous, mon amie...

NYSSIA

De loin, ainsi, leur musique est charmante;
Au gré du vent du soir elle s'approche ou disparaît.
...Oyez ! on n'entend plus à présent que le silence.
Que ces nuits et ces jours sans vous m'ont paru longs !

LE ROI CANDAULE

A moi de même. — Je suis las
Des propos, des chants et des rires
Et n'attends point leur fin pour revenir à vous.

NYSSIA

Dites-vous que, pendant que vous fuyez, mon amour jeûne
Et que je souffre à ne plus être seule à toi.
Vous m'avez tant accoutumée à être heureuse !
Cher amoureux ami qui fîtes tant pour moi...

LE ROI CANDAULE

Ma Nyssia ! pour toi je ferai davantage. —
Davantage toujours — toujours plus amoureux.
Je m'étonne parfois
De savoir inventer si peu pour te plaire.
Ah ! tout ce qui s'est fait d'amoureux sur la terre,
Je voudrais que cela fût inventé par moi.
Hélas ! Que puis-je faire ?...

NYSSIA

Cher Candaule, m'aimer. —

LE ROI CANDAULE

Nyssia, je t'adore.
Viens ! rentrons, — tu pourrais prendre froid.

Il détache des épaules de Nyssia le manteau royal.

NYSSIA

comme s'abandonnant.

Soufflez cette lumière.

LE ROI CANDAULE

retenant le geste qu'elle fait vers le flambeau.

Laisse. — Je veux te voir.

NYSSIA

Vos regards vont me faire croire
Que vous n'aimez en moi que ma beauté.

Elle rit et veut éteindre elle-même le flambeau.

LE ROI CANDAULE

s'irritant.

Laisse ! — Laisse, te dis-je.

NYSSIA

comme jouant.

Alors je veux une promesse.

LE ROI CANDAULE

comme acceptant le jeu :

Je promets...

NYSSIA

Quoi ?

LE ROI CANDAULE

défaisant un vêtement de Nyssia et tourné vers Gygès mystérieusement, semble ne pas faire attention à ce qu'il dit.

N'importe — J'ai promis ! — Tout ce que tu veux !
Quoi ? —

NYSSIA

laissant tomber une première robe.

Que plus jamais tu ne relèveras mon voile
Devant d'autres yeux que les tiens.

Candaule angoissé chancelle.

Qu'as-tu ?

LE ROI CANDAULE

s'est assis, comme étourdi.

Je ne sais quoi. — Donne-moi, je te prie,
Un peu de vin de cette cruche... Ce n'est rien.

Nyssia s'est écartée pour lui donner à boire.

Oh ! oh ! oh ! oh ! Qu'est-ce que je m'en vais oser faire ? —
— Je ne peux plus....

Il serre les poings.

Candaule, tu faiblis !
Qui donc ferait jamais cela, si ce n'est toi ?
Courage !

NYSSIA

lui tendant à boire.

Vous sentez-vous mieux, mon Seigneur ?

LE ROI CANDAULE

Oui, oui; merci. Je me sens mieux.

Il boit.

NYSSIA

sur un ton différent.

Je n'aime pas Philèbe; il est hardi.

LE ROI CANDAULE

Et Phèdre, — te plaît-il ?

NYSSIA

Je ne le vois plus bien. Quel était-il ?

LE ROI CANDAULE

N'importe. — Et Nicomède ?

NYSSIA

Il m'ennuie. —
Va ! ne parlons plus d'eux. — J'ai sommeil.

Cependant elle s'est peu à peu dévêtue. Elle arrange sa coiffure ; puis s'assied sur le lit qui est au fond de la pièce, pour enlever ses sandales.

LE ROI CANDAULE

agenouillé.

Laisse-moi t'enlever moi-même tes sandales.

Les cheveux de Nyssia se défont et ruissellent sur Candaule agenouillé.

J'aime quand tes cheveux se répandent sur moi.

NYSSIA

Et ce pauvre pêcheur... qu'est-il devenu ?
Dis, — réponds-moi ? —
Je pense que tu l'as guéri de sa misère...

LE ROI CANDAULE

gêné.

Chut ! Tais-toi.

NYSSIA

Pourquoi me taire ?
Crois-tu que je ne connaisse pas ta bonté ?

LE ROI CANDAULE

Nyssia !...

NYSSIA

Comment l'appelles-tu ? — Réponds.

LE ROI CANDAULE

Je ne sais pas.

NYSSIA

Le malheureux ! — Ce qu'il a fait était terrible ! —
Mais je le plains. —
Oh ! comment une femme peut-elle... ?
Il a bien fait de la tuer. —
Appartenir à deux... oh ! c'est horrible !

LE ROI CANDAULE

Parle donc plus bas, Nyssia.

NYSSIA

Plus bas ? Pourquoi ? —

LE ROI CANDAULE

Ces mots me sont pénibles.

NYSSIA

O pardon ! Je ne veux même plus y penser.
Oublions que jamais on put être infidèle...
Candaule, mon amour !

LE ROI CANDAULE

Nyssia bien-aimée !

NYSSIA

qui achève de s'apprêter pour la nuit.

Je ne peux dénouer cette boucle; défais-la. —

Une rumeur de chants lointains s'est élevée.

Entends-tu ces chants ?

LE ROI CANDAULE

Ce sont mes hôtes qui m'attendent,
Et trouvent que la nuit s'avance;
Je leur avais promis de les revoir ce soir.

NYSSIA

Oh ! si tu les laissais, dis ?

LE ROI CANDAULE

qui veut s'éloigner.

Un instant seulement. — Couche-toi, Nyssia,
Je reviens aussitôt... Couche-toi, mon amie...
Que tu es belle, Nyssia !

Nyssia s'est presque complètement dévêtue. Gygès, malgré lui, regarde et s'est avancé ; on sent qu'il lutte, et voudrait ne pas voir ; au moment où Nyssia va laisser tomber son dernier voile, il s'élance vers le flambeau qui reste et le jette à terre.

LE ROI CANDAULE

Gygès ! !...

NYSSIA

Très effrayée, ramène sur elle rideau de lit ou robe.

Oh ! Qu'y a-t-il ?

LE ROI CANDAULE

exalté et grisé par ce qu'il veut faire.

Rien; rien... Rassure-toi;
En passant, j'ai heurté le flambeau...
Dors. — Dors; je reviens vite.

Nyssia se couche.

VOIX DU DEHORS

Candaule ! roi Candaule ! On t'attend; on se lasse...

LE ROI CANDAULE

criant.

J'y vais.

Il se heurte à Gygès, qui veut sortir aussi, complètement affolé et le manteau ramené sur le visage.

LE ROI CANDAULE

A voix basse :

C'est toi, Gygès ? — C'est toi ?

GYGÈS

très bas à

Oui, c'est moi.

LE ROI CANDAULE

impérieux.

Reste !

S'en allant :

Et maintenant, que tout autour de moi soit heureux.

Il sort.

ACTE III

Même décor qu'au premier acte. Syphax, Nicomède et Pharnace s'entretiennent sur la droite.

SCÈNE I

SYPHAX

Et cet envoi, ne vous a-t-il pas l'air trop rajouté ?

Lisant.

« Moi, que m'importe l'échanson !
« Quand dans ma coupe il verse son
« Vin clair par-dessus mon épaule,
« Moi, sans regarder l'échanson,
« J'offre ma coupe au roi Candaule.
« Mais quand l'échanson c'est Candaule,
« J'offre ma coupe à l'échanson. »

NICOMÈDE

Oui, tes vers sont plaisants : — mais je ne vois pas bien en quoi
Ils s'adressent à Candaule plus qu'à n'importe qui d'autre ?

PHARNACE

Et moi, je ne vois pas en quoi cela peut te gêner.
Ce que nous louons en un homme, ce sont des
Qualités qui ne lui appartiennent pas en propre,
Ce que nous aimons en Candaule, c'est sa richesse...
Et sa générosité, qui nous propose d'en jouir.

S'il n'avait pas de générosité, nous ne pourrions pas jouir de sa richesse.

Les autres se récrient.

Mais s'il n'avait pas de richesse, nous ne jouirions pas de sa générosité.

Nicomède rit.

SYPHAX

Et ce ne serait pas Candaule que je louerais.

NICOMÈDE

se redisant les vers de Syphax.

« Mais quand l'échanson c'est Candaule,
« J'offre ma coupe à l'échanson. »
N'importe ! moi, si j'étais bouteille,
Je voudrais pouvoir remercier Candaule,
De réjouir par moi tant de gens à la fois.

Phèdre et Simmias sont depuis quelques instants entrés par le fond ; ils restent un peu à l'écart des autres.

PHÈDRE

Si la bouteille pouvait parler et dire
Je préfère être bue par Nicomède que par Candaule :
Il goûte mieux...
Peut-être Candaule serait-il moins pressé
De la faire couler dans ton verre

PHARNACE

Mon cher Phèdre, il n'y a que le mauvais vin qui nous dise :
Je préférerais être bu par un autre.
Le bon vin m'a toujours dit à moi : ...

SYPHAX

l'interrompant et le tirant par son manteau.

Épargne ton esprit. — Allons lire mes vers,
Avant que le banquet..., il n'est que peu de temps encore.
Venez-vous, Phèdre et Simmias ?

PHÈDRE

Non; vos vers paraîtront meilleurs sans nous;
Vous croirez exprimer un sentiment plus personnel
A n'être rien que trois à l'exprimer.

NICOMÈDE

Mais je n'exprime rien, moi, pardon; j'accompagne.

PHÈDRE

Nous n'accompagnons pas.

Les autres s'éloignent par la gauche. Phèdre et Simmias se rapprochent.

Laissons-les, Simmias. — Notre place n'est pas auprès d'eux.

SIMMIAS

Non plus qu'en ce palais, dis, Phèdre ?

PHÈDRE

Tu dis vrai; tu dis vrai. Hélas ! nous partirons.

SIMMIAS

Nous quitterions Candaule ?

PHÈDRE

J'avais pour lui l'affection la plus vive, et l'estimais;
Mais depuis hier il se tait; il s'enferme; il semble nous fuir.
Ah ! Simmias, qu'y peut notre conseil ?

SIMMIAS

Mais penses-tu partir ainsi sans le revoir ?

PHÈDRE

Non, j'attends qu'il soit seul pour une dernière fois lui parler.

Sébas et Archélaüs sont entrés par la droite, ils examinent les apprêts du festin.

Adieu, Sébas, Archélaüs ! Buvez, mangez; jouissez de tout ici.

SÉBAS ET ARCHÉLAUS

Quoi ! — Vous partez ?

PHÈDRE

Adieu !

ARCHÉLAUS

Vous avez tort.

SÉBAS

Voyez, pour un nouveau festin déjà la table est mise.

PHÈDRE

Nous vous laisserons plus à manger. — Viens, ami.

Phèdre et Simmias sortent par la gauche. Sébas et Archélaüs se regardent, puis haussent les épaules.

ARCHÉLAUS

As-tu faim ?

SÉBAS

Oui.

ARCHÉLAUS

Déjà ?

SÉBAS

Lamentablement.

Archélaüs, j'engraisse.

ARCHÉLAUS

Mange moins.

SÉBAS

Fi ! je pourrais maigrir !

ARCHÉLAUS

Tu pourrais manger plus après.

SÉBAS

Crois-tu ? — Tu dois avoir raison, ma foi.
Je remets cette figue.
Oui, je pourrai manger davantage à midi.

Philèbe entre très rapidement par la droite.

PHILÈBE

Avez-vous vu Pharnace et Syphax ?

ARCHÉLAUS

Ils étaient...

SÉBAS

interrompant.

Les voici.

Rentrent Nicomède, Syphax et Pharnace. Philèbe s'est assis sur un banc près du festin, les mains sur les hanches, comme essoufflé.

NICOMÈDE

As-tu vu Candaule, Philèbe ? — Nous le cherchons partout.

PHILÈBE

Je le quitte à l'instant.

SYPHAX

Où donc est-il ?

PHILÈBE

Partout !
Partout et nulle part; il fuit; il rôde; il erre...
Ah ! mes amis ! — Laissez-moi rire ! —
Ah ! l'admirable histoire, ah ! ah !...

Comme essoufflé d'avoir trop ri.

PERSÉPHONE

Eh quoi, j'échapperais à l'affre souterraine ?
Mon sourire emplirait les prés ? Je serais reine ?

LE CHŒUR

Du terrestre printemps et non plus des Enfers.

PERSÉPHONE

Demeter tu m'attends et tes bras sont ouverts
Pour accueillir enfin ta fille renaissante
Au plein soleil qui fait les ombres ravissantes.
Venez ! Venez ! Forçons les portes du trépas.
Non, le sombre Pluton ne nous retiendra pas.
Nous reverrons bientôt, agités par les vents,
Les branchages aux délicats balancements.
O mon terrestre époux, radieux Triptolème
Qui m'appelle, j'accours ! Je t'appartiens. Je t'aime.

Perséphone s'est dirigée vers le fond de la scène qui s'illumine, tandis que le devant de la scène s'obscurcit.

RIDEAU

TROISIÈME TABLEAU

EUMOLPE

durant le changement de scène.

C'est ainsi, nous raconte Homère,
Que l'effort de Démophoon
Rendit Perséphone à sa mère
Et à la terre son printemps.

Au fond, une colline que domine un temple dorique. Au premier plan, sur la gauche, un tumulus surmonté de chênes verts, et sur le flanc duquel, vue de biais par le spectateur, l'entrée d'un tombeau, fermée d'abord par de lourds vantaux de pierre à la manière des tombes étrusques. Devant ce porche funèbre se tient le génie de la mort, une torche éteinte à la main.

Cependant sur la colline
Qui domine
Le présent et l'avenir
Les Grecs ont construit un temple
Pour Demeter qui contemple
Un peuple heureux accourir.
Triptolème est auprès d'elle
Dont la faucille reluit,
Et fidèle
Le chœur des Nymphes les suit.

Un chœur d'adolescents monte à la rencontre du chœur des Nymphes.

LE CHŒUR DES NYMPHES

Venez à nous, enfants des hommes.

PHARNACE ET SÉBAS

Que veux-tu dire ?

PHILÈBE

Vous savez, cet anneau, qui faillit faire étrangler Sébas...

ARCHÉLAUS

Pardon ! C'est moi, qu'il faillit faire étrangler.

PHILÈBE

Bien. Peu m'importe.

ARCHÉLAUS

Mais il m'importe à moi beaucoup.

PHILÈBE

Tant pis ! — Laisse-moi raconter.
Tu te souviens, Pharnace,
Des mots grecs que tes yeux y trouvèrent écrits ?

SÉBAS

Pardon ! Pardon ! C'est Phèdre qui les vit.

PHILÈBE

Ne m'interrompez pas...

NICOMÈDE, PHARNACE ET SYPHAX

Va donc ! nous t'écoutons.

PHILÈBE

Je ne sais pas comment il se fit que ce soir
Le roi, d'abord inquiété par les deux mots gravés,
Put oublier l'anneau mystérieux qui les portait.
Je crois que l'arrivée de Gygès le pêcheur en fut cause.
Ah ! mes amis ! Si vous saviez la suite ! — Elle est si drôle...

LES AUTRES

Raconte, — allons !

PHILÈBE

Je ne sais pas comment la raconter.

NICOMÈDE ET PHARNACE

Bah ! Raconte toujours.

PHILÈBE

secoué par le rire.

Non... mais si vous aviez pu voir le roi Candaule !

SYPHAX

Que fait-il donc ?

PHILÈBE

Il cherche.

SYPHAX ET PHARNACE

Il cherche quoi ?

PHILÈBE

criant.

L'anneau.
Écoutez. Écoutez... c'est l'aventure la plus folle.

Tous les autres se sont groupés autour de Philèbe, qui reste toujours assis sur le banc.

Il paraît donc qu'hier matin,
Pourquoi ? je n'en sais rien;
Comment ? je ne sais pas;
Candaule enfin passa cette bague à son doigt.
Il était avec nous. Vous souvient-il, soudain,
Que, ne le voyant plus, nous le cherchâmes ?

ARCHÉLAUS

Oui. Pourquoi donc était-il parti ?

PHILÈBE

Il n'était pas parti.

PHARNACE ET NICOMÈDE

impatientés.

Raconte. Explique-toi.

PHILÈBE

Il paraît que l'anneau... Vous ne me croirez pas.

LES AUTRES

Mais raconte toujours.

PHILÈBE

Et c'était là le sens des deux mots grecs...

Très sérieux.

On ne voit plus qui met cette bague à son doigt.

NICOMÈDE

Que veux-tu dire là ?

PHILÈBE

L'anneau rend celui qui le porte invisible.

LES AUTRES

L'histoire est bien jolie... Ah ! Ah !

PHILÈBE

Attendez donc la fin !
Ce n'est pas là le plaisant de l'histoire !
— Candaule fort surpris ne dit rien :
Et d'abord — c'est lui qui me l'a dit, du moins —
Osant à peine y croire,
Désire s'assurer du pouvoir de l'anneau sur quelqu'un.
Gygès se trouvait là; sans donc chercher plus
Il lui passe l'anneau; Gygès le met... Plus rien ! —

SÉBAS ET ARCHÉLAUS

Comment plus rien ?

PHILÈBE

Plus rien.
Gygès a-t-il compris sa soudaine puissance ?
Toujours est-il qu'il a pris la fuite en silence;
Gygès portant l'anneau, l'anneau cachant Gygès,
Disparu — disparu... Candaule peut chercher !
Gygès n'est pas si bête; il est partout caché.

Gygès est entré cependant par la droite et s'avançant lentement, vient, en sorte qu'à la fin du récit de Philèbe il est en face du conteur, et comme au milieu des seigneurs qui l'entourent ; Gygès reste tournant le dos au public.

Qui sait trouver sans voir est bien habile.
Candaule erre, criant : Avez-vous vu Gygès ?
Avez-vous vu ma bague ?...
Mais qui donc à présent les verrait ?
Candaule a bien trouvé son maître !
Où Gygès veut, partout, Gygès peut être.

LES AUTRES

Prodigieux ! Prodigieux ! ! —

PHILÈBE

Mais rien moins que délicieux; —
Car devant lui chacun de nous reste sans yeux.
Que peut quelqu'un contre quelqu'un qu'on ne voit pas ?
Que ferions-nous, Messieurs, si tout à coup sa voix
Venait nous avertir qu'il est là, — qu'il est là...
Écoutant nos propos, et tout prêt à nous appeler : imbéciles.

GYGÈS

A voix haute :

Imbéciles !

A la voix de Gygès, chacun des seigneurs s'enfuit où il peut. Dans son effroi, Archélaüs heurte un arbre, et croyant avoir heurté Gygès :

ARCHÉLAUS

Oh !... pardon...

La scène reste vide avec seulement Gygès.

SCÈNE II

GYGÈS

Sitôt seul, s'est laissé rouler à terre contre le banc où était assis Philèbe, comme écrasé de honte et de désespoir.

Mon anneau ! mon anneau !

Il le presse à ses lèvres.

Cache-moi ma pensée !...
Tu leur fais peur à tous, invisible Gygès.
Anneau ! que ne peux-tu me cacher à moi-même ?
Car Gygès a peur de Gygès.

Il se prend la tête dans les mains et sanglote.

Sous mes embrassements trop durs t'ai-je blessée ?
— Plein d'amour et d'effroi, j'ai fui; je l'ai laissée
Dormant encore et sur le bord du lit posée...
J'ai couru dans la nuit; j'ai fui comme un voleur,
Sur le gazon glacé, laver dans la rosée
La fièvre de mes mains, l'horreur de ma pensée,
La rougeur de mon front, le crime de mon cœur...
— J'entends venir... Où me cacher ? C'est elle !

Il reste à terre, appuyé un peu contre le banc.
Entrent Nyssia et Candaule.

SCÈNE III

NYSSIA

Appuyée contre Candaule. Ils vont s'asseoir tous deux sur le banc.

Eh quoi, Seigneur ! C'est là votre souci ?
Qu'avait donc cet anneau pour que sa perte à ce point vous tourmente ?
C'est là ce qui vous fit me quitter si tôt ce matin ?
Dès l'aube, tiède encore, éveillée à demi,
Mes mains sur le lit vous cherchèrent,
Hélas ! et ne trouvèrent qu'une place glacée. —
M'avez-vous pu quitter quand moi je vous aimais encore ?
Ah ! vous ne savez pas ce que vous gardait mon éveil !...
— Quand, après, je vous ai revu dans le jardin,
Vous n'étiez plus l'ardent amant de cette nuit, que je préfère. —
Vous semblez inquiet; — qu'avez-vous ? — vous fuyez ?
Seigneur, de cet anneau je vais être jalouse;
Il va vous occuper plus que moi, votre épouse.
Vous ne me dites rien ? Votre bouche est ingrate.
Qu'importe cet anneau ? Vous avez tant de biens !...
Vous qui donnez toujours, imaginez que simplement vous le donnâtes.

LE ROI CANDAULE

Ah ! je voudrais le revoir seulement.

NYSSIA

En attendant, chassez de votre front ces rides.
Ce matin est si beau ! — Voyez ! dans l'air limpide

Tout paraît amoureux comme nous, et riant...
De cette nuit, Seigneur, je me sens presque lasse.
Ah ! Seigneur, votre amour m'était plus beau que le jour.
Et cette nuit m'était...

LE ROI CANDAULE

interrompant.

Ne parlez plus de cette nuit, ma femme.

NYSSIA

Seigneur, je puis la taire,
Mais votre Nyssia s'en souvient tout entière,
Et se redit encore, un à un, vos baisers. —
Ah ! de toutes nos nuits, nuit d'amour la plus belle !—

LE ROI CANDAULE

La plus belle ! dis-tu, Nyssia, — la plus belle ?...

NYSSIA

Seigneur, — vous étonné-je ? qu'ai-je dit ? qu'avez-vous ?

LE ROI CANDAULE

La plus belle... pourquoi ?

NYSSIA

rougissant.

Fi ! Seigneur... vous vous amusez de mon trouble...
Pourquoi vous levez-vous ? — Vous partez ? Qu'avez-vous ?

LE ROI CANDAULE

A part.

Toi, Candaule, jaloux ! — Ah ! fi donc ! —
Mauvaise passion, tu te tairas.

Il fait le geste de se dompter.

Pardon...

Nyssia veut l'attirer sur le banc, saisit un pan de sa robe.

Non, — laissez-moi. —

Il se dégage, et à part :

La plus belle !... ah ! j'aimerais au moins savoir pourquoi...

La plus... Il faut absolument que je revoie Gygès.

A Nyssia, dont il s'est un peu écarté sur la gauche.

J'aperçois là-bas Phèdre...

Pardon; je suis de retour à l'instant.

Non ! ne me suivez pas. — Laissez-moi, Nyssia.

NYSSIA

Alors je vous attends ici... Revenez vite. —

Gygès, durant cette scène, s'est peu à peu relevé.

SCÈNE IV

GYGÈS

A demi-voix.

La plus belle des nuits !... Assez ! anneau, — assez !

Il arrache l'anneau de son doigt.

Quand j'en devrais mourir — il faut que je lui parle !

Il arrange ses vêtements défaits et s'approche.

Madame !

NYSSIA

surprise, rabaisse son voile.

Ah ! vous m'avez surprise ! —

Je n'entendais personne approcher.

GYGÈS

incliné vers elle.

Ah ! Madame...

NYSSIA

Que voulez-vous ?

GYGÈS

lui tend la bague.

Cet anneau que Candaule cherche, — le voici.

NYSSIA

Pourquoi, si vous saviez qu'il le cherche,
Ne pas l'avoir remis aussitôt à lui-même ?

GYGÈS

C'est à vous que je veux le remettre d'abord.

NYSSIA

Mais comment l'avez-vous, cet anneau ?

GYGÈS

Le roi me l'a donné.

NYSSIA

Et s'il vous l'a donné, pourquoi le cherche-t-il ?

GYGÈS

Non pour ravoir l'anneau, mais pour me revoir, moi.

NYSSIA

Je ne vous comprends pas... Mais qui donc êtes-vous?
Vous n'étiez pas, je crois, au festin l'autre soir.

GYGÈS

Si... mais je n'arrivai qu'à la fin du festin...
Je suis Gygès : — Vous souvient-il, Madame,
De Gygès, le pêcheur après lequel vous demandiez
Hier soir, disant à Candaule :
« Et ce pauvre pêcheur, — qu'est-il devenu ? »
Le voilà.

NYSSIA

Un peu déconcertée d'abord.

Sous ces riches habits, comment te reconnaître, pêcheur ?
— C'est la bonté du roi qui t'a donné cela ?

GYGÈS

Confusément.

Oui, reine; il m'a donné tout cela... tout cela —
Et l'anneau que voici.

Il s'incline encore et le lui tend.

NYSSIA

Je vais le lui remettre.

GYGÈS

De grâce... un mot encore, Madame... cet anneau...

La reine regarde la bague et va se la mettre au doigt.

Ah ! ne le passez pas à votre doigt !

NYSSIA

Pourquoi ?

GYGÈS

Anxieux à la pensée de ce qu'il va dire.

L'anneau...

NYSSIA

Parle, pêcheur. —

GYGÈS

Rend celui qui le porte... invisible.

NYSSIA

souriant.

Certes, alors c'est un anneau bien précieux, et je comprends
A présent pourquoi tant le recherchait Candaule.

GYGÈS

Aussi pourquoi peut-être il ne le trouvait plus.

NYSSIA

qui commence à s'inquiéter.

Tu te cachais, Gygès ?

GYGÈS

Il me cachait, Madame.

NYSSIA

Mais, dis... pourquoi le roi t'avait-il donné cet anneau ?

GYGÈS

Pour voir sans être vu.

NYSSIA

Et qu'est-ce que le roi
Pouvait ainsi vouloir montrer ?

GYGÈS

Tombant à genoux aux pieds de Nyssia.

Vous, Nyssia ! —

Il tend aussitôt un poignard vers elle, qu'elle prend instinctivement.

Frappez-moi ! Frappez-moi !... C'est moi qui, cette nuit...
C'est moi qui vous laissais ce matin endormie...
Ah ! j'aurais pu me taire et vous n'eussiez rien su,
Mais j'étais là lorsque vous dîtes
Que cette nuit d'amour fut de toutes les nuits...

NYSSIA

Dont la confusion augmente à chaque parole de Gygès et qui commence seulement à comprendre, jette un cri, et l'interrompt.

Candaule ! — Horreur ! Horreur ! Je croyais être aimée.

GYGÈS

qui se redresse un peu.

Mais vous l'étiez, Madame...

NYSSIA

emportée.

Tu dis ?

GYGÈS

tendrement.

Vous l'êtes, Nyssia.

NYSSIA

Comme prenant brusquement son parti à ces mots, lui mettant le poignard dans la main.

Va le frapper.

GYGÈS

hagard.

Qui ?... lui ?

NYSSIA

Va le frapper.

GYGÈS

Laisse tomber le poignard à terre.

Je ne peux pas.
Mon ami !...

NYSSIA

C'était bien mon époux ! Tue-le.

GYGÈS

Je ne peux pas... C'est lui qui m'a donné...

NYSSIA

C'est lui qui m'a trahie.

Elle déchire son voile.

Il revient. — L'un de vous deux doit mourir.
Vite... Reprends l'anneau... Frappe-le ! Frappe-le !

GYGÈS

éperdu.

Eh quoi ! Sans me montrer ?

NYSSIA

Pour moi tu t'étais bien caché !

GYGÈS

Il m'a donné l'anneau. —

NYSSIA

Exaspérée par cette résistance.

Oh ! mais il faut pourtant que l'un de vous deux soit jaloux !

Elle saisit Gygès et l'embrasse furieusement sur les lèvres.

Oh ! tu le frapperas, Gygès... oh ! tu le frapperas ! — L'anneau ! Mets donc l'anneau.

Elle le lui met au doigt.

Cache-toi ! — Le voici.

Candaule entre avec Phèdre ; il lui parle ; Nyssia et Gygès se reculent dans le fond de la scène.

SCÈNE V

LE ROI CANDAULE

à Phèdre, à demi-voix.

Non, Phèdre, si tu m'aimes
Reste encor jusqu'à ce banquet,
C'est le dernier, te dis-je; le dernier...
Ils n'auront pas encor fini de boire
Que je dirai : maintenant, laissez-moi;
Ce palais, ces festins
Me doivent maintenant appartenir à moi tout seul,
Et Nyssia...
Et Nyssia, tu sais : maintenant je l'enferme

Dans l'ombre, loin de tous, pour moi seul;
Comme un parfum subtil, indiscret, qui s'évente...
Laisse, n'en parlons plus à présent; la voici.
Tu seras au festin ? —

PHÈDRE

J'y serai.

LE ROI CANDAULE

Laisse-moi.

Phèdre sort.

LE ROI CANDAULE

A Nyssia.

Le banquet est tout prêt... Il est bientôt midi.
C'est l'heure où les seigneurs mes hôtes vont venir.
Nyssia, — jusqu'à votre chambre je vous accompagne.

Il s'approche d'elle, qui recule. Gygès est un peu derrière eux.

NYSSIA

Non. — J'assiste au banquet.

LE ROI CANDAULE

Quoi ? vous voulez ?

Il s'aperçoit du trouble de la reine.

Qu'avez-vous, Nyssia ?

NYSSIA

se recule encore et, tournée vers l'invisible :

Frappe! Frappe! Gygès! — Prenez garde, Candaule...

Anxieusement :

Frappe ! — mais frappe donc... Ah !

Gygès frappe Candaule au moment où celui-ci commence a s'inquiéter.

LE ROI CANDAULE

Tombé à terre, vers la gauche de la scène.

Quoi ! c'est toi, mon Gygès ! ?
Pourquoi m'as-tu frappé ? —

Je ne sentais en moi rien que de la bonté,
Nyssia !... Gygès, c'est aussi moi qui t'avais donné le couteau.
Enlève ton anneau...
Je voudrais te revoir.

Gygès hésite un instant, puis jette la bague loin de lui.

GYGÈS

Épouvanté et désolé, s'agenouille vers Candaule, et, penché vers lui :

Candaule ! mon ami...

Candaule meurt.

NYSSIA

le tirant par la robe.

Levez-vous ! roi Gygès !

GYGÈS

hagard.

Moi ! Gygès !... Roi !

NYSSIA

Vous êtes mon époux; je suis la reine.
Voici vos invités. Levez-vous ! — tenez-vous !

Elle enlève le diadème du turban de Candaule.

Mettez cette couronne. — Ah ! ce voile m'étouffe.

Elle l'arrache complètement.

LES SEIGNEURS

s'approchant un peu, — rumeur.

Candaule !
Oh !
C'est affreux.

SYPHAX

retenant Phèdre et lui montrant Gygès.

Chut. — Faites attention !...

NYSSIA

Royalement au bras de Gygès.

Chers Seigneurs, venez-vous ? Le banquet vous attend.
— Archélaüs ! — ce soir nous aurons des danseuses.

Phèdre sort, entraînant Simmias.

GYGÈS

qui s'est remis peu à peu.

Asseyez-vous, Messieurs.

Hostilement, vers Nyssia.

Ce visage si beau, Madame,
Je croyais qu'il devait rester voilé.

NYSSIA

méprisante.

Voilé pour vous, Gygès. Candaule a déchiré mon voile.

GYGÈS

Très brutalement lui ramène un pan de vêtement sur le visage.

Eh bien ! recousez-le.

SYPHAX

Au milieu de la rumeur que ce mouvement provoque.

Allons, Messieurs, buvons au bonheur de Gygès !

A Bernard Groethuysen

ŒDIPE

Drame en trois actes

1930

première édition : N. R. F. 1931

ŒDIPE a été représenté pour la première fois à Paris sur la scène du Théâtre de l'Avenue, le 18 février 1932. Mise en scène, décors et costumes de Georges PITOEFF.

Les principaux rôles étaient tenus par :

Georges PITOEFF	: Œdipe
Jean HORT	: Tirésias
H. GAULTIER	: Créon
Ludmilla PITOEFF	: Antigone
Nora SYLVÈRE	: Jocaste.

ACTE PREMIER

> Beaucoup de choses sont admirables; mais rien n'est plus admirable que l'homme.
>
> SOPHOCLE, Chœur d'*Antigone*.

ŒDIPE

Me voici tout présent, complet en cet instant de la durée éternelle; pareil à quelqu'un qui s'avancerait sur le devant d'un théâtre et qui dirait :

Je suis Œdipe. Quarante ans d'âge, vingt ans de règne. Par la force de mes poignets, j'atteins au sommet du bonheur. Enfant perdu, trouvé, sans état civil, sans papiers, je suis surtout heureux de ne devoir rien qu'à moi-même. Le bonheur ne me fut pas donné; je l'ai conquis. Aussi l'infatuation me guette; et c'est pour l'éviter que je m'étais d'abord demandé s'il n'y a pas de la prédestination dans mon cas. Par crainte de ce vertige d'orgueil qui fait chanceler certains capitaines, et non des moins illustres... Allons, allons ! Œdipe, ne t'embarque pas dans de trop longues phrases dont tu risques de ne pouvoir sortir. Dis simplement ce que tu as à dire et n'apporte pas à tes paroles ce gonflement que déjà tu prétends éviter dans ta vie. Tout est simple et tout vient à point. Sois simple toi-même et direct comme la flèche. Droit au but... Ceci me ramène à ce que je

disais tout à l'heure : Oui, si parfois je parviens à me croire lancé par les dieux, c'est pour en devenir plus modeste et reporter à eux le mérite de ma destinée. Car, dans mon cas précisément, c'est assez difficile de n'être pas quelque peu gonflé par soi-même. J'y parviens en créant au-dessus de moi une sacrée puissance à laquelle, que je le veuille ou non, je sois soumis. Qui ne se soumettrait volontiers à une sacrée puissance, dès qu'elle conduit où je suis ? Un dieu te mène, Œdipe; et il n'y en a pas deux comme toi. C'est ce que je me dis les dimanches, et jours de fête. Le reste de la semaine je ne trouve pas le temps d'y penser. D'ailleurs, à quoi bon ? Je raisonne mal; la logique n'est pas mon fort; je procède par intuition. Il y en a qui se demandent à tout bout de champ et dans tous les embarras de voitures : dois-je céder le pas ? ai-je le droit de passer outre ? Pour moi, j'agis toujours comme conseillé par un dieu.

Le Chœur, divisé en deux groupes, se tient sur le devant de la scène, à droite et à gauche d'Œdipe.

LE CHŒUR
les deux groupes.

Nous, Chœur, qui avons pour mission particulière, en ce lieu, de représenter l'opinion du plus grand nombre, nous nous déclarons surpris et peinés par la profession d'une individualité si farouche. Les sentiments qu'exprime Œdipe ne se supportent chez autrui que déguisés.

Certes, il est bon de mettre les dieux de son côté. Mais le plus sûr moyen, c'est de se ranger du côté du prêtre. Œdipe ferait bien de consulter Tirésias, car c'est lui qui tient les dieux en haleine. Œdipe,

sous couleur de nous servir, risque de les indisposer contre nous, et c'est à lui sans doute que nous devons les maux qui présentement nous accablent. *(A demi-voix.)* Nous tâcherons, par quelques sacrifices point trop coûteux et prières bien dirigées, de nous valoir leur indulgence et de détourner, en nous désagrégeant de notre roi, vers lui seul le châtiment que son orgueil mérite.

LE CHŒUR DE DROITE

à Œdipe.

Que toi, tu sois heureux, encore que tu le dises un peu trop, nul n'en doute. Mais nous ne sommes pas heureux, nous, ton peuple, ô Œdipe; mais nous, ton peuple, ah ! non, nous ne sommes pas heureux. On voudrait te cacher cela; mais l'action de ce drame ne saurait s'engager sans que nous te fassions part d'une nouvelle très lamentable. La peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom, continue d'endeuiller la ville. Ta famille a été jusqu'à présent préservée; mais il sied qu'un roi ne se désintéresse pas des malheurs de son peuple, encore qu'il n'en soit pas directement touché.

LE CHŒUR DE GAUCHE

Du reste, nous n'allons pas sans penser que ton bonheur et notre malheur sont, en quelque mystique façon, solidaires; c'est du moins ce que nous permet d'entrevoir l'enseignement de Tirésias. Il est bon que, là-dessus, nous en ayons le cœur net. Apollon doit nous renseigner. Toi-même as bien voulu dépêcher, vers le sanctuaire du dieu, l'excellent Créon, ton beau-frère, qui doit nous rapporter bientôt la réponse de l'oracle très attendue.

ŒDIPE

Le voici précisément qui s'en revient.

Entre Créon.

ŒDIPE

à Créon.

Alors ?

CRÉON

Ne serait-il pas préférable que je te parle seul à seul ?

ŒDIPE

Pourquoi ? Tu sais que je méprise les masques et les arrière-pensées. Tu diras donc tout devant tous. Je t'y invite. Je te l'ordonne. Ce qui peut apporter remède aux maux du peuple, le peuple autant que moi doit le connaître. C'est seulement ainsi qu'il peut m'aider à les guérir. Qu'a dit l'oracle ?

CRÉON

Tout juste ce que je pressentais : Il y a quelque chose de pourri dans le royaume.

ŒDIPE

Arrête. Le peuple ne suffit pas. Qu'on fasse venir ici ta sœur Jocaste et nos quatre enfants.

CRÉON

Écoute; je te loue de convoquer Jocaste. Tu sais combien en moi les sentiments de famille sont vifs. Au surplus, elle pourra nous être de bon conseil. Mais les enfants me paraissent bien jeunes pour prendre part à l'entretien.

ŒDIPE

Antigone n'est déjà plus une enfant. Étéocle et Polynice sont ce que j'étais à leur âge : point bêtes,

téméraires et de prompte résolution. Il est bon de leur mettre un peu de souci dans la tête. Quant à Ismène, elle ne comprendra pas.

Entrent Jocaste et les quatre enfants d'Œdipe.

ŒDIPE

à Jocaste.

Ton frère revient de Pytho. Je voulais que vous fussiez tous avec moi pour entendre la réponse du dieu. Allons, Créon, parle à présent : Qu'a dit l'oracle ?

CRÉON

Que Dieu ne détournerait point de Thèbes sa colère, que feu le roi Laïus ne soit vengé.

ŒDIPE

Vengé de quoi ?

CRÉON

Ne sais-tu point que celui dont tu pris la place dans le lit de Jocaste, ma sœur, et sur le trône, périt assassiné ?

ŒDIPE

Je sais ! Mais n'a-t-on pas puni le coupable ?

CRÉON

La police n'a pu s'en saisir. Et même, il faut reconnaître qu'on ne l'a pas beaucoup cherché.

ŒDIPE

à Jocaste.

Tu ne m'avais pas dit...

JOCASTE

Chaque fois que j'ai voulu te parler, mon ami, tu m'as interrompue. « Non, ne me parle pas du passé, t'écriais-tu. Je n'en veux rien savoir. Un âge d'or a commencé. Toutes choses sont faites nouvelles... »

CRÉON

Le mot : justice, devenait dans ta bouche : amnistie.

ŒDIPE

Si je connaissais le cochon qui...

JOCASTE

Calme-toi, mon ami. C'est de l'histoire ancienne. Ne reviens pas sur le passé.

ŒDIPE

Non, je n'ai pas à me calmer et voudrais avoir su cela plus tôt. Par l'enfer, je n'aurai de cesse que je n'aie retrouvé le coupable. Où qu'il se cache, je le pourchasse, et jure qu'il ne m'échappera pas. Il y a de cela combien de temps ?

JOCASTE

J'étais veuve depuis six mois lorsque tu succédas à Laïus. Il y a vingt ans de cela.

ŒDIPE

Vingt ans de bonheur...

TIRÉSIAS

...qui sont devant le regard de Dieu comme un jour.

Tirésias, aveugle, vêtu en religieux, accompagnant Antigone et Ismène, est entré inaperçu.

ŒDIPE

Dieu ! qu'il est embêtant, celui-là ! Tout le temps à se mêler des affaires des autres. Qui t'a demandé de venir ?

JOCASTE

à Œdipe.

Mon ami, tu ne devrais point parler ainsi devant les enfants. Il est imprudent de diminuer l'autorité de celui que nous leur avons donné pour maître, et qui doit les accompagner. *(Se tournant vers Tirésias.)* Vous disiez...

TIRÉSIAS

Je ne voudrais pas déplaire au roi.

ŒDIPE

Ce n'est point tant ce qu'on dit qui peut me déplaire, que ce qu'on pense et qu'on ne me dit pas. Parle.

TIRÉSIAS

Seul à seul, Œdipe, nous parlerons de ton bonheur, de ce que tu nommes bonheur. Mais présentement il s'agit du malheur du peuple. Œdipe, le peuple souffre et son roi ne peut l'ignorer. Entre la prospérité de quelques-uns et la misère du plus grand nombre, Dieu tisse un lien mystérieux. Le nom de Dieu, Œdipe, est souvent dans ta bouche. De ceci je ne te blâme point, certes; mais bien de chercher en Dieu un approbateur plus qu'un juge, mais bien de ne trembler point devant Lui.

ŒDIPE

Je n'ai jamais été ce que l'on appelle un froussard.

TIRÉSIAS

Plus un chef est vaillant devant les hommes et plus son tremblement plaît à Dieu.

ŒDIPE

Si j'avais tremblé devant le Sphinx, je n'aurais pas su lui répondre et je n'aurais pas été roi.

LES DEUX CHŒURS

Œdipe, Œdipe ! c'est inutile. Tu sais bien qu'avec Tirésias, même un roi ne peut avoir le dernier mot.

LE CHŒUR DE DROITE

Sans doute as-tu vaincu le Sphinx; mais souviens-toi que par la suite, pour avoir résolu l'énigme, tu prétendis pouvoir te passer de la révélation des oiseaux.

LE CHŒUR DE GAUCHE

Et, comme ils troublaient ton sommeil, tu nous as fichus dedans en nous autorisant à les chasser, malgré les prohibitions de Tirésias.

LES DEUX CHŒURS

Les salmis d'oiseaux étaient bons; mais nous avons compris que nous avions péché, à ceci que Dieu, courroucé, couvrit de chenilles nos récoltes.

LE CHŒUR DE DROITE

Et si, cette année-là, nous avons jeûné, c'était sans doute par pénitence...

LE CHŒUR DE GAUCHE

...mais aussi parce que nous n'avions plus rien à manger.

LES DEUX CHŒURS

Aussi désormais, tout enclins à l'obéissance, nous t'engageons à écouter Tirésias.

ŒDIPE

à ses deux fils.

Le peuple préfère toujours à l'explication naturelle l'interprétation mystique : rien à faire à cela. *(A Tirésias.)* Allons ! Vas-y.

TIRÉSIAS

La police du roi peut rechercher un criminel. Mais, en attendant qu'elle le trouve, j'exhorte chacun de vous à la pénitence; car, coupable, chacun de vous l'est devant Dieu, et nous ne saurions imaginer aucun homme sans souillure. Donc, que chacun de vous descende en soi-même et s'examine et se repente. Cependant quelques offrandes tâcheront d'apaiser Celui dont l'irritation éprouve si rudement la ville. Les morts déjà ne se comptent plus. Polynice, avec qui je me promenais tantôt, voyant ce que je ne peux voir, te dira...

POLYNICE

Oui, père, nous avons surpris, non loin du palais, un groupe de pestiférés. Souillés de déjections, de vomissures, ils se tordaient dans des coliques affreuses et semblaient s'aider l'un l'autre à mourir. L'air tout alentour retentissait de leurs hoquets, de leurs sanglots, de leurs soupirs, et leurs regards...

CRÉON

Assez ! Assez !...

Ismène s'évanouit.

ŒDIPE

Allons ! voilà la petite qui se trouve mal, à présent !

ÉTÉOCLE

à Polynice.

Tu n'aurais pas dû raconter cela devant ta sœur.

ŒDIPE

à Jocaste.

Je t'en prie, emmène les enfants.

Tirésias sort avec eux.

Que le peuple également s'en aille. Je vais tâcher de réfléchir.

Œdipe reste seul avec Créon.

CRÉON

Inconséquent, comme tous les impulsifs. A quoi rime le serment que tu prononçais tout à l'heure ?

ŒDIPE

Quel serment ?

CRÉON

Tu vois, tu n'y penses déjà plus. Mais le peuple, mais tes enfants, sont là pour s'en souvenir, et Tirésias pour te le rappeler : le serment de venger la mort du roi.

ŒDIPE

C'est vrai. Pourquoi n'a-t-on pas poursuivi le criminel ?

CRÉON

L'affaire a été étouffée.

ŒDIPE

Par qui ?

CRÉON

Par moi-même d'abord, qui faisais alors l'intérim. J'estimais peu prudent d'attirer là-dessus l'attention du peuple, et de lui laisser voir qu'un roi peut être tué comme un autre homme.

ŒDIPE

Oui, mais à présent il le sait.

CRÉON

Jocaste, non plus, n'a pas voulu mener d'enquête, estimant, avec beaucoup de sagesse, que le début de ton règne ne devait pas être assombri.

ŒDIPE

Jocaste a toujours eu soin de protéger mon bonheur. Elle est parfaite, Jocaste. Quelle épouse ! Quelle mère ! Quant à moi qui n'ai jamais connu la mienne, j'ai pour elle un amour quasi filial et conjugal à la fois. Dis un peu... son premier mari, l'aimait-elle ?

CRÉON

Assurément bien moins que toi.

ŒDIPE

Dis encore : ...ils n'ont pas eu d'enfants ?

CRÉON

Ça c'est toute une histoire. Je ne sais si je dois t'en parler...

ŒDIPE

Alors, il te fallait ne rien m'en dire. Mais, à présent je veux savoir.

CRÉON

Eh bien, voilà : ils ne voulaient pas avoir d'enfants, car l'oracle...

ŒDIPE

L'oracle encore !

CRÉON

...avait prédit que Laïus mourrait poignardé par son fils. Mais, certain soir de liesse, imprécautionneux...

ŒDIPE

Je t'entends. Cet enfant de l'ivresse, qu'est-il devenu ?

CRÉON

C'était un fils. On l'a, dès après sa naissance, remis à un berger chargé du triste soin de l'abandonner dans la montagne, où les bêtes le dévorèrent.

ŒDIPE

Ce berger vit toujours ?

CRÉON

Tu m'en demandes trop. Veux-tu mon conseil ? Ne te tourmente pas de cela. Vis tranquille.

ŒDIPE

Avec cette épine dans mon oreiller, je crains de ne plus bien dormir. Du reste, tu l'as entendu, Dieu demande que le meurtrier soit puni.

CRÉON

Mon cher Œdipe, les oracles, bons pour le peuple, ne sauraient nous en imposer. Nous, gouvernants, devons y prendre un renforcement de pouvoir, et

les tourner à notre gré. Laïus devait, nous disaient-ils, être assassiné par son fils; c'est le fils qui fut supprimé. Laïus est mort pourtant, m'objecteras-tu. S'il vivait, tu n'aurais pu t'asseoir sur son trône. Ne va donc pas te désoler aujourd'hui de sa perte, ni t'inquiéter de savoir comment il est mort. Si quelqu'un l'a tué, c'est pour toi; il a fait ton jeu; tu devrais, non pas le punir, mais le récompenser au contraire.

ŒDIPE

Et que dirait Tirésias ?

CRÉON

Le crains-tu ?

ŒDIPE

Pas précisément. Mais le peuple l'écoute. Et moi-même parfois sa voix me trouble; oui, le son de sa voix; on dirait qu'elle sort des enfers. Le voici de nouveau. Il vient sans qu'on l'entende jamais approcher. — Que nous veux-tu, Tirésias ?

Tirésias est entré.

TIRÉSIAS

Œdipe, la reine voudrait te parler. Elle t'attend dans le palais.

Œdipe s'éloigne. A Créon.

C'est aussi pour qu'il nous laisse seuls. J'ai entendu tout ce que vous disiez.

CRÉON

Écoutais-tu ?

TIRÉSIAS

Je n'ai pas besoin d'écouter pour entendre. Même avant d'entendre les voix, je connais déjà les pensées. Créon, il n'est pas bon de rassurer Œdipe.

CRÉON

Que veux-tu dire ?

TIRÉSIAS

Qu'il n'est déjà que trop tranquille. Son âme est comme un vase clos : nulle crainte n'y peut entrer. Dans la crainte de Dieu gît mon pouvoir. Son bonheur tranquille est impie. Il t'appartient de fêler un peu ce bonheur.

CRÉON

Pourquoi ?

TIRÉSIAS

Par cette inquiète fêlure, Dieu pénétrera dans son cœur. Étéocle et Polynice m'échappent; je le sens chaque jour davantage. Jocaste te le dira : prenant exemple sur leur père, ils croient pouvoir s'émanciper d'un pouvoir auquel il importe que tout homme reste soumis. Je ne te parle pas en mon nom, mais au nom du Dieu que je représente; puis au nom de Jocaste et de la pieuse Antigone; au nom du peuple enfin qui s'épouvante et voit dans le fléau qui l'accable un châtiment de l'incrédulité de son roi. Au surplus, comment Antigone pourrait-elle vénérer un père, Jocaste aimer un mari, dont le cœur se détourne d'un Dieu que toutes deux révèrent ? Toi-même, Créon, dois comprendre qu'il est de l'intérêt de tous qu'un roi s'incline devant une puissance supérieure en laquelle, fût-ce contre lui, chacun puisse trouver recours.

Entre Jocaste.

JOCASTE

Œdipe est consterné par la nouvelle que je viens de lui apprendre : Antigone veut entrer dans les ordres.

CRÉON

Vestale !

TIRÉSIAS

Rien d'étonnant. La chère enfant espère balancer par là l'impiété de son père.

JOCASTE

Elle m'a confié ce dessein, qui doit rester secret et qu'ignorent encore ses frères.

CRÉON

Ah ! pauvre enfant !

TIRÉSIAS

Pauvre pourquoi ? Elle saura trouver en Dieu un bonheur plus certain que celui d'Œdipe, une sainte félicité faite d'humilité, non d'orgueil.

CRÉON

Je pense aussi que les malheurs du peuple l'ont émue.

JOCASTE

Elle me suppliait de la laisser soigner les malades. Je protestais que ce ne pouvait être l'occupation d'une princesse. « Alors prier pour eux, intercéder pour eux », m'a-t-elle dit; puis, comme elle ajoutait à voix plus basse : « et peut-être aussi pour... », ses pleurs l'ont empêchée d'achever.

TIRÉSIAS

Pour quelqu'un de plus malade encore.

CRÉON

Pensait-elle à son père ?

TIRÉSIAS

Sans doute. Comment Œdipe a-t-il pris cela ?

JOCASTE

A la fois furieux et peiné tout d'abord. Puis il s'est écrié qu'il reconnaissait là le travail de Tirésias.

TIRÉSIAS

Je ne suis que l'instrument de Dieu; mais, puisque c'est par moi qu'il opère, là ne s'arrêtera pas son travail.

JOCASTE

Tant de constance et de vertus et de courage d'un époux bien-aimé... Les ramener à Dieu, je sens bien, ô Tirésias, que voilà notre plus cher devoir.

TIRÉSIAS

Créon doit m'y aider. Il ébranlera la confiance du roi, pour le disposer à mieux accueillir ma parole.

CRÉON

Je veux bien essayer; mais je ne réponds pas de réussir. Œdipe n'écoute pas volontiers qui l'embête.

TIRÉSIAS

Dieu t'inspirera, comme à moi, le moyen de le toucher au vif.

CRÉON

Dieu ne m'a jamais beaucoup inspiré.

TIRÉSIAS

Il n'inspire tout à fait bien que les aveugles.

JOCASTE

Je m'en remets à toi, Tirésias, par qui nous connaissons les décisions du Très-Haut.

ACTE II

Œdipe, ô imprudemment engendré ! fils de l'ivresse.

EURIPIDE, *Les Phéniciennes.*

Œdipe et Créon s'avancent, continuant une conversation commencée.

CRÉON

...Si nous n'étions si différents, nous n'aurions pas si grand plaisir à nous entendre. Si j'aime à causer avec toi, cher beau-frère, c'est que tu m'ouvres des aperçus dont je ne m'aviserais pas tout seul. A toi l'initiative, la nouveauté. Quant à moi, le passé me lie. Je respecte la tradition, les coutumes, les lois établies. Mais ne penses-tu pas qu'il est bon, dans un État, que tout cela soit représenté, et que je fais, en regard de ton esprit novateur, un heureux contrepoids qui te retienne d'aller trop vite, qui mette un frein à tes entreprises trop hardies, lesquelles risqueraient souvent de disloquer le corps social, si l'on ne leur opposait point cette force d'inertie et de cramponnement qui est mienne...

ŒDIPE

distraitement.

Il se peut.

CRÉON

L'esprit de famille est en moi particulièrement développé; tu fais partie de ma famille, après tout, et je m'intéresse à tes enfants autant qu'aux miens propres. Permets-moi de m'inquiéter de l'état de santé d'Ismène; elle est nerveuse, et cet évanouissement, hier, en entendant le récit de son frère...

ŒDIPE

...n'a pas duré.

CRÉON

N'empêche que tu devrais veiller à lui faire prendre plus d'exercice... Jocaste non plus ne m'a pas l'air d'aller très bien, depuis quelque temps. Elle s'inquiète des maux du peuple. Tu devrais chercher à la distraire.

ŒDIPE

C'est bon, c'est bon.

CRÉON

Et quand nous serons moins occupés, je te parlerai de tes deux garçons. Tirésias est sans doute un bon maître, mais eux ne semblent pas l'écouter beaucoup. Je ne sais quel regimbement, qu'ils tiennent de toi, les insurge. Étéocle t'a-t-il lu ses réflexions sur le mal du siècle ?

ŒDIPE

Sur la peste ?

CRÉON

Mais non... Le *Mal du Siècle*, avec ce sous-titre : *Notre Inquiétude*. Il s'agit naturellement d'une inquiétude d'ordre tout à fait supérieur. Oh ! c'est un phé-

nomène, ce garçon-là. Polynice, du reste, ne lui cède en rien pour la beauté, la force, ni l'intelligence. Pareils tous deux sans doute à ce que tu devais être à leur âge. Tu dois te reconnaître en eux.

ŒDIPE

Parfois.

CRÉON

Des tourmentés. Mais eux, du moins, ont devant leurs yeux ton exemple. Tandis que toi, te sentant étranger chez Polybe... Est-ce là ce qui te fit quitter sa cour ? Ne te sentais-tu pas bien chez lui ?

ŒDIPE

Moi ? J'étais comme un coq en pâte. Mais d'abord il ne me plaît pas beaucoup d'être choyé. En ce temps je me croyais fils de Polybe. Puis, certain jour, vint à la cour un devin qui disait à chacun la bonne aventure. Chacun voulait l'interroger. Mon tour vint. Le voici qui pâlit, qui refuse de parler devant l'assistance, puis, m'ayant pris à part, me dit qu'il est dans mon destin de tuer mon père. Cette prédiction, je commençai d'abord par en rire; mais, devant l'assurance du devin, crus bon pourtant de prendre des précautions; et la première fut de m'en ouvrir à Polybe, lui disant que, pour éviter ce malheur prédit, le plus sage était de m'éloigner de lui pour toujours, encore qu'il m'en coûtât beaucoup, car je l'aimais. C'est alors qu'il m'apprit, pour me rassurer, que je n'étais pas son enfant, qu'il m'avait adopté et que je n'avais donc, pour ce qui était de lui, rien à craindre. Quant à savoir de qui j'étais fils, il ne pouvait me renseigner. Un berger, en faisant paître son troupeau, m'avait trouvé dans la montagne,

pendu par un pied, comme un fruit, aux basses branches d'un arbuste (c'est pour ça que je boite un peu), nu, exposé au vent, à la pluie — comme un fruit d'amours clandestines, enfant non souhaité, compromettant...

CRÉON

Bâtard. Oui, je comprends : cela doit être bien pénible.

ŒDIPE

Oh ! parbleu, non ! Même il ne me déplaît pas de me savoir bâtard. Du temps que je me croyais fils de Polybe, je m'appliquais à singer ses vertus. Qu'avais-je en moi qui n'eût d'abord été dans mes pères ? me redisais-je. Écoutant la leçon du passé, j'attendais d'hier seul mon ainsi-soit-il, ma dictée. Puis, soudain, le fil est rompu. Jailli de l'inconnu; plus de passé, plus de modèle, rien sur quoi m'appuyer; tout à créer, patrie, ancêtres... à inventer, à découvrir. Personne à qui ressembler, que moi-même. Que m'importe, dès lors, si je suis ou Grec ou Lorrain ? O Créon ! si soumis, si conforme à tout, comment comprendrais-tu la beauté de cette exigence ? C'est un appel à la vaillance, que de ne connaître point ses parents.

CRÉON

Mais, du moins, pourquoi quitter Polybe, après qu'il t'avait rassuré ? Adopté par lui sans enfant, tu pouvais espérer de lui succéder sur le trône.

ŒDIPE

J'ai les passe-droits en horreur et ne veux profiter de rien que ma valeur n'ait mérité. En moi sommeil-

laient des vertus que je ne supportais pas inactives. Je sentais qu'à la cour de Polybe, dans le calme et dans le confort, je manquais à ma destinée.

CRÉON

Il est tout naturel que mon point de vue soit différent. Si j'eusse été bâtard, peut-être me serais-je efforcé comme toi vers des vertus et des biens qui ne me fussent pas revenus de droit, par héritage. Mais, fils de roi, frère de roi, je ne puis pas ne pas être conservateur. Sans être roi moi-même, j'aimais jouir à la cour de Laïus, j'aime jouir à la tienne, de tous les avantages de la couronne, sans en avoir le poids ni les soucis.

ŒDIPE

Jouis en paix. Jouis en paix, Créon. Sans doute est-il bon que les hommes de mon tempérament soient très rares. Mais je vois venir les enfants. Écoutons-les sans nous montrer.

Œdipe et Créon s'écartent sur l'avant-scène. Entrent Antigone et Polynice.

POLYNICE

On ne peut penser librement sans d'abord effacer ce pli qu'ont fait prendre à l'esprit les pratiques religieuses.

ANTIGONE

Les passions, dès qu'on s'y abandonne, le plissent plus fâcheusement et l'inclinent. Oui, mon esprit a pris ce pli de ne pouvoir plus penser que droit. Certes, il n'est plus un mouvement de mon être qui ne se dirige vers...

POLYNICE

Achève.

ANTIGONE

...qui ne se dirige vers Dieu.

POLYNICE

Pourquoi n'achevais-tu pas aussitôt ?

ANTIGONE

Parce que, je le sais, tu ne crois pas à Dieu.

POLYNICE

Dieu, c'est tout simplement ce que tu mets au bout de cet élan de ta pensée. Y crois-tu vraiment ?

ANTIGONE

De tout mon cœur et de tout mon esprit. Si ce n'était à toi que je parle, je dirais : de toute mon âme. Mais tu ne crois pas à l'âme non plus.

POLYNICE

Oh ! peut-être finiras-tu par me faire croire à la tienne... Mais, ce Dieu que tu dis, existe-t-il en dehors de toi ?

ANTIGONE

Oui, puisque c'est Lui qui m'attire.

POLYNICE

Simple reflet de tes vertus.

ANTIGONE

C'est au contraire moi qui reflète. Il n'est nulle vertu qui n'émane de Lui.

POLYNICE

Antigone, écoute... Ne rougis pas de ce que je vais te demander.

ANTIGONE

Je rougis donc d'avance. Mais, demande pourtant.

POLYNICE

C'est défendu d'épouser sa sœur ?

ANTIGONE

Oui, certes; défendu par les hommes et par Dieu. Pourquoi me demander cela ?

POLYNICE

Parce que, si je pouvais t'épouser tout à fait, je crois que je me laisserais guider par toi jusqu'à ton Dieu.

ANTIGONE

Comment, faisant le mal, espérer rejoindre le bien ?

POLYNICE

Le bien, le mal... Tu n'as que ces mots dans la bouche.

ANTIGONE

Pas un mot ne me vient aux lèvres qui n'ait d'abord été dans mon cœur.

Créon et Œdipe sont restés cachés pendant toute cette scène, et resteront cachés pendant les suivantes.

CRÉON

à Œdipe.

Ah ! non, tu sais, l'inceste, moi je ne peux pas admettre ça.

ŒDIPE

Tais-toi.

Polynice et Antigone s'écartent. Entrent Étéocle et Ismène.

ISMÈNE

C'est si rare de te voir seul ! Toujours avec ton frère. Comment fais-tu pour t'entendre si bien avec lui ?

ÉTÉOCLE

N'est-il pas naturel d'être mieux compris par un frère que par un ami étranger ?

ISMÈNE

Antigone et moi, nos goûts diffèrent tellement, que je la querelle sans cesse. Tout ce que j'aime, elle le blâme et me dit que c'est défendu. Je n'ose même plus rire ou jouer devant elle. Je sais bien qu'elle est plus âgée que moi, mais c'est à croire qu'elle n'a jamais été jeune.

ÉTÉOCLE

Polynice et moi, nés à la fois, élevés ensemble, nous avons eu tout en commun. Je ne goûte pas une joie et n'ai pas une pensée, je crois, qui ne soit aussitôt la sienne, et qui, par son reflet en lui, ne se trouve aussitôt renforcée.

ISMÈNE

Je ne suis pas sûre que cela me plairait beaucoup d'avoir un double, ni même que ce double je ne le détesterais pas. Du reste, il est des choses que l'on ne peut partager.

ÉTÉOCLE

Jusqu'à présent nous n'en avons pas rencontré.

ISMÈNE

N'empêche que si l'un de vous tombait amoureux...

ÉTÉOCLE

Bah ! Peut-être nous éprendrons-nous de deux jumelles.

ISMÈNE

Et quand il s'agira de régner ?

ÉTÉOCLE

Nous nous sommes déjà promis que nous occuperions le trône tour à tour.

ISMÈNE

Et... si vous ne trouvez pas de jumelles ?

Tous deux rient.

ÉTÉOCLE

Je te quitte pour le consulter.

Étéocle sort. Rentre Antigone.

ANTIGONE

Comment, lorsque le peuple est en deuil, peux-tu rire ?

ISMÈNE

Toi, même quand tout est heureux autour de toi, tu ne ris pas.

ANTIGONE

Il y a sur cette terre, hélas ! partout, plus de tristesse que de joie.

ISMÈNE

C'est en moi-même qu'est la joie, et je l'entends chanter dans mon cœur. En pleurant sur les malheureux, on ne supprime pas leur misère. Mais toi, tu ne sympathises qu'avec ce qui souffre, et même le bonheur d'autrui t'assombrit.

ANTIGONE

Le bonheur de certains m'inquiète, Ismène.

ISMÈNE

De certains ?

ANTIGONE

De mon père; et plus je l'aime, et plus le bonheur auquel il prétend me fait peur. Il omet Dieu; et l'on ne peut poser, que sur Dieu seul, rien de solide.

ISMÈNE

Ma joie est une chose ailée.

Elles sortent.

CRÉON

à Œdipe.

Non ! Mais crois-tu qu'ils s'expriment bien, ces enfants ! « Ma joie est une chose ailée... » c'est à retenir. Quant à Antigone, ça n'avait l'air de rien, mais, tu sais, c'est très profond, ce qu'elle disait. Juste ce que je voulais te faire sentir; mais je ne savais pas bien m'y prendre.

ŒDIPE

Quoi donc ?

CRÉON

Eh bien ! qu'il ne m'a pas l'air si solide que ça, ton bonheur. Mais écoutons tes fils.

Entrent Étéocle et Polynice.

ÉTÉOCLE

Au fond, qu'est-ce que nous cherchons dans les livres ? C'est toujours, plus ou moins, des autorisations. Et même ceux qui se prétendent amoureux de l'ordre, respectueux des choses établies; ceux que

Tirésias appelle « les bien-pensants », ce qu'ils y cherchent, c'est la permission de gêner, d'opprimer, de terroriser leurs voisins. Ce qu'ils y cherchent, c'est des apophtegmes, des théories, qui mettent leur conscience à l'aise, et de leur côté le bon droit.

POLYNICE

Et ce que nous y cherchons, nous, mal-pensants, c'est des autorisations de faire ce que la coutume, la bienséance, ou, par contrainte et par peur, les lois, nous enseignent à ne pas faire.

ÉTÉOCLE

Autrement dit : l'approbation de l'indécence.

POLYNICE

Oui, à peu de chose près... quelque chose comme ça.

ÉTÉOCLE

Ainsi, par exemple, à présent, j'y cherche quelque phrase qui m'autorise à coucher avec Ismène.

CRÉON

à demi-voix, vers Œdipe.

Un polisson !

POLYNICE

Avec ta sœur ?

ÉTÉOCLE

Avec notre sœur... Eh bien, quoi ?

POLYNICE

Si tu la trouves... dis, tu me le diras.

CRÉON

Deux polissons !

ŒDIPE

à Créon.

Va-t'en.

Créon sort.

ÉTÉOCLE

Si je trouve quoi ?

POLYNICE

Cette autorisation. Mais il y en a une, moins particulière, que donc tu pourrais trouver plus facilement. C'est celle de te passer d'autorisation.

ÉTÉOCLE

Oh ! celle-là, je n'ai pas attendu de la trouver dans les livres, pour...

POLYNICE

...pour la prendre ?

ÉTÉOCLE

Parbleu ! Et si maintenant je cherche de bonnes raisons, c'est plutôt pour elle...

POLYNICE

Pour Ismène ?

ÉTÉOCLE

Oui, pour Ismène; moi, personnellement, je m'en fous.

POLYNICE

Et si je te foutais mon poing sur la gueule, personnellement... tu t'en foutrais peut-être un peu moins ?

ÉTÉOCLE

Essaie voir seulement... Toi, jaloux ! Comme si, jusqu'à présent, nous n'avions pas tout partagé !... Alors, j'ai eu tort de te parler ?... Et puis non !

grosse bête; c'est pas vrai. J'ai dit ça pour te faire grimper.

POLYNICE

Jure-moi qu'entre Ismène et toi, il n'y a rien.

ÉTÉOCLE

Jusqu'à présent, non; je refoule.

POLYNICE

Pas tant que moi.

ÉTÉOCLE

Si je ne t'en avais pas parlé, tu n'y penserais même pas.

POLYNICE

C'est-à-dire que je n'aurais pas su que j'y pense. Il y a des tas de choses auxquelles nous pensons sans le savoir.

ÉTÉOCLE

C'est de quoi nos rêves sont faits.

POLYNICE

Ne te demandes-tu jamais jusqu'où n'irait point la pensée ? Dans ma dernière Ode, je la compare à un dragon dont nous ne connaîtrions le plus souvent que le corps et la queue, ce qui traîne dans le passé; un sphinx que je sens promener en moi son mufle invisible, flairant tout, reniflant tout, promener partout une curiosité attentatoire. Et le reste suit comme il peut.

ÉTÉOCLE

C'est ce dragon que j'appelle : le mal du siècle. Je sens en moi son interrogation incessante. Il me dévore à coup de questions.

POLYNICE

Je songe au dragon dont triomphait Cadmus. On raconte que nous sommes nés de ses dents.

ÉTÉOCLE

Tu crois à cela, Polynice ? On raconte aussi que Sémélé, fille de Cadmus et mortelle, porta dans son sein Bacchus dieu. Dans l'état de civilisation avancée où nous sommes, et depuis que le dernier sphinx a été tué par notre père, les monstres ni les dieux ne sont plus parmi les airs ou les campagnes; mais en nous.

POLYNICE

Cadmus, Lycus, Amphion à qui nous devons l'écriture par quoi la pensée fut fixée... Ah ! que l'humanité me paraît vieille, et que tout ceci loin de nous ! Je songe au temps où la parole même n'était pas encore inventée.

ÉTÉOCLE

Tirésias nous enseigne que la parole fut donnée aux hommes par les dieux.

POLYNICE

Je crois moins volontiers aux dieux qu'aux héros.

Œdipe s'avance vers ses fils.

ŒDIPE

Bien dit ! Je vous reconnais pour mes fils. A vous entendre (oui, je vous écoutais), je me reproche de ne pas converser davantage avec vous. Mais, je voudrais vous dire d'abord... Mes petits, respectez vos sœurs. Ce qui nous touche de trop près n'est jamais de conquête bien profitable. Pour se grandir, il faut porter loin de soi ses regards. Et puis, ne regardez

pas trop en arrière. Persuadez-vous que l'humanité est sans doute beaucoup plus loin de son but que nous ne pouvons encore entrevoir, que de son point de départ que nous ne distinguons déjà plus.

ÉTÉOCLE

Le but... Quel peut être le but ?

ŒDIPE

Il est devant nous, quel qu'il soit. J'imagine, beaucoup plus tard, la terre couverte d'une humanité désasservie, qui considérera notre civilisation d'aujourd'hui du même œil que nous considérons l'état des hommes au début de leur lent progrès. Si j'ai vaincu le Sphinx, ce n'est pas pour que vous vous reposiez. Ce dragon dont tu parlais, Étéocle, est pareil à celui qui m'attendait aux portes de Thèbes, où je me devais d'entrer en vainqueur. Tirésias nous embête avec son mysticisme et sa morale. On m'avait appris tout cela chez Polybe... Tirésias n'a jamais rien inventé et ne saurait approuver ceux qui cherchent et qui inventent. Si inspiré par Dieu qu'il se dise, avec ses révélations, ses oiseaux, ce n'est pas lui qui sut répondre à l'énigme. J'ai compris, moi seul ai compris, que le seul mot de passe, pour n'être pas dévoré par le sphinx, c'est : l'Homme. Sans doute fallait-il un peu de courage pour le dire, ce mot. Mais je le tenais prêt dès avant d'avoir entendu l'énigme; et ma force est que je n'admettais pas d'autre réponse, à quelle que pût être la question.

Car, comprenez bien, mes petits, que chacun de nous, adolescent, rencontre, au début de sa course, un monstre qui dresse devant lui telle énigme qui nous puisse empêcher d'avancer. Et, bien qu'à chacun de nous, mes enfants, ce sphinx particulier pose

une question différente, persuadez-vous qu'à chacune de ses questions la réponse reste pareille; oui, qu'il n'y a qu'une seule et même réponse à de si diverses questions; et que cette réponse unique, c'est : l'Homme; et que cet homme unique, pour un chacun de nous, c'est : Soi.

Tirésias est entré.

TIRÉSIAS

Œdipe, est-ce là le dernier mot de ta sagesse ? Est-ce là que ta science aboutit ?

ŒDIPE

C'est de là qu'elle part, au contraire. C'en est le premier mot.

TIRÉSIAS

Les mots suivants ?

ŒDIPE

Mes fils auront à les chercher.

TIRÉSIAS

Ils ne les trouveront pas plus que tu ne les as trouvés toi-même.

ŒDIPE

à part.

Il est plus fatigant encore que le Sphinx. *(A ses fils.)* Laissez-nous.

Étéocle et Polynice sortent.

TIRÉSIAS

Oui, tu demandes que tes fils te laissent, quand tu n'as plus rien à leur dire et que ta science se trouve à court. Tu ne peux leur enseigner que l'orgueil. Toute science qui part de l'homme, et non pas de Dieu, ne vaut rien.

ŒDIPE

J'ai longtemps cru que j'étais guidé par un dieu.

TIRÉSIAS

Un dieu qui n'était autre que toi-même; oui, que toi-même divinisé.

ŒDIPE

Un dieu dont tu m'as fait comprendre que je pouvais aussi me passer.

TIRÉSIAS

De ce faux dieu, oui certes; mais non pas du Dieu véritable, de ce Dieu que tu refuses de connaître, mais qui, Lui, surveille tes pas, qui scrute tes pensées les plus secrètes, de Dieu qui te connaît comme tu ne te connais pas toi-même.

ŒDIPE

D'où prends-tu que je ne me connais pas ?

TIRÉSIAS

De ceci que tu te crois heureux.

ŒDIPE

Pourquoi ne me croirais-je pas heureux, quand je le suis ?

TIRÉSIAS

Le malade qui se croit sain n'a pas grand appétit de guérir.

ŒDIPE

Prétends-tu me persuader d'être malade ?

TIRÉSIAS

Et d'autant plus malade que tu ne sais pas que tu l'es. Œdipe, qui prétends échapper à Dieu et ignores même qui tu es, je voudrais t'apprendre à te voir.

ŒDIPE

On dirait, à t'entendre, que l'aveugle de nous deux, c'est moi.

TIRÉSIAS

Si mes yeux de chair sont fermés, c'est pour mieux laisser s'ouvrir ceux de l'âme.

ŒDIPE

Avec ces yeux de l'âme, que vois-tu ?

TIRÉSIAS

Ta misère. Mais réponds-moi : Depuis quand as-tu cessé d'adorer Dieu ?

ŒDIPE

Depuis que j'ai cessé de m'approcher de ses autels.

TIRÉSIAS

Certes, sans les pratiques religieuses, notre foi s'éteint. Mais pourquoi, si tu croyais encore, ne t'approchais-tu plus des autels ?

ŒDIPE

Parce que je n'avais plus les mains pures.

TIRÉSIAS

Quelque crime les avait-il souillées ?

ŒDIPE

Sur la route du Dieu que j'allais consulter et du Sphinx que j'allais combattre, un meurtre que j'avais commis.

TIRÉSIAS

Qui donc as-tu tué ?

ŒDIPE

Un inconnu qui, sur son char, obstruait ma route.

TIRÉSIAS

La route qui te menait à Dieu. Celle où tu rencontras le Sphinx n'est pas la même. Mais tu savais que Dieu refuse de répondre à celui dont les mains sont souillées.

ŒDIPE

Il est vrai; c'est pourquoi, renonçant à l'interroger, j'ai changé de route et pris celle qui me menait au sphinx.

TIRÉSIAS

Que voulais-tu demander à Dieu ?

ŒDIPE

De m'apprendre de qui j'étais fils. Puis, j'ai soudain pris mon parti de l'ignorer.

TIRÉSIAS

Après ton meurtre.

ŒDIPE

Et j'ai soudain compris l'art de faire, de cette ignorance même, ma force.

TIRÉSIAS

Je te croyais si désireux toujours de tout connaître... Mais, avant ce parti pris d'indifférence, explique-moi donc, Œdipe : ce que tu t'apprêtais à demander à Dieu, pourquoi tu tenais tant à le savoir.

ŒDIPE

Parce qu'un oracle avait prédit que je devrais... Tirésias, tu m'importunes, et je ne te répondrai plus.

TIRÉSIAS

L'oracle avait prédit de même à Laïus qu'il serait tué par son fils. Œdipe, Œdipe, enfant trouvé ! Monarque impie ! C'est l'ignorance de ton passé qui te donne cette assurance. Ton bonheur est aveugle. Ouvre les yeux sur ta détresse. Dieu t'a retiré le droit d'être heureux.

Tirésias sort.

ŒDIPE

Va-t'en ! Va-t'en ! Comme si le bonheur était ce que j'avais jamais cherché ! C'est pour m'en évader que je m'élançai de chez Polybe, à vingt ans, les jarrets tendus, les poings clos. Qui dira si l'aurore au-dessus du Parnasse était belle, quand j'avançais dans la rosée, vers le Dieu dont j'attendais l'oracle, ne possédant plus rien que ma force, mais riche de toutes les possibilités de mon être, et ne sachant encore qui j'étais. Oui, de la réponse du Dieu, devait dépendre ma destinée; et je m'y soumettais avec joie... Mais il y a quelque chose ici, que je ne parviens pas à comprendre. Il est vrai que, jusqu'à présent, je n'ai pas beaucoup réfléchi. Il faut, pour réfléchir, s'arrêter. En ce temps, j'étais pressé d'agir... Quand j'ai quitté la route qui me conduisait vers le Dieu, était-ce vraiment parce que je n'avais plus les mains pures ? Je ne m'en souciais pas, alors. Il me semble même aujourd'hui que c'est mon crime qui m'achemina d'abord vers le Sphinx. Que chercher près d'un Dieu ? Des réponses. Je me sentais moi-même une réponse à je ne savais encore quelle question. Ce fut celle du Sphinx. Je l'ai vaincu, moi, perspicace. Mais, depuis, tout n'a-t-il pas été pour moi s'obscurcissant ? Mais depuis, mais depuis... Qu'as-tu fait, Œdipe ?

Engourdi dans la récompense, je dors depuis vingt ans. Mais à présent, enfin, j'écoute en moi le monstre nouveau qui s'étire. Un grand destin m'attend, tapi dans les ombres du soir. Œdipe, le temps de la quiétude est passé. Réveille-toi de ton bonheur.

ACTE III

Ne me prenez pas, je vous en conjure, pour un contempteur des lois.

SOPHOCLE, *Œdipe à Colonne.*

ŒDIPE

retenant Jocaste par un pan de son manteau royal.

Non, non ! je veux savoir. Ne te dérobe pas comme une ombre. Je ne te tiens pas quitte. Tout ce qu'il peut y avoir en toi de vérité, tant que tu ne me l'auras pas livré, je ne te laisserai pas repartir. Il y a là quelque chose de trouble que je veux éclaircir à tout prix. Et d'abord : lorsque j'entrai dans Thèbes après avoir triomphé du Sphinx, connaissais-tu déjà la mort de Laïus ?

JOCASTE

Comment promettre le trône au vainqueur du Sphinx avant de savoir que j'étais veuve ?

ŒDIPE

Car, pour régner sur Thèbes, il ne suffisait pas de répondre au Sphinx. Il fallait aussi tuer le roi.

JOCASTE

De quoi vas-tu donc t'accuser ?

ŒDIPE

Mais non; mais non. Tu vas trop vite. Je veux simplement dire : il fallait que Laïus fût mort.

JOCASTE

Écoute. Moi, je ne sais plus bien ce qui s'est passé, ni combien de temps a pu s'écouler... Créon, lui, doit se souvenir. Il te dira...

ŒDIPE

Que m'importe Créon ! Sais-tu ce qu'il m'a dit déjà ? Que je devrais récompenser le meurtrier de Laïus plutôt que le punir, car, sans son crime, je n'aurais pu régner. Mais cette mort du roi, dis, toi, Jocaste, la savais-tu ?

JOCASTE

Mais, mon ami, comment veux-tu qu'il m'en souvienne ? De quoi vas-tu te tourmenter ? Je ne sais qu'une chose, c'est que, dès que je t'ai vu, je t'ai voulu.

ŒDIPE

Ce trône et cette couche, pour les avoir, il fallait d'abord les vider. Seul le meurtre du roi a permis que je les obtienne. Mais toi, tu ne te savais donc pas déjà libre !...

JOCASTE

Mon ami, mon ami, n'attire pas l'attention là-dessus. Aucun historien ne l'a jusqu'à présent remarqué.

ŒDIPE

Alors, je comprends tout. Tu savais... Le meurtrier du roi...

JOCASTE

Tais-toi !

ŒDIPE

Le meurtrier, c'est moi.

JOCASTE

Parle plus bas !

ŒDIPE

Quand je m'avançai vers le Sphinx, j'étais mal ressuyé du sang d'un homme.

JOCASTE

Arrête !

ŒDIPE

Il voulait m'arrêter. Son char barrait ma route. M'étant pris de querelle avec lui, afin qu'il me laissât le champ libre, je le tuai. Cet inconnu, qui ne portait pourtant pas de diadème, c'était...

JOCASTE

Pourquoi veux-tu savoir ?

ŒDIPE

J'ai grand besoin.

JOCASTE

N'auras-tu pas pitié de ton bonheur ?

ŒDIPE

Pitié de rien. Un bonheur fait d'erreur et d'ignorance, je n'en veux pas. Bon pour le peuple ! Pour moi, je n'ai pas besoin d'être heureux. C'en est fait ! Toute la nuée de cet enchantement doré se déchire. Tu peux venir, Tirésias.

Entre Tirésias, guidé par Créon.

TIRÉSIAS

As-tu besoin de moi ?

ŒDIPE

Pas encore. Je veux d'abord descendre au plus bas du gouffre. Ce roi que j'ai tué, dis... Mais non; ne parle pas. Je comprends tout. J'étais son fils.

CRÉON

Ah ! par exemple !... Comment ! Qu'apprends-je ? Ma sœur serait sa mère ! Œdipe, à qui je m'attachais ! Se peut-il rien imaginer de plus abominable ? Ne plus savoir s'il est ou mon beau-frère ou mon neveu !

ŒDIPE

Que viens-tu m'étourdir avec ces problèmes de parenté ? Si mes fils sont aussi mes frères, je ne les aimerai que mieux.

CRÉON

Permets-moi de trouver cette confusion de sentiments extrêmement pénible. Au surplus, en tant qu'oncle, j'ai bien droit à quelque respect.

ŒDIPE

O récompense affreuse de l'énigme ! Quoi ! De l'autre côté du Sphinx, c'est donc là ce qui se cachait !... Et moi qui me félicitais de ne connaître pas mes parents !... Grâce à quoi j'épousai ma mère, hélas ! hélas ! et avec elle tout mon passé. Ah ! je comprends à présent pourquoi ma valeur dormait. En vain m'appelait l'avenir. Jocaste me tirait en arrière... Jocaste, qui follement prétendis supprimer ce qui devait être, toi que j'aimais comme un mari et, sans le savoir, comme un fils... Il est temps. Quitte-moi ! Je romps l'attache... Et vous, enfants,

compagnons de ma somnolence, opacité de mes désirs réalisés, c'est sans vous qu'il me faut entrer dans mon soir pour accomplir ma destinée

TIRÉSIAS

Œdipe, fils de l'erreur et du péché, nais à neuf ! Il te manquait, pour être régénéré, la souffrance. Repens-toi ! Viens à Dieu qui t'attend ! Ton crime te sera remis.

ŒDIPE

Crime imposé par Dieu, embusqué par Lui sur ma route. Dès avant que je fusse né, le piège était tendu, pour que j'y dusse trébucher. Car, ou ton oracle mentait, ou je ne pouvais pas me sauver. J'étais traqué.

TIRÉSIAS

Traqué par Dieu qui, seul, peut te réconcilier avec toi-même et te laver de ton péché. Il ne t'est pas laissé d'autre issue. Mais ne serait-il pas bon que le peuple fût averti ? Pour le délivrer de ses maux, toi-même lui fis espérer un châtiment pour le coupable, selon l'exigence de Dieu.

ŒDIPE

Va ! Préviens qui tu veux. Je voudrais que nul n'en ignore. Fais venir mes enfants aussi. Mais apprends-leur toi-même, apprends à tous, ce que je ne saurais leur dire, ce crime que je ne sais comment nommer.

Tirésias sort.

JOCASTE

Ah ! pourquoi faire connaître ainsi ce qui peut n'être su que de nous ? Nul ne se serait douté de

rien. Il est temps encore. Le crime est oublié. Il n'a pas empêché, il a même permis ton bonheur. Rien n'est changé.

ŒDIPE

Comment ! rien n'est changé ? Penses-tu que rien désormais puisse revêtir, à mes yeux décillés, sa première innocente apparence ? Et d'abord, j'étais donc fils de roi sans le savoir. Je n'avais pas besoin d'un meurtre pour régner, mais qu'à attendre.

JOCASTE

Les dieux en ont autrement décidé.

ŒDIPE

Ce que j'ai fait, je ne pouvais donc pas ne pas le faire. Oui, certes, je me croyais guidé par un dieu ! Je puisais dans cette croyance l'assurance de mon bonheur. Et puis, même à cela j'avais cessé de croire pour ne dépendre plus que de moi. Mais à présent je ne me reconnais plus dans mes actes. Il en est un, sanglant, pourtant bien né de moi, que je voudrais désavouer... tant il a changé de visage. Ou du moins mon regard a changé; et tout m'apparaît différent.

JOCASTE

Un dieu t'aveuglait alors.

ŒDIPE

Dieu, dis-tu. Moi, je me sentais assez fort pour résister même à Dieu. Je voulais me détourner de Lui, quand je me dirigeai vers le Sphinx. Pourquoi ? C'est ce que je comprends aujourd'hui. Je consentais de demeurer soumis à Dieu, quand il menait à la gloire; mais point s'il me poussait au crime, un crime dont il m'avait masqué l'horreur... Très lâche trahi-

son de Dieu, tu ne me parais pas tolérable. Et maintenant, suis-je encore astreint ? L'oracle a-t-il prédit ce que je devais faire à présent ? Dois-je le consulter encore ? Savoir, Tirésias, ce que vont raconter tes oiseaux ?... Ah ! je voudrais échapper au dieu qui m'enveloppe, à moi-même. Je ne sais quoi d'héroïque et de surhumain me tourmente. Je voudrais inventer je ne sais quelle nouvelle douleur. Inventer quelque geste fou, qui vous étonne tous, qui m'étonne moi-même, et les dieux.

Œdipe sort.

JOCASTE

Suis-le, Créon. Ne le quitte pas un instant.

Créon sort.

O malheureux, Œdipe ! qu'avais-tu besoin de savoir ? J'ai fait ce que j'ai pu pour t'empêcher de déchirer le voile qui protégeait notre bonheur. Repoussée par toi, hideusement nue à présent, comment oser désormais reparaître à tes yeux, aux yeux de nos enfants, aux yeux du peuple que j'entends venir... Oh ! je voudrais retourner en arrière et défaire ce qui fut fait ! oublier notre couche honteuse et, devant les morts qui m'attendent, n'être plus que l'épouse du seul Laïus qu'il me tarde de retrouver...

Le double chœur est entré. Jocaste sort.

LE DOUBLE CHŒUR

en dialogue.

Où va la reine ? — Se cacher, parbleu ! — Où est Œdipe ? — Il se cache aussi. Il a honte. — Coucher avec sa mère pour lui faire à son tour des enfants... — Tout ça, c'est des histoires de famille; cela ne nous regarde pas. — Ça regarde les dieux qui s'en irritent. — Et puis il y a le meurtre de Laïus,

qu'Œdipe, son fils, a commis. — Qu'Œdipe lui-même a promis de venger. — On peut dire qu'il s'est mis là dans de mauvais draps. — Le justicier doit s'en prendre à soi, et s'est désigné pour victime. — Sans doute, afin d'apaiser les dieux, ne fallait-il pas moins d'un roi, tant notre misère était grande. — Du reste, n'est-il pas naturel qu'un roi, pour son peuple, se sacrifie ? — Oui, si ce sacrifice doit nous délivrer de nos maux.

Divisé d'abord par le dialogue, l'ensemble du Chœur se reforme.

LE CHŒUR

Œdipe, qui te disais heureux, mais qui faisais de l'ignominie ta litière, puissions-nous ne t'avoir jamais connu ! Tu nous as délivrés du Sphinx, il est vrai; mais ton mépris des dieux nous vaut des misères sans nombre, que ne compensent pas les biens que nous te devons. Toute félicité qu'on obtient en dépit des dieux est une félicité mal acquise et que les dieux tôt ou tard font payer. Exprimons hautement ces pensées, car voici venir Tirésias.

Tirésias entre accompagné des enfants d'Œdipe.

TIRÉSIAS

Mes enfants, vous savez où trouver un refuge quand la protection d'un père vous est ôtée. Voici qui va vous précipiter dans la vie. Œdipe est lié par son serment de venger la mort de Laïus.

ÉTÉOCLE

Il ne peut plus occuper le trône de Thèbes.

POLYNICE

Il ne peut plus rester dans le pays.

ANTIGONE

Ne prononcez pas de cruelles paroles, que les dieux entendent et retourneront contre vous.

ÉTÉOCLE

Nous suivrons l'exemple de notre père.

POLYNICE

Mais, pour lui succéder sur le trône, nous, du moins, n'aurons pas besoin de le tuer.

ANTIGONE

Mon père n'a pas sciemment commis son crime.

ÉTÉOCLE

Nous n'aurons pas de crime à expier.

On entend des cris.

LE CHŒUR

Quels sont ces cris ?

ISMÈNE

J'ai peur.

ANTIGONE

Viens près de moi.

Créon sort du Palais.

CRÉON

L'horreur du châtiment a dépassé celle du crime. Jocaste, votre mère, n'est plus. Tandis que je surveillais Œdipe, elle a mis fin à ses jours. « Ce que mes yeux n'auraient pas dû voir » (telles furent les paroles d'Œdipe), je l'ai vu. J'ai vu ma pauvre sœur pendue. Puis, aussitôt après, comme je m'empressais pour la secourir, Œdipe, s'élançant à son tour, s'empare du manteau royal, en arrache les agrafes d'or et les

enfonce férocement dans ses yeux, dont l'humeur au sang mêlée m'éclabousse et ruisselle sur son visage. Ces cris que vous entendiez sont les siens, d'horreur d'abord, puis de douleur.

TIRÉSIAS

On ne les entend plus.

CRÉON

Il s'est évanoui sans doute.

LE CHŒUR

Non; le voici. Ses pas hésitent.

ANTIGONE

laissant Ismène, se précipite au-devant d'Œdipe.

Mon père...

ŒDIPE

Est-ce Antigone, dont je touche à présent les cheveux ? A la fois ma sœur et ma fille...

ANTIGONE

Ah ! ne rappelez pas cette honte. Je ne veux me savoir rien d'autre que votre enfant.

ŒDIPE

Toi qui ne m'as jamais menti, apprends à celui qui n'a plus de regards, où se trouve Tirésias.

ANTIGONE

Là, devant vous, mon père.

ŒDIPE

Assez près pour entendre ma voix ?

TIRÉSIAS

Oui, je t'entends, Œdipe. Tu désirais me parler ?

ŒDIPE

Est-ce là ce que tu voulais, Tirésias ? Jaloux de ma lumière, souhaitais-tu m'entraîner dans ta nuit ? Comme toi, je contemple à présent l'obscurité divine. J'ai châtié ces yeux qui n'avaient point su m'avertir. Tu ne pourras plus m'accabler désormais de ta supériorité d'aveugle.

TIRÉSIAS

C'est donc l'orgueil encore qui te fit te crever les yeux. Dieu n'attendait point de toi ce nouveau forfait, en paiement de tes premiers crimes, mais simplement ton repentir.

ŒDIPE

A présent que me voici plus calme et que s'apaise ma douleur avec mon irritation contre moi, je puis discuter avec toi, Tirésias. J'admire que cette proposition de repentance vienne de toi, qui précisément crois que les dieux nous mènent et qu'il n'était pas en mon pouvoir d'échapper à ma destinée. Sans doute cette offrande de moi était-elle prévue, elle aussi, de sorte que je ne pusse pas m'y soustraire. N'importe ! C'est volontiers que je m'immole. J'étais parvenu à ce point que je ne pouvais plus dépasser qu'en prenant élan contre moi-même.

CRÉON

Je me réjouis, mon cher Œdipe, de voir que ta douleur est, somme toute, supportable; car il me reste à t'annoncer une chose assez pénible. Après ce qui s'est passé, et maintenant que le peuple connaît ton crime, tu ne peux plus rester à Thèbes.

LE CHŒUR

Nous demandons que, selon l'indication des dieux, tu nous débarrasses à la fois de ta présence et de nos maux.

CRÉON

Étéocle et Polynice déjà convoitent le trône. S'ils sont peut-être un peu jeunes encore pour régner, je ferai de nouveau l'intérim.

TIRÉSIAS

Que tes fils tirent ainsi parti de l'instruction que tu leur donnas, je pense que cela n'a rien qui t'étonne?

ŒDIPE

C'est volontiers que je leur laisse, pour leur malheur, une royauté non conquise et non méritée. Mais, de mon exemple, ils n'ont pris que ce qui les flatte, les autorisations, la licence, laissant échapper la contrainte : le difficile et le meilleur.

ANTIGONE

Mon père, je sais bien que, de tous les partis, vous choisirez toujours le plus noble. C'est pourquoi je ne vous quitterai pas.

TIRÉSIAS

Déjà promise à Dieu, tu ne peux disposer de toi.

ANTIGONE

Non, je ne romprai pas ma promesse. En m'échappant de toi, Tirésias, je resterai fidèle à Dieu. Même il me semble que je le servirai mieux, suivant mon père, que je ne faisais près de toi. Je t'écoutais m'enseigner Dieu jusqu'à ce jour; mais plus pieusement encore, j'écouterai maintenant le seul enseignement

de ma raison et de mon cœur. Père, pose ta main sur mon épaule. Je ne fléchirai pas. Tu peux te reposer sur moi. J'écarterai les ronces de ta route. Dis où tu veux aller.

ŒDIPE

Je ne sais. Droit devant moi... Désormais sans foyer, sans patrie...

ISMÈNE

Oh ! cela me désole de vous voir vous en aller ainsi... Le temps de me préparer un costume de deuil, et je vous rejoins à cheval.

TIRÉSIAS

Avant de laisser partir Œdipe, écoutez tous ce que me révèlent les dieux. Une grande bénédiction est promise par eux à la terre où reposeront ses os.

CRÉON

Allons, bon !... Tu vois que tu ferais décidément mieux de rester parmi nous. On pourra toujours s'arranger.

ŒDIPE

Trop tard, Créon. Mon âme a déjà quitté Thèbes, et tous les liens qui me rattachaient au passé sont rompus. Je ne suis plus un roi; plus rien qu'un voyageur sans nom, qui renonce à ses biens, à sa gloire, à soi-même.

LE CHŒUR

Reste avec nous, Œdipe. On te soignera bien, tu verras. Souviens-toi que, dans le temps, tu nous as rendu de grands services. Si ton crime irritait les dieux contre nous, tu viens de le venger magistra-

lement sur toi-même. Songe à tes chers Thébains, à ton peuple. Que t'importe ceux qui ne te connaissent pas ?

ŒDIPE

Quels qu'ils soient, ce sont des hommes. Au prix de ma souffrance, il m'est doux de leur apporter du bonheur.

TIRÉSIAS

Ce n'est pas leur bonheur qu'il faut vouloir, mais leur salut.

ŒDIPE

Je te laisse expliquer cela au peuple. Adieu ! Viens, ma fille. Toi, seule de mes enfants en qui je veuille me reconnaître et à qui je me fie, Antigone très pure, je ne me laisserai plus guider que par toi.

A Madame IDA RUBINSTEIN

dont la ferveur a su ranimer un projet endormi depuis plus de vingt ans.

PERSÉPHONE

Opéra en trois tableaux

1933

PERSÉPHONE a été représenté par Ida RUBINSTEIN sur la scène du Théâtre de l'Opéra, le 30 avril 1934. Musique d'Igor STRAWINSKY. Chorégraphie de Kurt JOOSS. Décors et costumes d'André BARSACQ. Mise en scène d'Ida RUBINSTEIN et Jacques COPEAU. Orchestre sous la direction d'Igor STRAWINSKY.

Ida RUBINSTEIN dans le rôle de Perséphone.

PREMIER TABLEAU

EUMOLPE

sur le devant de la scène, avant le lever du rideau.

Déesse aux mille noms, puissante Demeter
Qui couvres de moissons la terre
Toi dispensatrice du blé
Célébrons ici tes mystères
Devant tout ce peuple assemblé.

Le rideau se lève sur une prairie au bord de la mer ; à droite un talus gazonné et fleuri où s'épanouit la grande fleur du narcisse ; sur la gauche, le défilé rocheux (qui conduit aux Enfers) où s'aventurera Perséphone.

C'est aux Nymphes que tu confies
Perséphone fille chérie,
Qui fait le printemps sur la terre
Et se plaît aux fleurs des prairies.
Comment elle te fut ravie
C'est ce que nous raconte Homère.

Demeter, avertie par Mercure qui l'emmène, dit adieu à Perséphone, et la recommande aux Nymphes.

LE CHŒUR DES NYMPHES

Reste avec nous, princesse Perséphone.
Ta mère Demeter, reine du bel été
T'a confiée à nous parmi les oiseaux et les fleurs,

Les baisers des ruisseaux, les caresses de l'air;
Vois le soleil qui rit sur l'onde !
Reste avec nous dans la félicité.
C'est le premier matin du monde.

PERSÉPHONE
encore assise et comme à demi endormie.

La brise vagabonde
A caressé les fleurs.

Le chœur des Nymphes s'empresse autour de Perséphone, qui se lève lentement.

LE CHŒUR DES NYMPHES

Viens ! Joue avec nous, Perséphone...
La brise a caressé les fleurs,
C'est le premier matin du monde;
Tout est joyeux comme nos cœurs,
Tout rit sur la terre et sur l'onde.
Viens ! Joue avec nous, Perséphone :
La brise a caressé les fleurs.

PERSÉPHONE
parlé.

Je t'écoute de tout mon cœur,
Chant du premier matin du monde.

LE CHŒUR DES NYMPHES

Ivresse matinale,
Rayon naissant, pétales
Ruisselants de liqueur.
Cède sans plus attendre
Au conseil le plus tendre,
Et laisse l'avenir
Doucement t'envahir.

PERSÉPHONE

parlé.

Voici que se fait si furtive
La tiède caresse du jour
Que l'âme la plus craintive
S'abandonnerait à l'amour.

LE CHŒUR DES NYMPHES

Verveine, ancolie,
Jacinthe, safran,
Adonide goutte de sang,
Et toutes les fleurs du printemps...

EUMOLPE

De toutes les fleurs du printemps,
Le narcisse est la plus jolie.
Celui qui se penche sur son calice,
Celui qui respire son odeur,
Voit le monde inconnu des Enfers.

Le chœur évolue en dansant de manière à empêcher Perséphone d'approcher du narcisse. Perséphone, rompant le cercle des Nymphes, s'est approchée de la fleur et s'est penchée sur son calice.

LE CHŒUR DES NYMPHES

Tiens-toi sur tes gardes.
Défends-toi toujours
De suivre, hagarde,
Ce que tu regardes
Avec trop d'amour.
Ne t'approche pas du narcisse.
Non, ne cueille pas cette fleur !

EUMOLPE

Celui qui se penche sur son calice,
Celui qui respire son odeur
Voit le monde inconnu des Enfers.

PERSÉPHONE

penchée sur la fleur.

Je vois sur des prés semés d'asphodèles
Des ombres errer lentement.
Elles vont. Elles vont, plaintives et fidèles.
Je vois errer
Tout un peuple sans espérance
Triste, inquiet, décoloré.

Le chœur a entouré attentivement Perséphone et s'est penché anxieusement vers elle. Une inquiétude nouvelle s'est glissée dans l'orchestre qui jusqu'alors exprimait une pure joie.

Le chœur, essayant, malgré l'inquiétude nouvelle, de retrouver sa joie et d'y entraîner Perséphone.

LE CHŒUR DES NYMPHES

Ne cueille pas cette fleur, Perséphone.
Défends-toi toujours
De suivre, hagarde,
Ce que tu regardes avec trop d'amour.
Viens ! joue avec nous, Perséphone.

Une grande plainte envahit l'orchestre. Perséphone a cueilli la fleur. Sa danse exprime l'inquiétude et la désolation. Elle descend lentement du tertre gazonné où s'épanouissait la fleur du narcisse et se rapproche des rochers vers la gauche.

Les Nymphes veulent la retenir, mais elle s'avance toujours, comme hagarde, les yeux fixés sur la fleur du narcisse qu'elle tient à la main. Tout le rôle de Perséphone est parlé.

EUMOLPE

Perséphone, un peuple t'attend
Tout un pauvre peuple dolent
Qui ne connaît pas l'espérance,
A qui ne rit aucun printemps.
Perséphone, un peuple t'attend.
Déjà ta pitié te fiance
A Pluton, le roi des Enfers.
Tu descendras vers lui pour consoler les ombres
Ta jeunesse fera leur détresse moins sombre
Ton printemps charmera leur éternel hiver
Viens ! Tu régneras sur les ombres.

PERSÉPHONE

Nymphes, mes sœurs, mes compagnes charmantes,
Comment pourrais-je avec vous, désormais,
Rire et chanter, insouciante,
A présent que j'ai vu, à présent que je sais
Qu'un peuple insatisfait souffre et vit dans l'attente.
O peuple douloureux des ombres, tu m'attires.
Vers toi, j'irai...

DEUXIÈME TABLEAU

La scène s'est obscurcie. Musique continue. Rideau.

EUMOLPE

C'est ainsi, nous raconte Homère
Que le Roi des hivers, que l'infernal Pluton
Ravit Perséphone à sa mère,
Et à la terre son printemps.

Le rideau se relève. La scène représente les Champs-Élysées. Sur la droite, la porte du palais de Pluton. Perséphone couchée sur un lit d'apparat dressé sous un dais supporté par des colonnes. Près d'elle, encore endormie, le chœur des Ombres. Sur la gauche, les bords d'un fleuve au-dessus duquel se rabattent les rameaux d'un arbre immense. Près du fleuve, le chœur des Danaïdes puise incessamment l'eau du fleuve et inclinent l'une vers l'autre leurs urnes. Le fond de la scène est obstrué par des nuages.

LE CHŒUR

Sur ce lit elle repose
Et je n'ose
La troubler.
Encore assoupie à moitié
Elle presse sur son cœur
Le narcisse dont l'odeur
L'a conquise à la pitié.

PERSÉPHONE

étendue.

Dans quelle étrangeté je m'éveille... où suis-je ?
Est-ce déjà le soir ? Ou bientôt la fin de la nuit ?

LE CHŒUR

Ici rien ne s'achève
Ici chacun poursuit
Chacun poursuit sans trêve
Ce qui s'écoule et fuit...

EUMOLPE

Ici la mort du temps fait la vie éternelle.

PERSÉPHONE

Que fais-je ici ?...

EUMOLPE

Tu règnes sur les Ombres.

PERSÉPHONE

Ombres plaintives, que faites-vous ?

LE CHŒUR DES DANAÏDES

Attentives
Sur les rives
De l'éternité
Vers les ondes
Peu profondes
Du fleuve Léthé
Taciturnes
Dans nos urnes
Puisons tour à tour
Cette eau vaine
Des fontaines
Qui s'enfuit toujours.

PERSÉPHONE

Reposez-vous, ombres douloureuses.

Reprise de Rien ne s'achève, *etc.*

PERSÉPHONE

Que puis-je pour votre bonheur ?

LE CHŒUR DES DANAÏDES

Nous ne sommes pas malheureuses.
Sans haine et sans amour, sans peine et sans envie
Nous n'avons pas d'autre destin
Que de recommencer sans fin
Le geste insensé de la vie.

LE CHŒUR DES OMBRES

Parle-nous du printemps, Perséphone immortelle.

PERSÉPHONE

Ma mère Demeter, que la terre était belle
Quand l'amoureux éclat de nos rires mêlait
Aux épis d'or, des fleurs, et des parfums au lait.
Loin de toi, Demeter, moi, ta fille égarée
J'admire au cours sans fin de l'unique journée
Naître de pâles fleurs, où mon regard se pose
Les bords gris du Léthé s'orner de blanches roses
Et, dans l'ombre du soir, les ombres s'enchanter
Du reflet incertain d'un souterrain été.

LE CHŒUR

Parle-nous, parle-nous, Perséphone immortelle.

Silence dans l'orchestre.

PERSÉPHONE

s'arrêtant interdite.

Qui m'appelle ?

EUMOLPE

Pluton !
Tu viens ici pour dominer
Non pour t'apitoyer, Perséphone.
N'espère pas pouvoir te montrer secourable.
Nul, et serait-il Dieu, ne peut échapper au Destin.
Ta destinée est d'être reine. Accepte.
Et pour oublier ta pitié
Bois cette coupe de Léthé
Que t'offrent les Enfers avec tous les trésors de la terre.

Des ombres drapées de noir (les Danaïdes sont vêtues d'un vert cendreux) sortent du palais de Pluton, chargées de joyaux, de parures ; l'une d'elles tient une coupe qu'elle tend à la dernière des Danaïdes. Celle-ci l'emplit d'eau du Léthé. Puis l'ombre s'approche de Perséphone.

PERSÉPHONE

qui a pris ces bijoux et les a regardés tristement, les repousse.

Non, reprenez ces pierreries
La plus fragile fleur des prairies
M'est une préférable parure.

EUMOLPE

Viens, Mercure !
Venez, heures du jour et de la nuit.

Les nuages, au fond de la scène surélevée, s'entr'ouvrent pour laisser bondir Mercure suivi du cortège des heures. (Mercure, rôle muet.) Chacune des heures, vêtues de tons gradués, couleur d'aube, d'aurore, de jour, etc., porte un présent pour Perséphone.

EUMOLPE

Perséphone confuse
Se refuse
A tout ce qui la séduit.
Cependant Mercure espère
Qu'en souvenir de sa mère
Saura la tenter un fruit,
Un fruit qu'il voit pendre à la branche
Qui se penche
Au-dessus de la soif fatale
De Tantale.
Il cueille une grenade mûre
Et s'assure
Qu'un reste de soleil y luit.
Il le tend à Perséphone
Qui s'émerveille et s'étonne
De retrouver dans sa nuit
Un rappel de la lumière
De la terre,
Les belles couleurs du plaisir.
La voici plus confiante
Et riante
Qui s'abandonne au désir,
Saisit la grenade mûre,
Y mord... Aussitôt Mercure
S'envole et Pluton sourit.

Rythme accéléré de la musique, ironique et stridente au moment où Mercure, selon le chant d'Eumolpe, bondit pour s'emparer de la grenade. Il la tend à Perséphone qui veut s'en emparer. Perséphone a pris la grenade et y mord. Sur les derniers mots d'Eumolpe, le cortège des heures et Mercure se sont retirés. L'on ne voit plus que Perséphone et le chœur des Ombres.

PERSÉPHONE

Où suis-je ?... qu'ai-je fait ?... Quel trouble me saisit ?...
Soutenez-moi, mes sœurs ! La grenade mordue
M'a redonné le goût de la terre perdue.

LE CHŒUR

Si tu contemplais le calice
Du narcisse
Peut-être reverrais-tu
Les prés délaissés et ta mère,
Comme il advint quand sur la terre
Le mystère
Du monde infernal t'apparut.

PERSÉPHONE

Entourez-moi, protégez-moi, ombres fidèles.
Cette fleur des prés, la plus belle,
Seul reste du printemps que j'emporte aux Enfers,
Si, pour l'interroger, je me penchais sur elle,
Que saurait-elle me montrer ?...

EUMOLPE

L'hiver.

Perséphone, entourée du chœur des Ombres, sur le devant de la scène, a pris la fleur du narcisse qu'elle gardait à la ceinture et la contemple.

PERSÉPHONE

Où donc avez-vous fui, parfums, chansons, escortes
De l'amour ?... Je ne vois rien que des choses mortes.
Les prés vides de fleurs et les champs sans moissons
Racontent le regret des riantes saisons.
Plus, au penchant des monts, les flûtes bucoliques

N'occupent les bosquets de leurs claires musiques.
De tout semble couler un lent gémissement
Car tout espère en vain le retour du printemps.
Alternons les accents de nos voix affligées.

LE CHŒUR

Raconte, que vois-tu ?

PERSÉPHONE

...Des rivières figées;
Cesser la fuite en pleurs des ruisseaux et leur voix
S'étouffer sous le gel. Dans les nocturnes bois
Je vois ma mère errante et de haillons vêtue
Redemander partout Perséphone perdue.
A travers les halliers, sans guide, sans chemin,
Elle marche, elle porte une torche à la main.
Ronces, cailloux aigus, vents, ramures noueuses,
Pourquoi déchirez-vous sa course douloureuse ?
Mère, ne cherche plus. Ta fille qui te voit
Habite les Enfers et n'est plus rien pour toi.
Hélas... ah ! si du moins ma parole égarée
Pouvait...

LE CHŒUR

Non, Demeter n'entendra plus ta voix
Perséphone...

EUMOLPE

Pauvres ombres désespérées
L'hiver non plus ne peut être éternel.

(C'est à partir d'ici que la musique commence le long crescendo, ou éclaircissement — enfin la montée *qui doit se poursuivre jusqu'à la fin de ce tableau et amener la solennité joyeuse du tableau suivant.)*

EUMOLPE

Au palais d'Éleusis où Demeter arrive
Le roi Seleucus lui confie
La garde d'un enfant dernier-né,
Démophoon qui doit devenir Triptolème.

PERSÉPHONE

Au-dessus d'un berceau de tisons et de flammes
Je vois... Je vois vers lui Demeter se pencher.

EUMOLPE

Au destin des humains penses-tu l'arracher,
Déesse ? D'un mortel tu voudrais faire un dieu.
Tu le nourris et tu l'abreuves
Non point de lait, mais de nectar et d'ambroisie.
Ainsi l'enfant prospère et sourit à la vie.

LE CHŒUR

Ainsi l'espoir renaît dans notre âme ravie.

PERSÉPHONE

Sur la plage, et des flots imitant la cadence,
Ma mère dans ses bras en marchant le balance.
Déjà de l'air salin humectant sa narine
Elle l'expose nu dans la brise marine.
Qu'il est beau ! rayonnant de hâle et de santé
Il s'élance, il se rue à l'immortalité.
Salut, Démophoon en qui mon cœur espère !
Par toi vais-je revoir se refleurir la terre ?
Tu sauras aux humains enseigner le labour
Que d'abord t'enseigna ma mère.

EUMOLPE

Et, grâce à ton travail, rendue à son amour
Perséphone revit et reparaît au jour.

PERSÉPHONE

Eh quoi, j'échapperais à l'affre souterraine ?
Mon sourire emplirait les prés ? Je serais reine ?

LE CHŒUR

Du terrestre printemps et non plus des Enfers.

PERSÉPHONE

Demeter tu m'attends et tes bras sont ouverts
Pour accueillir enfin ta fille renaissante
Au plein soleil qui fait les ombres ravissantes.
Venez ! Venez ! Forçons les portes du trépas.
Non, le sombre Pluton ne nous retiendra pas.
Nous reverrons bientôt, agités par les vents,
Les branchages aux délicats balancements.
O mon terrestre époux, radieux Triptolème
Qui m'appelle, j'accours ! Je t'appartiens. Je t'aime.

Perséphone s'est dirigée vers le fond de la scène qui s'illumine, tandis que le devant de la scène s'obscurcit.

RIDEAU

TROISIÈME TABLEAU

EUMOLPE

durant le changement de scène.

C'est ainsi, nous raconte Homère,
Que l'effort de Démophoon
Rendit Perséphone à sa mère
Et à la terre son printemps.

Au fond, une colline que domine un temple dorique. Au premier plan, sur la gauche, un tumulus surmonté de chênes verts, et sur le flanc duquel, vue de biais par le spectateur, l'entrée d'un tombeau, fermée d'abord par de lourds vantaux de pierre à la manière des tombes étrusques. Devant ce porche funèbre se tient le génie de la mort, une torche éteinte à la main.

Cependant sur la colline
Qui domine
Le présent et l'avenir
Les Grecs ont construit un temple
Pour Demeter qui contemple
Un peuple heureux accourir.
Triptolème est auprès d'elle
Dont la faucille reluit,
Et fidèle
Le chœur des Nymphes les suit.

Un chœur d'adolescents monte à la rencontre du chœur des Nymphes.

LE CHŒUR DES NYMPHES

Venez à nous, enfants des hommes.

LE CHŒUR DES ENFANTS

Accueillez-nous, filles des dieux.

LES DEUX CHŒURS

Nous apportons nos offrandes
De guirlandes
Lys, safrans, crocus, bleuets,
Renoncules, anémones...
Des bouquets pour Perséphone,
Des épis pour Demeter.
Les blés sont encore verts
Mais les seigles déjà blonds.

CHŒUR DES ENFANTS

Demeter reine des étés
Dispensez-nous votre sérénité.

LE CHŒUR DES NYMPHES

Oh, reviens à nous, Perséphone,
Brise les portes du tombeau !
Archange de la mort rallume ton flambeau.
Demeter t'attend. Triptolème
Arrache le manteau de deuil
Qui la couvre encore et parsème
De fleurs l'alentour du cercueil.

LES CHŒURS MÊLÉS

Ouvrez-vous, fatales portes,
Flambeaux éteints, flammes mortes,
Ravivez-vous. Il est temps.
Il est temps enfin que tu sortes
Des gouffres de la nuit, Printemps.

Les vantaux de pierre roulent sur leurs gonds. Perséphone surgit du tombeau.

EUMOLPE

Encore mal réveillée
Perséphone émerveillée
Sort du sinistre parvis.
Tout hésitante et comme ivre
De nuit, tu doutes de vivre
Encore, et pourtant tu vis.

LE CHŒUR DES ENFANTS

L'ombre encore t'environne
Chancelante Perséphone
Comme prise en un réseau.
Mais partout où ton pied pose
S'épanouit une rose
Et s'élève un chant d'oiseau.

Chaque geste te dégage
Et ta danse est un langage
Qui propage le bonheur,
L'abandon, la confiance
Et le rayon se fiance
Au pétale de la fleur.
Tout, dans la nature entière,
Rit, s'abreuve de lumière...
Toi, tu bondis vers le jour.

LE CHŒUR DES NYMPHES

Mais, pourquoi, si sérieuse,
Restes-tu silencieuse
Lorsque t'accueille l'amour ?

Perséphone a rejoint le chœur des Nymphes, Demeter et Triptolème au haut de la colline que domine le temple. Fiançailles mystiques.

LE CHŒUR DES ENFANTS

Parle, Perséphone, raconte
Ce que nous cachent les hivers ?

Silence dans l'orchestre.

LE CHŒUR DES NYMPHES

Avec toi, quel secret remonte
Du fond des gouffres entr'ouverts.

Silence.

LES CHŒURS MÊLÉS

Dis, qu'as-tu vu dans les Enfers ?

PERSÉPHONE

Mère, ta Perséphone à tes vœux s'est rendue.
Ta tunique de deuil qu'assombrissait l'hiver
A recouvré ses fleurs et sa splendeur perdue.
Et vous, Nymphes, mes sœurs, votre troupe assidue
Foule un gazon nouveau sous le bocage vert.
O mon terrestre époux, laboureur Triptolème !
Démophoon, déjà le froment que tu sèmes
Germe, prospère, et rit en féconde moisson...
Tu n'arrêteras pas le cours de la saison.
La nuit succède au jour et l'hiver à l'automne.
Je suis à toi. Prends-moi. Je suis ta Perséphone,
Mais bien l'épouse aussi du ténébreux Pluton.
Tu ne pourras jamais d'une étreinte si forte
Me serrer dans tes bras, charmant Démophoon,
Que de l'enlacement je ne m'échappe et sorte
En dépit de l'amour et le cœur déchiré
Pour répondre au destin qui m'appelle. J'irai
Vers le monde ombrageux où je sais que l'on souffre.
Crois-tu qu'impunément se penche sur le gouffre
De l'enfer douloureux un cœur ivre d'amour ?
J'ai vu ce qui se cache et se dérobe au jour

Et ne puis t'oublier, vérité désolante.
Mercure que voici me prendra consentante.
Je n'ai pas besoin d'ordre et me rends de plein gré
Où non point tant la loi que mon amour me mène
Et je veux pas à pas et degré par degré,
Descendre jusqu'au fond de la détresse humaine.

Perséphone a pris des mains de Mercure la torche allumée. Précédée et guidée par Mercure, elle descend lentement et solennellement vers la porte tombale qui s'ouvre devant elle. Les Nymphes entourent Demeter et Triptolème. Le chœur des Enfants et Eumolpe restent à flanc du coteau.

EUMOLPE

Ainsi vers l'ombre souterraine
Tu t'achemines à pas lents,
Porteuse de la torche et reine
Des vastes pays somnolents.
Ton lot est d'apporter aux ombres
Un peu de la clarté du jour,
Un répit à leurs maux sans nombre,
A leur détresse un peu d'amour.

Il faut, pour qu'un printemps renaisse
Que le grain consente à mourir
Sous terre, afin qu'il reparaisse
En moisson d'or pour l'avenir.

LE TREIZIÈME ARBRE

Plaisanterie en un acte

1935

LE TREIZIÈME ARBRE a été représenté pour la première fois à Paris, le 13 janvier 1939, par le Rideau de Paris, sur la scène du Théâtre Charles de Rochefort. Mise en scène de Marcel HERRAND.

Les principaux rôles étaient tenus par :

Max DE GUY : le Vicomte.
Jean BONVILLIERS : le Curé
Jean MARCHAT : le Docteur
Charlotte CLASIS : la Comtesse.

PERSONNAGES

La Comtesse
Le Vicomte, fils de la Comtesse
Armand, neveu de la Comtesse
Le Philologue
Le Docteur psychanalyste
Le Curé
Boccage, le garde
Un Domestique
Gouvernante anglaise.

SCÈNE I

Un très élégant salon dans un château. Sur la gauche une baie vitrée, laissant voir les arbres d'un parc, au fond une porte de la salle à manger que le Vicomte est sur le point de refermer, on comprend qu'il vient de quitter ses convives, que ceux-ci cherchent à le retenir et que c'est à eux qu'il répond.

LE VICOMTE, LE CURÉ, puis LE DOMESTIQUE

LE VICOMTE

Impossible... Mais je serai de retour dans une heure.

Il se verse en hâte un verre de liqueur.

LE CURÉ

sortant précipitamment.

Deux mots seulement, Monsieur le Vicomte. C'est si difficile de vous saisir... Oh ! simplement je voudrais vous mettre en garde contre ces deux invités qu'amène ici votre cousin Monsieur Armand. Madame votre mère est l'amabilité même; mais vous n'êtes presque jamais là et je crains que vous ne vous rendiez pas compte des ravages qu'opèrent les conversations de ces deux Messieurs. Ils apportent ici un esprit d'incrédulité, d'anarchie, qui pénètre lentement votre excellente mère.

LE VICOMTE

Ils n'ont rien dit, pendant le déjeuner, de particulièrement subversif.

LE CURÉ

Oh ! devant vous, ils s'observent. Ils savent que vous ne laisseriez point passer, sans les relever, les propos irrévérencieux contre la croyance et les vérités établies. Pourtant...

LE VICOMTE

Monsieur l'Abbé, vous avez charge de nos âmes et je vous sais gré de votre sollicitude. Mais y a-t-il vraiment lieu de s'alarmer ? Ma mère a toujours fait preuve d'un esprit solide. Elle est, à mon avis, un peu trop curieuse des nouveautés; pour tout le reste, j'ai toujours pensé que je n'avais qu'à prendre exemple sur elle. Excusez-moi de vous quitter. Mais je suis attendu. Achevez de déjeuner tranquillement. Je ne puis croire qu'on ose parler devant vous plus librement que devant moi.

LE CURÉ

Hélas ! Je ne suis pas toujours là.

LE VICOMTE

En tous cas je vous remercie de ce que vous me dites. J'y songerai.

LE CURÉ

J'ai pensé qu'il était de mon devoir de vous avertir.

Le Curé rentre dans la salle à manger. Le Domestique apporte le café.

LE DOMESTIQUE

Monsieur le Vicomte ne prend pas son café ?

LE VICOMTE

Non; je n'ai pas le temps.

Il regarde si le Curé n'est plus là, et, comme se ravisant, se verse un second verre de liqueur, puis sort. La scène reste vide un instant.

SCÈNE II

LA COMTESSE, LE PHILOLOGUE, ARMAND

LA COMTESSE

Mais c'est vrai qu'il fait presque beau... Miss, vous allez pouvoir faire sortir les enfants. Profitez vite de l'éclaircie. Casimir ! Sophie ! Dépêchez-vous. La pluie n'aurait qu'à recommencer... Et n'oubliez pas de mettre vos caoutchoucs. La terre est trempée. Mon pauvre Armand, vous n'avez vraiment pas de chance ! Depuis que vous êtes ici, vous n'avez tué que trois lapins : et voilà quatre jours que vous n'êtes même pas sorti du parc.

LE PHILOLOGUE

Nous avons Jupiter contre nous.

ARMAND

Vous ne trouvez pas un peu désuet, cher ami, de faire appel à Jupiter, pour dire qu'il pleut sans arrêt depuis dix jours ? Je sais bien que c'est votre métier de vous occuper de l'antiquité; mais quand vous êtes chez des amis, vous devriez laisser au vestiaire vos anciens et leur mythologie.

LA COMTESSE

vers Armand.

Comment peux-tu croire que cela m'ennuie d'entendre Monsieur Lavignette parler de ses études ? Il

m'a fait hier un petit cours sur la religion grecque, et dit des choses tout à fait intéressantes.

ARMAND

Pas possible !

LE PHILOLOGUE

Ah ! je suis heureux, Madame la Comtesse, de voir que vous ne partagez pas l'opinion de votre impertinent neveu, mon ami.

LA COMTESSE

Armand n'a jamais su s'intéresser à rien.

ARMAND

Allons, ma tante ! ajoutez : c'est pour cela qu'il s'ennuie tant dans la vie.

LA COMTESSE

Mais parfaitement. Regarde Monsieur Lavignette : son esprit est toujours occupé.

LE PHILOLOGUE

Le vôtre également, Madame la Comtesse !

LA COMTESSE

Toi tu ne fais rien; tu ne lis rien; pas même les journaux.

ARMAND

Ma chère tante, vous ne les lisez pas non plus.

LA COMTESSE

C'est parce qu'on n'y raconte jamais que des horreurs. J'en voudrais un qui ne parlerait au contraire rien que des événements heureux.

ARMAND

Par exemple ?

LA COMTESSE

Mais je ne sais pas, moi... Les naissances, les mariages... Je suis sûre qu'il aurait un tas d'abonnés. Est-ce qu'il ne vaut pas mieux ignorer les misères que nous ne pouvons pas secourir ?

ARMAND

Madame ma tante, vous êtes incomparable. Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour vous ?

LA COMTESSE

Eh bien, va dire aux autres qu'ils se dépêchent. Le café va refroidir.

LE PHILOLOGUE

Ils ont peur que la fumée ne vous gêne.

ARMAND

C'est-à-dire que Monsieur l'Abbé n'ose pas fumer sa petite cigarette devant vous.

LA COMTESSE

Je ne me scandalise pas pour si peu, à mon âge...

Armand sort.

LA COMTESSE

Au fond c'est un très bon garçon. Mais comment se peut-il que vous n'ayez pas sur lui plus d'influence ?

LE PHILOLOGUE

Le Docteur n'en a pas davantage. Il est vrai qu'Armand n'a jamais consenti à se faire psychanalyser.

LA COMTESSE

Ah ! Seigneur ! moi non plus. J'aurais trop peur de découvrir en moi un tas de vilaines choses que j'aime mieux ignorer. La conversation du Docteur me suffit. Elle est très instructive. Comme la vôtre, cher Monsieur...

LE PHILOLOGUE

Alors vous ne nous trouvez l'un et l'autre pas trop indiscrets de profiter ainsi de votre aimable hospitalité ?

LA COMTESSE

Vous plaisantez ! J'adore m'instruire et c'est au contraire moi qui vous suis reconnaissante de consentir à vous attarder quelques jours sous mon toit.

Entrent le Curé, le Docteur psychanalyste et Armand.

SCÈNE III

LA COMTESSE, LE CURÉ, LE DOCTEUR, ARMAND

LA COMTESSE

Monsieur l'Abbé, vous ne me ferez pas croire que vous avez eu le temps d'achever votre cigarette. Vous allez vite en allumer une autre... offerte par moi. *(Elle offre une cigarette au curé.)*

LE CURÉ

Je vois que Monsieur Armand m'a trahi.

LE DOCTEUR

Cela veut-il dire, Madame, que vous fumez aussi ?

LA COMTESSE

Ça n'est pas de mon temps *(Tendant une tasse vide à l'abbé.)* Un morceau... deux morceaux... ?

LE CURÉ

Trois si vous le permettez. Et très peu de café, juste de quoi noyer le sucre.

ARMAND

Et tout à l'heure une seconde tasse.

LE CURÉ

Je reconnais que je suis un peu gourmand. C'est un vice...

LA COMTESSE

Qui ne fait du tort à personne, Monsieur l'Abbé.

LE CURÉ

Oh ! Madame la Comtesse, cela peut mener très loin... Comme tous les vices, dès qu'on s'y abandonne.

ARMAND

Notre excellent Docteur vous dira que c'est encore bien plus dangereux de les refouler.

LE CURÉ

L'Église a raison de considérer la gourmandise comme un des péchés capitaux. C'est un instinct...

LE PHILOLOGUE

Heureux, Monsieur l'Abbé, ceux qui n'ont pas de pires instincts à satisfaire ou à dompter.

ARMAND

Il paraît... n'est-ce pas, Docteur... que chacun de nous porte en soi un tas de vilains instincts qu'il ignore.

LE DOCTEUR

Mon cher ami, ne prenez donc pas la parole à ma place. Et ne parlez pas sur le ton de la plaisanterie de choses très sérieuses, très graves. On accuse trop souvent la psychanalyse d'évoquer, de provoquer des monstres, qui, sans elle, n'existeraient pas. Notre rôle n'est pas du tout de les faire naître, ces monstres; mais au contraire de les mater. Car, qu'ils existent, plus ou moins en chacun de nous, c'est un fait.

ARMAND

Ah ! ma chère tante... excusez-moi... mais ce que je donnerais pour connaître les vôtres ! Ils doivent être si mignons, si gentils...

LA COMTESSE

Mes monstres ? Mais j'espère bien ne pas...

LE DOCTEUR

Ah ! Madame la Comtesse... nous ne connaissons guère de notre moi que la surface. La psychanalyse s'occupe précisément du sous-sol.

LA COMTESSE

Monsieur l'Abbé, rassurez-moi. Dites-moi vite que Dieu ne nous tiendra pas pour responsables de notre sous-sol !

LE CURÉ

Eh ! Madame, c'est précisément pourquoi j'estime très dangereux d'amener au jour les monstres qui

sommeillent dans ce que Monsieur Styx appelle si élégamment : notre sous-sol; ce que j'appellerai notre enfer.

LE PHILOLOGUE

Voulez-vous toute ma pensée ? C'est que, dans ce sous-sol gisent, fort mal enterrés, les dieux grecs, dont Armand se moquait un peu facilement tout à l'heure. Et, comme dans la tragédie antique, ils se vengent d'être parfois trop méconnus.

LE CURÉ

Ces faux dieux, la religion chrétienne les appelle beaucoup plus simplement forces de la nature ou instincts. Évidemment nous ne les avons pas supprimés... Mais loin de nous soumettre à eux, nous savons nous en rendre maîtres.

LE DOCTEUR

Nous savons ! Nous savons !... Nous prétendons, Monsieur l'Abbé. Les Grecs agissaient sous la dictée de leurs passions; aujourd'hui nous refoulons. C'est pieusement que les Grecs cédaient à leurs dieux.

LE CURÉ

Et c'est pieusement aujourd'hui que nous leur résistons.

LE DOCTEUR

A notre détriment, Monsieur l'Abbé... permettez-moi de le dire. A notre détriment.

LA COMTESSE

Cher Monsieur, vous n'oserez tout de même pas soutenir que notre société produit encore des Orestes et des Œdipes...

LE PHILOLOGUE

Les Œdipes, de nos jours, ne sont peut-être pas moins nombreux qu'autrefois. L'inceste par exemple est très fréquent dans les campagnes.

LA COMTESSE

Je vous assure, Docteur, que...

LE DOCTEUR

Et dans les bas quartiers des grandes villes. Monsieur le Curé, qui par la confession connaît les secrets des familles, vous dira...

LE CURÉ

Permettez ! Permettez... Je ne dis rien du tout.

LE DOCTEUR

Mais, la plupart du temps, de nos jours, Œdipe n'épouse plus sa mère. Il se contente de la convoiter.

LA COMTESSE

Docteur, vous abusez de ce que mon fils est absent...

LE DOCTEUR

Permettez, Madame la Comtesse... Je dis : convoiter... et Dieu me garde de penser à Monsieur le Vicomte. Mais la psychanalyse nous apprend que, sans le savoir, il y a des quantités d'Orestes, d'Œdipes, de Phèdres et même de Pasiphaés, qui s'ignorent. Le drame, de nos jours, ne se joue plus sur la scène du monde ou du théâtre, mais dans des profondeurs ignorées.

LA COMTESSE

Que ne laissez-vous ces profondeurs tranquilles ! J'ai horreur de regarder ce qui ne me regarde pas.

LE DOCTEUR

Oh ! permettez, Madame la Comtesse... Tout irait bien si ces profondeurs consentaient à rester tranquilles. Mais tout leur inconnu nous tourmente et les monstres qui s'y agitent, pour ne pas prendre forme de crimes, n'en mettent pas moins le bout du nez à l'air... Vous riez, Monsieur l'Abbé ?...

ARMAND

Monsieur le Curé pense que s'il avait à s'occuper, dans son confessionnal, de tous les bouts de nez, il n'en finirait pas...

LE CURÉ

Monsieur le Curé ne pense rien du tout. Il a déjà trop à faire avec les misères réelles, sans s'occuper des imaginaires, et de vos billevesées... S'il y avait moins de désœuvrés, il y aurait moins de faux malades.

LE DOCTEUR

Ah ! permettez, Monsieur l'Abbé...

LE CURÉ

Madame la Comtesse, je vous avais prévenue que je ne pourrais m'attarder. Permettez que je vous quitte et laisse ces Messieurs à leurs fouilles.

Le Curé sort. La Comtesse l'accompagne.

ARMAND

Il est vexé.

LE DOCTEUR

Je n'ai pourtant rien dit qui...

LE PHILOLOGUE

Mais si, mais si. Vous devriez pourtant comprendre que vous lui faites de la concurrence. Et l'autre qui éprouve encore le besoin de lui parler des confessionnaux ! Je trouve ça d'une maladresse !...

ARMAND

Maladresse ? Au contraire je...

LE PHILOLOGUE

D'un manque de tact, si tu préfères. *(La Comtesse rentre.)* Il est vexé ?...

LA COMTESSE

Pauvre brave abbé, c'est un excellent homme... Je suis vraiment désolée du tour qu'a pris la conversation. Il est parti presque en courant, sans même prendre le temps de chausser ses caoutchoucs. Mais, maintenant qu'il n'est plus là, je vous en prie, Docteur, dites-nous donc un peu ce que vous appeliez si spirituellement le bout du nez de ces monstres affreux.

LE DOCTEUR

Je voulais simplement dire, Madame la Comtesse, que ces instincts qui jadis nous poussaient au crime, plus ou moins mal domptés, réprimés, se manifestent encore par un tas de bizarreries, de tics, de menus actes saugrenus, dont le plus souvent nous n'avons même pas conscience.

LA COMTESSE

Ah ! Vous m'intéressez énormément, Docteur ! Combien je regrette que notre cher abbé soit parti ! Il aurait certainement compris qu'il n'y avait pas là

de quoi prendre ombrage. J'adore m'instruire. Et mon affreux neveu, en amenant ici des amis tels que vous et Monsieur Lavignette se fait pardonner bien des choses. *(A Armand.)* Monsieur Lavignette m'a fait hier un petit discours sur les religions primitives, sur le culte des arbres... J'ai toujours adoré les arbres...

LE PHILOLOGUE

Un autre jour je vous parlerai, si vous le permettez, des étranges dessins préhistoriques qu'on a trouvés dans les grottes et sur les rochers... reproduits du reste dans les albums...

LA COMTESSE

Vraiment, vous n'osez pas me les montrer ?

LE PHILOLOGUE

Ne me faites pas regretter, Madame, de vous avoir dit que je les avais apportés. Ces dessins sont souvent... un peu libres.

LA COMTESSE

Oh ! je n'insiste pas... Mais vous savez, les femmes vraiment honnêtes n'ont pas à se montrer trop pudibondes.

ARMAND

Allons. Va nous chercher ça. Tu vois bien que ma tante meurt d'envie de les voir, tes albums..

LA COMTESSE

Quel insolent ! Monsieur Lavignette, je vous prie de ne pas me les montrer.

LE DOCTEUR

Faites attention, Madame la Comtesse, vous allez faire du refoulement.

LA COMTESSE

Allons ! voilà la pluie qui recommence. Il va falloir faire rentrer les enfants.

Le Curé rentre.

Comment, Monsieur l'Abbé, vous revenez ?

LE CURÉ

Madame la Comtesse, il faut que je vous parle seul à seul.

LE PHILOLOGUE

Ça sent l'orage.

ARMAND

Allons, venez : ça ne sera qu'un grain.

Ils sortent.

SCÈNE IV

LE CURÉ, LA COMTESSE, puis la GOUVERNANTE
ARMAND, BOCCAGE, le PHILOLOGUE et le DOCTEUR

LA COMTESSE

Vous m'inquiétez... Vous semblez tout décomposé.

LE CURÉ

Il y a de quoi, Madame la Comtesse. Il y a de quoi...

LA COMTESSE

...Les enfants...

LE CURÉ

Mais non. Je viens de les voir. Tout va très bien.

LA COMTESSE

Mais alors ?

LE CURÉ

Oh ! je ne sais vraiment pas comment vous dire ça.

LA COMTESSE

Mon cher Abbé, je n'ai aucun goût pour les devinettes.

LE CURÉ

A cent mètres du château... A un endroit où tout le monde passe, où en entrant et sortant d'ici tout le monde est forcé de passer... Où je passais moi-même en vous quittant... sur un des plus beaux arbres de l'avenue.

LA COMTESSE

Le grand platane ?

LE CURÉ

Oui, Madame la Comtesse, sur votre grand platane, s'étale à présent aux yeux de tous un dessin... que je n'hésiterai pas à qualifier d'obscène.

LA COMTESSE

Oh ! mais, Monsieur l'Abbé, c'est abominable. J'espère au moins que vous l'aurez bien vite effacé.

LE CURÉ

Il n'y a pas moyen de l'effacer. Il est gravé au couteau dans l'écorce. Il me faut ajouter, hélas ! que j'ai trouvé vos deux petits-fils, ces innocents, assis au pied de l'arbre.

LA COMTESSE

Mais ça devait être trempé.

LE CURÉ

Non, Madame, le sol était sec... Et devant l'image obscène, Mademoiselle leur gouvernante en contemplation.

LA COMTESSE

Elle a dû rentrer avec les enfants. Je vais lui parler tout de suite.

LE CURÉ

Il importe de faire enlever cela sans tarder.

LA COMTESSE

Mais comment ?

LE CURÉ

Sans doute en grattant l'écorce.

LA COMTESSE

Pour faire mourir mon arbre... Ça, jamais de la vie ! C'est très grand ?

LE CURÉ

avec confusion.

Oui.

LA COMTESSE

Et très...

LE CURÉ

Oui.

LA COMTESSE

Mais qui donc a bien pu faire ça ?

LE CURÉ

Je me le demande, Madame la Comtesse. Je me le demande.

LA COMTESSE

Écoutez, Monsieur l'Abbé : le garde va pouvoir nous renseigner. Je vais l'interroger. Mais vous êtes bien sûr, Monsieur l'Abbé, que...

LE CURÉ

Oh ! Madame la Comtesse; hélas ! Il n'y a pas à s'y tromper.

LA COMTESSE

En attendant, pas un mot de cela à personne. Prenez un parapluie.

Le Curé sort.

A la porte de la salle à manger.

Armand, tu serais gentil de prévenir Boccage que j'ai à lui parler... Qu'est-ce que je vais lui dire ? C'est horriblement gênant.

se précipitant vers la porte par où vient de sortir l'abbé.

Monsieur l'Abbé, ne m'abandonnez pas, je vous en prie.

LE CURÉ

Il ne faut pas vous affoler, Madame la Comtesse. Du courage. Allons ! du courage.

LA COMTESSE

Excusez-moi de me montrer si nerveuse. Si seulement mon fils était là... *(Entre la gouvernante.)* La pluie vous fait rentrer bien vite. Les enfants n'ont pas été trop mouillés ?

LA GOUVERNANTE

No. We were under the big tree, you know, the one the children call : « the King ». They ran, and it was the goal. There was such a funny figure carved

in the bark. I never saw it before. A little man like a goblin, with a big...

LA COMTESSE

l'interrompant.

Mademoiselle, j'ai à parler à Monsieur l'Abbé. Vous seriez bien aimable de nous laisser causer.

LA GOUVERNANTE

Oh ! Excuse me.

LE CURÉ

Qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

LA COMTESSE

Je n'ai pas très bien compris. Et le garde qui va venir... Oh ! je vous en prie, interrogez-le à ma place. Miss Plot, attendez-moi... Je sors avec vous. Je ne me sens pas très bien

Elle sort, soutenue par la gouvernante.

Le Curé seul.

LE CURÉ

Comment ne pas établir un rapport entre la production de cette inconvenance et l'intrusion de ces Messieurs dans notre paisible château? C'est curieux : dans le secret du confessionnal j'en apprends de toutes les couleurs; mais ici ce n'est plus la même chose. Cette besogne de juge d'instruction est extrêmement désagréable. Si je prévenais Monsieur Armand; à défaut de Monsieur le Vicomte, ça devrait être à lui d'interroger Boccage. Voyons ! voyons ! un peu de sang-froid.

Il va précipitamment vers la cave à liqueurs et se verse un petit verre qu'il boit.

Entre Armand avec le garde.

ARMAND

ironiquement.

Monsieur l'Abbé, je crois que vous vous êtes trompé : ça c'est de la fleur d'oranger. Dois-je me retirer ?

LE CURÉ

Au contraire, Monsieur Armand. Vous pourrez peut-être nous aider.

ARMAND

Qu'y a-t-il ?

LE CURÉ

Quelque chose qu'il importe de tirer au clair. *(A Boccage.)* Mon ami, je voulais vous demander... Vous n'avez pas remarqué ces jours-ci quelque chose de particulier sur un des arbres de l'avenue ?

BOCCAGE

Ma foi non. Je ne comprends pas ce que Monsieur le Curé veut dire.

ARMAND

De quoi s'agit-il ?

LE CURÉ

Il s'agit, Monsieur Armand, d'une image obscène qu'une main téméraire a gravée sur l'écorce de...

ARMAND

précipitamment.

Monsieur l'Abbé, vous permettez que je convoque mes deux amis. C'est tellement fait pour eux cette histoire !

Il sort.

LE CURÉ

Sur l'écorce du grand platane.

BOCCAGE

Alors, puisque Monsieur l'Curé l'a vu, j'pouvons bien le lui dire. Oui, c'est sur l'arbre N° 13. Mais là où Monsieur le Curé fait erreur, révérence parler, c'est quand il dit que c'est un platane. Les arbres de l'avenue, je les connaissons commes si je les avions tous plantés. Ils sont tous chiffrés. Celui-là c'est le plus gros. Le N° 13. Il est plus vieux que tous les autres. Y en a qui disent qu'il a bien plus de cent ans. Ce doit être. Mais ça n'est pas un platane. Monsieur le Curé fait erreur. C'est un orme. Parce que le platane, à la nouvelle saison, ça se dépouille. Ce qu'on inscrit dessus, ça tombe avec l'écorce. Sur l'orme ça tient.

Armand rentre avec les deux autres.

ARMAND

Alors, Monsieur l'Abbé, vous disiez : une image obscène ?

LE PHILOLOGUE

Vous êtes bien sûr qu'il ne s'agit point ici d'un simple défaut de l'écorce ?

BOCCAGE

hausse les épaules.

C'est un bonhomme nature. Comme qui dirait Monsieur Armand.

ARMAND

Dites donc, Boccage !...

BOCCAGE

Pardon, excuse, M'sieur Armand; j'dis ça par rapport à la barbe qu'il a bien fournie; comme le reste, révérence parler.

LE CURÉ

Mon ami, nous ne vous demandons pas de détails.

BOCCAGE

Oh ! Monsieur le Curé peut bien appeler ça un détail, mais...

ARMAND

Sur quel arbre ?

BOCCAGE

Sur le plus gros. Le numéro treize, à main gauche en sortant, sur la route qui mène au château. Ces messieurs peuvent aller voir ça. Mais vaut mieux retenir Madame la Comtesse. Oh ! c'est du beau travail. C'est même, on peut dire... fignolé.

Armand sort en hâte avec ses deux amis.

LE CURÉ

A votre avis, Boccage, il a fallu au... dessinateur, combien de temps pour faire ça ?

BOCCAGE

P't'être ben une heure, à voir comment c'est fait.

LE CURÉ

Mon ami, vous êtes un peu responsable des déprédations qui peuvent se commettre dans le parc.

BOCCAGE

Ah ! permettez, Monsieur le Curé. On ne peut pas toujours avoir l'œil. Celui qui a fait ça a profité d'un moment qu'il savait que je n'étais pas là.

LE CURÉ

Selon vous, quand cela s'est-il fait ?

BOCCAGE

Ça s'est fait hier, sûr comme je vous vois, Monsieur le Curé. J'ai dû m'absenter pour aller porter des pommes au village. Quand je suis passé à quatre heures il n'y avait rien. A six heures quand je suis revenu, ça y était.

LE CURÉ

Donc entre quatre et six. Et... vous ne soupçonnez personne ?

BOCCAGE

Ma foi, Monsieur le Curé, il y a bien des bohémiens qui campaient près du parc et qui sont repartis de bonne heure ce matin. Mais il faudrait tout de même un sacré culot pour oser entrer dans le parc. Si j'osais parler...

LE CURÉ

Allez, mon ami; ne craignez rien. Nous sommes seuls. Vous voyez que je vous écoute avec calme. Vous disiez donc ?...

BOCCAGE

Ben voilà... Je pensais aux deux invités du château. C'est des amis de Monsieur Armand, qu'on n'avait jamais vus avant. Monsieur Armand, lui, il aime assez la rigolade; mais c'est un bon garçon.

Je le connais depuis qu'il est tout petit. Jamais il n'a fait du tort à un arbre. Mais les deux autres qu'est-ce qu'on sait d'eux ? Que c'est des gens sans foi. Monsieur le Curé a pu voir qu'ils ne venaient pas à la messe.

LE CURÉ

C'est bien, Boccage... Vous pouvez vous retirer. Ne faites part de vos suppositions à personne.

BOCCAGE

Ah ! Monsieur le Curé pense aussi... ?

LE CURÉ

Je ne pense pas, mon ami. Je réfléchis. Laissez-moi.

Boccage sort.
Le Curé se verse un petit verre ; mais cette fois non sans avoir d'abord reniflé le flacon.

Il ne faudrait pourtant pas aller trop vite. On a si vite fait d'accuser des innocents... Mais dès qu'il n'y a plus de croyance, on peut s'attendre à tout.

La Comtesse rentre.

LA COMTESSE

J'attendais d'avoir vu sortir Boccage. Eh bien, le résultat de votre enquête ?...

LE CURÉ

Quelques points se précisent. Il semble acquis, d'après les dires de Boccage, que l'attentat a été commis entre quatre et six heures. Il semble acquis également, étant donné la difficulté d'entrer inaperçu dans le parc, que l'auteur doit être l'un des habitants du château.

LA COMTESSE

Mais, Monsieur l'Abbé, vous m'effrayez beaucoup. Nous ne sommes pas si nombreux.

LE CURÉ

Et vous connaissez depuis longtemps presque tous ceux qui logent sous votre toit. Il en est qui doivent être écartés aussitôt, comme au-dessus de tout soupçon : votre vieille cuisinière d'abord et votre fidèle valet. Il sera peut-être bon pourtant de les interroger.

LA COMTESSE

Ah ! Monsieur l'Abbé, vous vous chargerez de cela. Moi, je me récuse.

LE CURÉ

Il y aurait bien le chauffeur, que vous n'avez pas depuis longtemps et qui, avant de venir ici, servait, m'avez-vous dit, chez des juifs. Mais il n'est rentré hier avec Monsieur le Vicomte que dans la nuit. Le champ se rétrécit, vous le voyez, beaucoup.

LA COMTESSE

Mais alors... Oh ! Monsieur l'Abbé, vous ne supposez pourtant pas que...

LE CURÉ

Je ne dis rien, Madame, je ne dis rien. Je n'insinue même pas. Mais je ne puis m'empêcher de croire que certaine licence dans les propos peut se retrouver aussi dans les actes.

LA COMTESSE

Mon Dieu, mon Dieu, que tout cela est donc contrariant !

Rentrent Armand, le Docteur et le Philologue.

ARMAND

Eh bien ! Monsieur l'Abbé, vous avez achevé d'interroger Boccage, pendant que nous nous rendions sur les lieux du sinistre ?

LE PHILOLOGUE

C'est en effet un travail fort bien exécuté, et même avec une certaine... si j'ose dire : délicatesse ou sentiment de l'art. Par le métier et l'intention la figure rappelle du reste beaucoup certaines de ces figures préhistoriques dont je parlais à Madame la Comtesse et que reproduisent mes albums, comme vous pourrez en juger.

LA COMTESSE

Je vous ai dit, Monsieur Lavignette, que je me refusais à les voir.

LE CURÉ

La question, Messieurs, n'est pas là. Peu importe le mérite artistique d'une obscénité. Il s'agit de savoir qui a pu perpétrer cette ordure. D'après les renseignements que m'a fournis Boccage, il appert que l'arbre a été déshonoré, hier, entre quatre et six heures; et ce qui est beaucoup plus grave, qu'il l'a été, Messieurs, par quelqu'un habitant présentement sous ce toit.

LA COMTESSE

Il y a des jours où vraiment l'on est heureux de ne pas savoir dessiner.

LE DOCTEUR

En état d'inconscience, Madame, bien des gens, qui seraient très maladroits dans leur état normal, se découvrent un talent insoupçonné. Les psychiâ-

tres nous citent (c'est un cas classique) telle servante de curé qui se mettait à parler couramment l'hébreu, en état d'hypnose...

LA COMTESSE

Ah ! Que c'est intéressant !...

LE CURÉ

Madame la Comtesse, je vous en prie, ne laissez pas ces Messieurs égarer l'opinion. La domesticité est, pour le moment du moins, hors de cause. Il s'agit de savoir ce que chacun de nous, rassemblés ici, faisait hier entre quatre et six heures de l'après-midi. Suis-je clair ?

ARMAND

Monsieur le Curé, jusqu'à présent ce n'était que drôle, mais votre petit interrogatoire me paraît passer un peu les bornes de l'honnête plaisanterie.

LE CURÉ

Monsieur Armand, j'en suis bien désolé, croyez-moi. Mon devoir me force à agir en l'absence de votre cousin. Du reste, rassurez-vous, si quelqu'un se trouve désigné, il n'aura qu'à avoir agi dans un « état d'inconscience », comme Monsieur le Docteur dit, je crois.

LE DOCTEUR

Mais c'est de l'esprit, Monsieur l'Abbé.

LE CURÉ

Si vous le permettez, Monsieur le Docteur.

LA COMTESSE

Oh ! je vous en prie... Mon cher Abbé, je suis sûre que ces Messieurs ne demanderont pas mieux que de vous répondre et de vous rassurer.

LE PHILOLOGUE

Voyons un peu : qu'avons-nous bien pu faire, hier, de quatre à six ?

LE DOCTEUR

Mais d'abord étions-nous tous ensemble ?

Ils restent un temps perplexes et se consultent du regard.

LA COMTESSE

Oh ! je suis vraiment désolée, Monsieur l'Abbé, si nous laissions cela pour l'instant. Occupons-nous donc plutôt des moyens de faire disparaître cette affreuse image.

ARMAND

J'ai pensé, ma tante, que le meilleur moyen était de passer là-dessus une couche de peinture, couleur bois. Vous aviez des peintres pour la porte de la remise, ces jours-ci. Ils ont laissé leurs pots de couleur et leurs pinceaux.

LE PHILOLOGUE

Croyez, Madame, que nous serons heureux, le Docteur et moi, de vous rendre ce petit service.

Ils s'apprêtent à sortir.

LE CURÉ

se mettant devant la porte.

Permettez, Messieurs... Pas avant d'avoir répondu... Je suis impatiemment attendu par un malade, mais je ne sortirai pas d'ici avant d'en avoir le cœur net. Allons ! un petit effort de mémoire...

LE PHILOLOGUE

De quatre à six ?...

LE DOCTEUR

Vous voyez, nous cherchons.

ARMAND

On vit ici des jours sans heures.

Chacun des trois s'est pris la tête dans les mains.

LE CURÉ

Comprenez, Messieurs, que je n'ai pas voulu interroger avant vous les domestiques. Votre disculpation, votre alibi, fera retomber sur eux une responsabilité évidente...

ARMAND

Oh ! une idée ! Ma tante, n'avez-vous pas cette pieuse habitude de tenir votre journal ? Celui-ci nous renseignerait peut-être, pourrait aider notre mémoire. Si ce n'est pas trop indiscret...

LA COMTESSE

Du tout, du tout. C'est une idée excellente et je n'ai, Dieu merci, rien à cacher. *(Elle ouvre un tiroir d'un secrétaire, en sort un petit carnet.)* Voyons !... « Jeudi, 24 septembre... » Oh ! le plus simple est que je vous lise tout. « Il pleut. Ce pauvre Armand n'a décidément pas de chance. Son fusil va se rouiller. Il devrait prendre exemple sur Monsieur Styx pour occuper profitablement ses journées. A dix heures, Monsieur Lavignette m'a fait un petit cours sur les religions des peuples primitifs; je buvais ses paroles : ce qu'il raconte du culte des arbres m'a particulièrement intéressée. » Je passe quelques réflexions sur mes petits-enfants... Ah ! voici : « A quatre heures, le temps semble se remettre. Armand va faire une

partie de billard avec ses deux amis. J'en profite... pour prendre un peu l'air... »

...La Comtesse se trouble, se décompose et s'évanouit. Le Curé s'empresse. Les trois autres se regardent. Armand réprime un fou rire.

LE CURÉ

Ce n'est rien, Madame la Comtesse, remettez-vous. Monsieur Armand, vite, le flacon de sels...

LE PHILOLOGUE

Monsieur le Curé, obtiendrons-nous de vous maintenant l'autorisation de nous retirer ? Je ne pense pas que nous puissions être ici d'un grand secours.

LE DOCTEUR

J'espère que la défaillance de Madame la Comtesse ne sera rien. Si elle se prolongeait, veuillez m'avertir. Nous allons dans l'avenue essayer d'apporter un remède aux dégâts. *(A Armand.)* Les pots de couleur ?

ARMAND

Vous les trouverez avec les pinceaux dans la remise.

Le Docteur et le Philologue sortent.

SCÈNE V

LE CURÉ, LA COMTESSE et ARMAND
puis LE VICOMTE

LE CURÉ

Chère Madame... chère amie... Voyons ! Revenez à vous. Ça n'est pas sérieux.

ARMAND

ironiquement.

Monsieur le juge d'instruction, je vous félicite. Vous avez fait là du joli travail.

LE CURÉ

Monsieur Armand, pas d'ironie, je vous en prie. Pouvais-je me douter... ? Dès que votre tante se rendra compte... Elle ouvre les yeux, Dieu soit loué !

LA COMTESSE

Inconsciente ? Armand, c'est toi ? Rassure-moi... Monsieur l'Abbé, vous êtes là ? Protégez-moi. Se peut-il vraiment ?...

LE CURÉ

Qu'allez-vous imaginer, Madame la Comtesse ? Mais rien de tout cela...

LA COMTESSE

Vous voyez bien qu'il faut que ce soit moi. Vos questions mêmes ne me permettent plus d'en douter.... Je me souviens bien, à présent... Je suis sortie... Sitôt dehors, je me suis sentie prise d'un trouble étrange, une sorte d'engourdissement séraphique... *(Elle éclate en sanglots.)* Ah ! Je suis une femme perdue.

ARMAND

Ma tante, vous exagérez.

LE CURÉ

Mais de quoi vous accusez-vous, Madame ? Je suis bien sûr que vous n'avez rien fait.

LA COMTESSE

Si, c'est moi. Vous voyez bien qu'il faut que ce soit moi...

LE CURÉ

Votre seul tort a été de boire les paroles de ces Messieurs. Ils vous ont tourné la tête avec leurs billevesées.. Tout cela n'a pas le sens commun. Buvez un peu de... *(Il débouche un premier flacon puis se ravise, en prend un second)* de fleur d'oranger et il n'y paraîtra plus.

ARMAND

Vous sentez-vous mieux ?

On entend la voix du Vicomte à la cantonade.

LE VICOMTE

Je suis trempé. Joseph, vous viendrez prendre mes vêtements dans ma chambre. Je monte me changer.

LE CURÉ

C'est votre fils qui rentre. Je vous en prie, remettez-vous. Il pourrait s'alarmer.

Entre le Vicomte.

ARMAND

Qu'avez-vous, Godefroy ? Vous paraissez furieux.

LE VICOMTE

Et je le suis. On n'a pas idée d'une chose pareille. Plus souvent que j'accepterai sous le toit de ma mère des étrangers recommandés par vous. Il s'agit de vos amis, mon cousin. Des effrontés. Savez-vous dans quelle occupation je viens de les surprendre ? En train de peinturlurer les arbres de l'avenue. Ils se croient donc chez eux, ma parole !

LA COMTESSE

Mais, mon ami, si vous saviez, c'était pour nous rendre service. C'est moi qui leur ai demandé.

LE VICOMTE

Ma mère, vous êtes beaucoup trop bonne. Ne cherchez pas à les excuser. Votre excellent cœur vous entraîne à trop d'indulgence. On a déjà tort d'accepter des propos en l'air, des propos subversifs. Après les propos, les actes. Le respect de la propriété d'autrui...

ARMAND

Godefroy, laisse-nous t'expliquer.

LE VICOMTE

Je ne veux rien entendre. Et je n'ai pas voulu les écouter. Quand je les ai surpris, j'ai couru sur eux et tout simplement je leur ai dit...

LA COMTESSE

Mon ami, vous m'épouvantez. Deux Messieurs si aimables...

ARMAND

Vous leur avez dit quoi ?

LE VICOMTE

De fout' le camp par le premier train.

ARMAND

Mais...

LE VICOMTE

Je ne veux plus les voir. Toi seul es responsable de la présence ici de ces farceurs. Tu les a amenés; le mieux est que tu t'en ailles avec eux. Je t'aime

bien, tu le sais, mais depuis que tu fréquentes ces bolchevicks, je t'entends professer des opinions que je tiens pour déplorables.

ARMAND

C'est bien ! C'est bien. J'accompagnerai mes amis. Ma chère tante...

Il l'embrasse.

LA COMTESSE

Ah ! je suis désolée. Un peu plus tard je...

ARMAND

Monsieur l'Abbé, je vous cède la place.

Il sort.

LE CURÉ

Que ceci vous serve de leçon, mon cher Armand. Toutes ces belles théories modernes, vous le voyez, ne résistent pas à l'épreuve. Vous nous reviendrez bientôt amendé.

LE VICOMTE

Quand certaines bornes sont franchies, la discussion n'est plus de mise. Ah ! Monsieur l'Abbé, vous aviez bien raison de m'avertir. Un bon coup de balai... !

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN AVRIL 1947
PAR CHANTENAY
IMPRIMEUR A PARIS

IMPRIMÉ EN FRANCE

N° d'édition : 722
N° d'impression : 238
Dépôt légal : 22 *avril* 1942

Julian (700 fr)
Paris 13.1-51